



LES GRANDS PENSEURS DE LA SOCIOLOGIE

KARL MARX

Karl Marx

1. PRÉSENTATION

Karl Marx (1818-1883), philosophe politique, économiste et révolutionnaire allemand.

Cofondateur avec Friedrich Engels du socialisme scientifique, Karl Marx est, à ce titre, l'un des initiateurs du mouvement ouvrier international contemporain. Ses théories politiques et économiques sont à l'origine de l'établissement de régimes communistes dans de très nombreux pays, et il demeure l'un des penseurs qui a le plus fortement marqué le XXe siècle de son empreinte.

2. PREMIÈRES ANNÉES

2.1 Un journaliste dérangeant

Né à Trèves (Rhénanie-Palatinat), Karl Marx est issu d'une famille de la bourgeoisie d'origine juive convertie au protestantisme. Il fait ses études de philosophie et de droit aux universités de Bonn, de Berlin et de Léna. En 1842, peu après la parution de son premier article dans le journal de Cologne, Rheinische Zeitung (la « Gazette rhénane »), de tendance démocratique révolutionnaire, il devient rédacteur en chef de ce journal. Membre du cercle des hégéliens de gauche, ses opinions politiques sont alors plutôt radicales, mais il n'est pas encore communiste. Ses critiques sur les conditions politiques et sociales de l'époque, publiées dans Rheinische Zeitung, lui valent les foudres des autorités prussiennes, qui font interdire le journal, et le poussent à quitter le pays.

2.2 Une rencontre décisive : Friedrich Engels

Karl Marx part alors pour Paris où, après avoir étudié de manière approfondie la philosophie, l'histoire et les sciences politiques, il adopte l'idéologie communiste. Profondément influencé par le saint-simonisme et par les premières formes d'idéologie politique du prolétariat qui voient le jour en France (blanquisme, socialisme et communisme utopique de Charles Fourier, Pierre Joseph Proudhon, etc.), il fréquente assidûment les cercles d'ouvriers socialistes français et allemands émigrés (la Ligue des justes).

En 1844, lors d'une visite de Friedrich Engels, les deux hommes se rendent compte qu'ils sont tous deux arrivés à la même conclusion sur la nature des problèmes révolutionnaires : le communisme, forme la plus radicale de l'idéologie révolutionnaire, leur apparaît alors non plus comme un idéal d'égalitarisme, mais comme « la forme nécessaire et le principe énergétique du futur prochain ». Ils entreprennent alors de collaborer pour expliquer systématiquement les principes théoriques du communisme scientifique et pour organiser un mouvement international de la classe ouvrière tournée vers ces mêmes principes. Leur collaboration s'achève à la mort de Karl Marx, en 1883.

3. LE MANIFESTE DU PARTI COMMUNISTE

3.1 Naissance de la Ligue communiste

En 1845, Karl Marx est sommé de quitter Paris par François Pierre Guillaume Guizot en raison de ses activités révolutionnaires. Il se réfugie alors à Bruxelles (en Belgique), où il organise et dirige un réseau de groupes révolutionnaires dispersés à travers l'Europe et connus sous le nom de Comités de correspondance communistes. Il joue un rôle décisif dans la consolidation de ces comités qui, en 1847, prennent le nom de Ligue communiste. Karl Marx et Friedrich Engels sont chargés de rédiger le programme de cette première organisation ouvrière internationale. Le texte qu'ils soumettent alors, connu sous le titre de Manifeste du Parti communiste (1848), est le premier écrit systématique de la doctrine socialiste moderne ; il est rédigé par Karl Marx, en partie d'après des brouillons de Friedrich Engels. Les auteurs y substituent à la première devise des communistes, « Tous les hommes sont frères », le mot d'ordre et de ralliement « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! »

3.2 La lutte des classes

Les propositions du Manifeste expriment la théorie, expliquée plus tard dans son livre Contribution à la critique de l'économie politique (1859), de la conception matérialiste de l'histoire, ou matérialisme historique. Cette théorie, qui constitue une rupture à la fois philosophique et politique, explique qu'à chaque époque (Antiquité, féodalisme, capitalisme bourgeois), le système économique dominant (fondé sur les rapports de production) donnant naissance à des besoins vitaux détermine la forme de l'organisation politique et juridique de la société (la « superstructure ») et conditionne le processus de la vie politique, sociale, culturelle et intellectuelle de cette même époque. Selon les auteurs du Manifeste, l'humanité a vécu à l'origine dans une société primitive dans laquelle chacun exécutait le travail nécessaire à sa survie et était

libre. En permettant l'accroissement des capacités de production, la division du travail a entraîné l'ascension et l'enrichissement de l'humanité. C'est ainsi que se sont mises en place des classes sociales et, dès lors, l'histoire de la société est devenue une histoire de luttes entre les dirigeants et les exécutants, dominants et dominés, exploitants et exploités, c'est-à-dire un rapport de force entre ceux qui louent leur force de travail (les classes sociales opprimées) et les propriétaires des moyens de production, détenteurs du capital (la classe dominante, la bourgeoisie).

À partir de cette analyse dialectique de l'histoire, Karl Marx tire dans le Manifeste la conclusion que la classe capitaliste devrait être renversée et supprimée à travers une révolution réalisée par les classes ouvrières du monde entier (le prolétariat). En devenant la propriété collective de tous, le capital (ou les moyens de production) ne permettrait plus l'émergence d'un nouvel antagonisme de classe et disparaîtrait au profit d'une société sans classes dans laquelle tous les hommes seraient réellement égaux. À compter de la publication du Manifeste, toute la littérature communiste ainsi que la pensée révolutionnaire s'en trouve profondément modifiée et renouvelée. Bien que peu diffusé lors de sa parution, le Manifeste est ensuite traduit en plusieurs langues et tiré à plusieurs centaines de millions d'exemplaires.

4. EXIL POLITIQUE

4.1 Un révolutionnaire indésirable

Peu après la parution du Manifeste, des révolutions éclatent en France (Révolution de février 1848, II^e République) et en Allemagne. Le gouvernement belge, craignant que cette vague de révolutions ne déferle sur la Belgique, chasse Karl Marx, qui regagne alors Paris, puis la Rhénanie. Il s'installe enfin à Cologne où il fonde et édite un journal communiste, la *Neue rheinische Zeitung* (la « Nouvelle Gazette rhénane ») et où il dirige la section locale de la Ligue des communistes et fonde une association de travailleurs comptant sept mille adhérents. En 1849, accusé d'organiser des activités révolutionnaires, il est

arrêté et jugé à Cologne pour incitation à l'insurrection armée. Il est finalement acquitté, mais expulsé d'Allemagne. Après l'échec des révolutions en France et en Europe, il s'exile alors à Londres (en Angleterre), où il passe le reste de sa vie.

4.2 Le Capital

En Angleterre, Karl Marx se consacre à l'étude et à l'écriture, poursuivant des travaux théoriques acharnés, notamment à la salle de lecture du British Museum. Il travaille également à la construction d'un mouvement communiste international. Il rédige à cette période plusieurs ouvrages considérés comme des grands classiques de la théorie communiste (ou marxiste). Parmi ces ouvrages figurent le Capital (Das Kapital, vol. I, 1867 ; vol. II et III, édités par Friedrich Engels, publiés après sa mort en 1885 et en 1894). Dans cet ouvrage, dont il dit qu'il est « certainement le plus redoutable missile qui ait été lancé à la tête de la bourgeoisie », il fait l'analyse systématique et historique de l'économie du système capitaliste et développe la théorie de l'exploitation par les capitalistes de la classe ouvrière à travers l'appropriation par les premiers de la « plus-value » produite par le prolétariat.

Dans la Guerre civile en France (1871), Karl Marx fait l'analyse de l'expérience du gouvernement révolutionnaire de courte durée, établi à Paris lors de la guerre franco-allemande, connu sous le nom de Commune de Paris. Dans cet ouvrage, il interprète la formation et l'existence de la Commune comme la confirmation historique de sa théorie sur la nécessité pour les travailleurs de s'emparer du pouvoir politique à travers une insurrection armée, puis de détruire l'État capitaliste. Polémiquant avec Proudhon et les socialistes utopiques, il acclame la Commune comme étant « enfin une institution politique à travers laquelle l'émancipation économique du travail pouvait avoir lieu ».

Cette théorie est explicitement présentée dans Critique du programme de Gotha (1875), ouvrage dans lequel Karl Marx précise le concept de dictature du prolétariat : « Entre le passage d'un système capitaliste à un système

communiste s'écoule une période de transformation révolutionnaire d'un système dans l'autre qui correspond à une période de transition politique pendant laquelle l'État ne peut rien faire d'autre que de régner en dictateur révolutionnaire sur le prolétariat. » Une fois close cette période transitoire dont Karl Marx ne précise pas la durée, le droit bourgeois peut être définitivement dépassé et la société peut mettre en pratique le mot d'ordre : « de chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins » (Critique du programme de Gotha).

D'Angleterre, Karl Marx publie également plusieurs articles dans différents journaux d'Europe et des États-Unis sur les événements politiques et sociaux contemporains. Il est ainsi correspondant du New York Daily Tribune de 1852 à 1861. En 1857 et en 1858, il collabore à des journaux chartistes et socialistes anglais.

4.3 La Ire Internationale

La Ligue communiste est dissoute en 1852, mais Karl Marx continue à correspondre avec des centaines de révolutionnaires dans le but de former une autre organisation révolutionnaire, mieux organisée et plus efficace. Ses efforts, alliés à ceux de nombreux collaborateurs, permettent la création à Londres, en 1864, de l'Association internationale des travailleurs (AIT), connue sous le nom de Ire Internationale. Elle rassemble des organisations ouvrières anglaises, françaises, allemandes, puis italiennes, espagnoles, américaines, etc., d'inspirations idéologiques diverses (proudhoniens, lassalliens, mazziniens, trade-unionistes, etc.) ; leur réunion est, selon Karl Marx, « le produit spontané du mouvement prolétaire, engendré lui-même par les tendances naturelles, irrépessibles, de la société moderne », c'est-à-dire par le développement des luttes politiques et économiques de masses.

Karl Marx délivre le discours d'inauguration (le plus important texte politique du marxisme après le Manifeste du Parti communiste), en rédige les statuts et dirige ensuite les travaux de son Conseil général, ou corps gouvernant. Il fait triompher, contre le projet d'un simple organisme consultatif et de solidarité, la

conception d'un internationalisme de direction politique, chargé de mettre au point, à partir de l'expérience des situations de luttes locales, une tactique unique pour la lutte prolétarienne de la classe ouvrière dans les divers États industrialisés.

Après y avoir imposé plusieurs années durant la ligne d'un « socialisme scientifique », la position de Karl Marx est d'abord affaiblie par le retrait des trade-unionistes anglais du Conseil général, attachés à une transition pacifique vers le socialisme, ensuite par l'influence croissante de Mikhaïl Aleksandrovitch Bakounine et des anarchistes. Lorsque la Commune, à laquelle avaient adhéré des membres de la Ire Internationale, est anéantie, l'Internationale décline et Karl Marx décide de déplacer son quartier général aux États-Unis. L'AIT y est dissoute en 1876.

5. DERNIÈRES ANNÉE

5.1 Projets d'écriture inachevés

Les huit dernières années de la vie de Karl Marx sont marquées par une lutte incessante contre des douleurs physiques qui l'empêchent de mener à bien ses travaux politiques. Au cours de cette période, il entretient des rapports très étroits avec les révolutionnaires russes de la tendance « Volonté du peuple » et évoque la possibilité d'une transition originale au socialisme, sans passer par le stade industriel avancé.

Les manuscrits et les notes trouvés après sa mort (à Londres le 14 mars 1883) révèlent que Karl Marx avait projeté d'écrire un quatrième volume du Capital sur l'histoire des doctrines économiques. Ces fragments de notes sont édités par le socialiste allemand Karl Johann Kautsky et publiés sous le titre les Théories de la plus-value (4 vol., 1905-1910). D'autres travaux ont été découverts, envisagés mais non réalisés, sur les sciences naturelles, des études mathématiques, des études sur l'application des mathématiques aux

problèmes économiques afin de réfuter le malthusianisme et d'autres encore sur les aspects historiques des différents développements technologiques.

5.2 Influence et héritage

L'influence de Karl Marx sur ses contemporains n'est pas très significative de son vivant, mais elle s'accroît considérablement après sa mort, favorisée par l'importance croissante du mouvement ouvrier. Comme praticien de la politique, Karl Marx ne rencontre guère de succès. De même, comme théoricien, il n'exerce une influence sur le mouvement ouvrier que pendant la dernière partie de sa vie. Sa pensée n'a pénétré de larges cercles que sous la forme de slogans superficiels et elle a été mélangée avec d'autres courants intellectuels de l'époque, comme le darwinisme ou le matérialisme mécaniste.

Karl Marx conçoit sa théorie comme une synthèse de la philosophie allemande (Hegel), de l'économie politique anglaise (Adam Smith, David Ricardo) et des théories socialistes françaises, mêlant en permanence la théorie et la pratique, l'action politique et la réflexion intellectuelle. Ses idées et théories ont pris le nom de marxisme, ou socialisme scientifique, qui constitue l'un des principaux courants de la pensée politique contemporaine. Ses analyses sur l'économie capitaliste, alliées à ses théories sur le matérialisme historique, la lutte des classes et la plus-value, sont devenues le fondement des doctrines socialistes au XXe siècle. En regard de son action révolutionnaire, ses théories sur la nature de l'État capitaliste, la route vers le pouvoir et la dictature du prolétariat, sont d'une importance capitale. Ces doctrines, revues et complétées par la plupart des socialistes après sa mort, ont été reprises par Lénine puis, développées et appliquées, ont constitué le noyau de la théorie et de la pratique du bolchevisme et de la IIIe Internationale. Atténuées, elles ont également profondément influencé le courant du socialisme démocratique et réformiste au XXe siècle, en particulier le socialisme français jusqu'au début des années 1980.

AUGUSTE COMTE

Auguste Comte

1. PRÉSENTATION

Auguste Comte (1798-1857), philosophe français fondateur du positivisme.

2. VIE

Comte naquit à Montpellier le 19 janvier 1798. Dès son jeune âge, il rejeta le catholicisme et les vues royalistes de sa famille. De 1814 à 1816, il fréquenta l'École polytechnique à Paris dont il fut expulsé pour avoir participé à une révolte d'étudiants. Il fut le secrétaire de l'illustre socialiste Claude-Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon jusqu'à leur rupture en 1824. Il élaborait ses Cours de philosophie positive de 1830 à 1842. En 1832, il occupa un poste de répétiteur d'analyse et de mécanique à l'École Polytechnique. Il publia en 1851 le Système de politique positive. Il mourut à Paris le 5 septembre 1857.

3. PHILOSOPHIE

Sensible aux révolutions scientifique, politique et industrielle de son temps, Comte s'intéressait essentiellement à la réorganisation intellectuelle, morale et politique de l'ordre social. Adopter une attitude scientifique, telle était, à ses yeux, la clé d'une telle rénovation.

La méthode générale de Comte consiste à examiner l'histoire des sciences, à rapporter les connaissances scientifiques d'une époque à l'ensemble des manifestations culturelles de celle-ci pour en tirer des conclusions sur les

capacités de l'esprit humain. En examinant sa propre époque, Comte parvint à la conclusion que l'élaboration d'une science de l'homme et de la société est possible. La suite du projet, qu'il développa dans ses Cours de philosophie positive consiste à élaborer une philosophie appropriée aux sociétés industrielles, et à réfléchir au type d'organisation politique qui correspond le mieux aux possibilités de celle-ci.

Auguste Comte soutenait qu'une étude empirique des processus historiques et, en particulier, du progrès des différentes sciences interdépendantes, révèle la loi des trois états qui régit le développement humain. Il livra une analyse de ces états dans son œuvre capitale, les six volumes des Cours de philosophie positive (1830-1842). La nature de l'esprit humain est ainsi faite, pensait-il, que chaque science ou branche du savoir traverse « trois états théoriques différents : l'état théologique ou fictif, l'état métaphysique ou abstrait, et enfin, l'état scientifique ou positif ». Le stade théologique est caractérisé par une explication immature des phénomènes, renvoyés à la volonté des dieux ou de Dieu. Au stade métaphysique, l'explication des phénomènes fait appel à des catégories philosophiques abstraites. Le stade final de l'évolution, le stade scientifique, va de pair avec le rejet de toute quête d'explication causale absolue. L'attention est entièrement tournée sur les liens entre les phénomènes, dans le but de parvenir à des généralisations soumises à la vérification par l'observation. L'œuvre de Comte est considérée comme l'expression classique de l'attitude positiviste qui fait des sciences empiriques la seule source appropriée de la connaissance.

Selon Comte, chacun de ces états correspond à certaines évolutions politiques. L'état théologique se reflète dans des notions comme le droit divin des rois. L'état métaphysique implique des concepts comme ceux de contrat social, d'égalité des citoyens et de souveraineté populaire. L'état positiviste entraîne une approche scientifique ou « sociologique » (terme créé par Comte) de l'organisation politique. Passablement critique vis-à-vis des procédures démocratiques, Comte imaginait une société stable, gouvernée par une élite scientifique qui ferait usage des méthodes de la science pour résoudre les problèmes humains et améliorer les conditions sociales.

S'il rejetait toute croyance dans un être transcendant, Comte n'en reconnaissait pas moins la contribution de la religion à la stabilité sociale. Dans les quatre

volumes de son *Système de politique positive* (1851-1854), Comte a exposé sa religion de l'humanité, qui aspirait à encourager le comportement favorable envers la société. L'importance de Comte tient surtout au rôle qu'il a joué dans le développement historique du positivisme.

JEAN ZIEGLER

Jean Ziegler

1. PRÉSENTATION

Jean Ziegler (1934-), sociologue et polémiste suisse.

2. PARCOURS ACADÉMIQUE ET CARRIÈRE POLITIQUE

Né à Thoun (Alpes bernoises), fils d'un juge et d'un colonel, Jean Ziegler fait des études de sociologie, de droit et de science politique à Berne, puis à Paris, où il obtient un doctorat en même temps qu'il adhère au Parti communiste français. Son premier mandat pour l'ONU le mène au Congo (1962-1965), où il assiste au processus sanglant de la décolonisation, expérience déterminante pour ses engagements politiques et académiques ultérieurs. En tant que chercheur, il passe deux ans au Brésil dans la communauté noire (1968-1970). Nommé professeur de sociologie à l'université de Genève en 1972, il est élu au Conseil national (Chambre du peuple) l'année suivante, sur une liste du Parti socialiste. Il y siège jusqu'en 1999.

3. UN INTELLECTUEL SUBVERSIF

À partir de la fin des années 1960, Jean Ziegler est le critique le plus radical et le plus inlassable du capitalisme et du système bancaire helvétiques, dont il dénonce les collusions avec les dictateurs, du tiers-monde et d'ailleurs, ainsi qu'avec les criminels. Ces attaques sont exprimées dans des livres qui connaissent en Suisse et dans le monde un succès retentissant — Une Suisse au-dessus de tout soupçon (1977), La Suisse lave plus blanc (1990), la Suisse, l'or et les morts (1998), les Seigneurs du crime (1999) — et lui valent d'innombrables critiques et de nombreux procès. Vulgarisateur, assembleur de petits faits et de grandes idées, Jean Ziegler ne réfrène jamais son désir de charmer et de susciter l'adhésion sans réserve de ses interlocuteurs.

4. LE DÉFENSEUR DU DROIT À L'ALIMENTATION

En 2000, il est nommé rapporteur spécial sur le droit à l'alimentation au sein de la Commission des droits de l'homme des Nations unies. C'est notamment de cette expérience que Jean Ziegler tire en 2002 les Nouveaux maîtres du monde et ceux qui leur résistent et, en 2005, l'Empire de la honte. Dans ces deux ouvrages, il s'attaque aux acteurs du capital financier mondialisé, en particulier les grandes entreprises transcontinentales privées, accusées d'entretenir la famine dans le monde (« la faim est faite de main d'homme ») et d'y faire régner la honte. Face à l'effondrement du droit international, à « la main invisible du marché, la violence du plus fort et l'arbitraire », il défend « le développement et l'organisation normative » et se félicite de la résistance menée par une nouvelle société civile planétaire engagée dans la cause altermondialiste.

DOMINIÖNG MOГЛОИ

Dominique Wolton

1. PRÉSENTATION

Dominique Wolton (1947-), sociologue français.

Précurseur dans l'analyse de la communication et des médias, Dominique Wolton est aujourd'hui reconnu comme l'un des principaux penseurs des liens entre médias de masse, société, politique et identité culturelle. En 1989, il fonde Hermès, revue interdisciplinaire destinée à analyser l'explosion de la communication et à prendre de la distance à l'égard des promesses de la révolution de l'information et de la communication. Il dirige, à partir de 2000, le laboratoire de recherche Information, communication et enjeux scientifiques du CNRS.

2. UNE NOUVELLE VISION DES MÉDIAS

Né à Douala, au Cameroun, Dominique Wolton suit des études de droit et de sociologie avant de mener une thèse consacrée à la mutation des mœurs et des techniques. Dès la fin des années 1970, il se consacre exclusivement aux médias, adoptant une pensée critique. Il s'oppose à une réflexion en vogue à l'époque (réactualisée par Pierre Bourdieu dans les années 1990), qui voit dans les médias une source d'aliénation pour la société, un outil de domination et d'idéologie pour les classes dominantes. Comme Roland Barthes ou Edgar Morin avant lui, il souligne que les individus ne sont pas passifs face à l'information qui leur est apportée ; leur capacité critique augmente avec la multiplication des sources d'information. Sans nier que la communication puisse être un puissant vecteur d'influence, il insiste sur le fait que la transmission de chaque message (journal télévisé, quotidien, etc.) passe par l'ensemble des filtres et résistances de celui qui le reçoit.

3. OUVRAGES PRINCIPAUX

Outre *Penser la communication* (1997), qui synthétise l'essentiel de ses travaux sur la télévision, la culture, les rapports entre la communication et la politique, les nouvelles techniques et l'Europe, Dominique Wolton a publié de nombreux ouvrages. Dans *La Folle du logis* (1983), co-écrit avec Jean-Louis Missika, il s'intéresse particulièrement au média démocratique par excellence, la télévision, et à sa place grandissante dans l'espace privé et public. Dans *Éloge du grand public* (1990), il soutient que contrairement aux préjugés, la télévision produit du lien social dans une époque marquée par les replis communautaires.

La réflexion de Dominique Wolton le confronte aussi aux rapports entre communication et démocratie. Dans *War game. L'information et la guerre* (1991), il expose son travail sur la guerre du Golfe, que la couverture médiatique a présentée comme une guerre technique, sans atteinte aux individus, opposant le bon et le mauvais camp. L'une des dérives des médias de masse relève donc de la manipulation du public. Les risques que peuvent faire courir les médias à la démocratie doivent être limités grâce à d'autres vecteurs d'information, présents dans des espaces publics restreints (l'université, le cabinet médical, l'église, etc.).

À l'heure de la vague Internet, Dominique Wolton s'emploie à relativiser l'idée de l'avènement de la société de l'information et de la révolution de la communication (Internet, et après ? *Une théorie critique des nouveaux médias*, 1999). Même s'il constitue une évolution technique importante, Internet est inapte, selon lui, à provoquer des bouleversements sociaux et ne suffit pas à créer une nouvelle société, faute de profondes mutations culturelles.

Alors que la mondialisation économique s'impose comme un thème dominant du débat public, Dominique Wolton met l'accent dans *Autre Mondialisation* (2003) sur la nécessité de penser également les enjeux de la mondialisation de l'information. S'opposant à l'idée selon laquelle la globalisation créerait des citoyens du monde capables de composer avec une culture mondialisée, il montre que, si l'autre n'a jamais paru aussi proche et accessible, il apparaît également plus menaçant et différent : « Chacun voit tout, sait tout, mais réalise aussi ce qui le sépare des autres, sans avoir forcément envie de s'en rapprocher. » Aussi, face au village global émergent, les pays non-occidentaux veulent-ils s'appropriier les techniques de communication pour affirmer leur identité et leurs valeurs culturelles menacées. Une « cohabitation culturelle »

est toutefois possible, à la condition de respecter le principe de l'égalité des cultures.

Loin d'une vision manichéenne, les recherches de Dominique Wolton permettent de mieux comprendre l'importance majeure prise par la communication en ce début de XXIe siècle.

MICHEL WIEVIORKA

Michel Wieviorka

1. PRÉSENTATION

Michel Wieviorka (1946-), sociologue français.

Les travaux de Michel Wieviorka, notamment ceux consacrés à la violence, au terrorisme et au racisme, lui valent une reconnaissance scientifique internationale. Il est à la tête du Cadis (Centre d'analyse et d'intervention sociologique).

2. L'ANALYSE DES MOUVEMENTS SOCIAUX

Né à Paris, Michel Wieviorka poursuit des études de sociologie et de lettres avant de soutenir, en 1976, une thèse sur un mouvement social émergent, les associations de consommateurs, sous la direction d'Alain Touraine. Le sociologue intègre le jeune doctorant à son équipe de chercheurs lorsqu'il fonde le Centre d'analyse et d'intervention sociologique (Cadis) en 1981. Michel Wieviorka mène dans un premier temps des recherches consacrées à l'analyse des nouveaux mouvements sociaux, qui marquent les évolutions des sociétés postindustrielle et postmoderne. Il travaille sur les mouvements étudiants (Lutte étudiante, 1980), le syndicat polonais Solidarność (Solidarité,

1982) ou le Mouvement ouvrier (un ouvrage coécrit avec Alain Touraine et François Dubet en 1984), à l'aide d'une méthode originale initiée par Alain Touraine, l'intervention sociologique. Il s'agit de réunir, autour du sociologue, un groupe d'« acteurs » du mouvement et l'amener à une auto-analyse de son action, grâce à des débats et une réflexion sur les éléments d'analyse proposés par le sociologue.

3. LA RECHERCHE SUR LES PHÉNOMÈNES DE VIOLENCES

Nommé en 1989 directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), Michel Wieviorka devient en 1993 directeur du Cadis et codirige à partir de 1992 les Cahiers internationaux de sociologie, revue présentant les orientations actuelles de la théorie et de la pratique sociologiques.

Après les mouvements sociaux, il se consacre à l'étude de diverses formes de violence, en particulier le terrorisme. Dès 1982, il décide d'entreprendre un important programme de recherche sur ce thème, dont les principales conclusions sont regroupées dans Sociétés et terrorisme (1988). Pour lui, le « processus d'inversion » occupe une place centrale dans ce phénomène. Selon ce processus, le terroriste transforme les matériaux propres à l'idéologie ou la religion qu'il prétend incarner, jusqu'à se déconnecter de celle-ci.

Michel Wieviorka élargit son intérêt à d'autres formes de violences, avec Violence en France, qu'il a dirigé en 1999, ou la Violence, publié en 2004. Dans ces ouvrages, il montre que les violences actuelles ne s'appuient pas sur un projet politique ou idéologique, comme durant les années 1970, mais se manifestent en réaction contre les institutions défailtantes, l'injustice sociale et l'absence de valorisation individuelle. Ce phénomène, essentiellement urbain, se caractérise par la nouvelle attention portée aux victimes et une couverture médiatique de plus en plus importante. La violence contemporaine s'explique paradoxalement par la disparition de deux conflits sociaux qui structuraient la vie collective occidentale : la guerre froide et la lutte des classes. En effet, les

conflits marquent un système relationnel entre différents acteurs, alors que la violence est de l'ordre de la « non-relation ».

Les travaux de Michel Wieviorka s'étendent à d'autres sujets d'étude, comme le racisme et le multiculturalisme. Dans la Différence (2001) notamment, il analyse les fondements et les effets de la discrimination, qui peut devenir source de frustration, voire de pauvreté et d'exclusion.

Tous ces thèmes chers à Michel Wieviorka ont en commun de révéler les processus à l'œuvre dans les mutations de la société, les expressions de nouveaux rapports entre ses membres, mais aussi les logiques de l'identité collective et de l'individualisme moderne.

Max Weber

Max Weber

Max Weber (1864-1920), sociologue allemand qui ouvrit la voie à la sociologie comparative et s'interrogea sur les caractéristiques de la civilisation occidentale.

Né à Erfurt, Max Weber fit ses études aux universités de Heidelberg, Berlin et Göttingen. Juriste, professeur d'économie aux universités de Fribourg (1894), de Heidelberg (1897) et de Munich (1919), il fut également directeur de la revue allemande de sociologie *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*.

Sa sociologie, appelée « compréhensive », se propose de saisir les motivations ou les raisons d'agir des individus et d'en rendre compte en choisissant pour point de départ une approche individualiste. Il en vint ainsi à distinguer quatre types d'action sociale : l'action traditionnelle marquée par l'emprise du passé, l'action affective dominée par les pulsions, l'action rationnelle en valeur, guidée par les convictions, et enfin l'action rationnelle en finalité, commandée par le calcul et l'adéquation des moyens avec les fins dont on dispose. Ces formes d'action relèvent de la méthode wéberienne de l'idéal type, qui vise à

construire un modèle explicatif de la réalité destiné à être testé à travers différents cas historiques.

Dans l'une de ses œuvres majeures, *Die Protestantische Ethik und der Geist des Kapitalismus* (l'Éthique protestante et l'Esprit du capitalisme, 1904-1905), il cherche à mettre en relation l'influence du calvinisme sur la diffusion de l'esprit du capitalisme : selon Weber, les deux éthos ont en commun de privilégier un comportement ascétique, qui satisfait aussi bien au salut de l'âme puritaine qu'à la dynamique de l'accumulation. Se refusant, à la différence de Marx, à trancher la question de la prédominance des valeurs ou du matérialisme, il conclut, en reprenant la formule de Goethe, à l'existence d'« affinités électives » unissant les deux univers.

Élargissant son projet à l'étude de la civilisation occidentale, dont son ouvrage posthume *Wirtschaft und Gesellschaft* (Économie et Société, 1922) rend compte, il s'orienta vers l'étude du droit, des formes du pouvoir politique, de l'art, de la religion, tous ces domaines étant marqués, comme l'économie, par la rationalisation des activités sociales ou par le « désenchantement du monde », c'est-à-dire par le recours progressif au raisonnement rationnel en finalité au détriment des autres formes d'action sociale.

La sociologie de Max Weber est dénuée de toute vision prophétique contraire au principe de « neutralité axiologique », en vertu duquel son projet consiste à distinguer clairement le « rapport aux valeurs », qui éclaire le sociologue dans sa recherche, du « jugement de valeurs », nuisible à l'analyse. C'est dans cet esprit qu'il plaide, dans sa célèbre conférence de 1919, *le Savant et le Politique*, pour que la politique se retire de l'Université, en appelant à l'« éthique de responsabilité » des savants, laquelle ne saurait se confondre avec l'« éthique de conviction » qui guide l'action politique.

ALAIN TOURAINE

Alain Touraine

1. PRÉSENTATION

Alain Touraine (1925-), sociologue français. Fondateur du Centre d'étude des mouvements sociaux (Cemes) en 1970, et du centre d'analyse et d'intervention sociologique (Cadis) au sein de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) en 1981, il reste connu pour avoir développé une réflexion théorique originale, l'actionnalisme, et créé l'intervention sociologique.

2. PARCOURS INTELLECTUEL

Né à Hermanville-sur-Mer, Alain Touraine rejoint au milieu des années 1950 le Centre d'études sociologiques de Paris dirigé par Georges Friedmann. Ses premiers travaux, notamment l'Évolution du travail ouvrier aux usines Renault (1955), sont influencés par la sociologie industrielle naissante. Il inaugure en 1958 le laboratoire de Sociologie industrielle à l'École pratique des hautes études et co-fonde l'année suivante avec Michel Crozier et Jean-Daniel Reynaud la revue Sociologie du travail. Depuis cinquante ans, les sujets de ses travaux évoluent, correspondant aux changements sociaux qu'il constate et tente de comprendre. Après s'être surtout intéressé à l'industrialisation et au mouvement ouvrier, il étend son analyse aux mouvements sociaux consécutifs aux événements de Mai 68. Depuis le milieu des années 1980, c'est à l'individu comme acteur social mais aussi sujet individuel en quête de sens qu'il consacre ses travaux.

3. L'ACTIONNALISME

C'est dans Sociologie de l'action (1965) et Production de la société (1973), qu'Alain Touraine expose l'« actionnalisme ». Sa démarche vise à comprendre le changement social en se référant aux divers systèmes d'action qui rassemblent à la fois les rapports de classe et les orientations culturelles en jeu

dans les divers groupes sociaux ; selon lui, ces systèmes déterminent la nature du conflit social, qui débouche inéluctablement sur un clivage entre groupes antagonistes. Dans ces deux ouvrages, mais aussi dans de plus récents, comme *Critique de la modernité* (1992) ou *Qu'est-ce que la démocratie ?* (1994), la vision d'Alain Touraine se dessine précisément : s'éloignant de la conception généralement admise, qui voit dans la société un ensemble de structures (État, famille...) et de fonctions (rôles professionnels ou sociaux, telle la fonction parentale), il analyse la société comme le résultat, en constante évolution, de l'action sociale de groupes organisés, ainsi que des conflits et des relations entre les individus. Y cohabitent le sujet (c'est-à-dire l'individu et son projet de vie) et l'acteur social, qui correspond au mouvement collectif, porteur d'« historicité ». Notion importante de l'œuvre d'Alain Touraine, l'historicité désigne la concentration des forces, l'influence collective sur les orientations de la société et du monde.

Présents dans ses réflexions théoriques, les groupes sociaux se trouvent aussi au cœur de ses recherches de terrain, centrées dans un premier temps sur le milieu ouvrier (*Ouvriers d'origine agricole*, en 1961, ou encore *Le Mouvement ouvrier*, en 1984, co-écrit avec François Dubet et Michel Wieviorka).

4. L'ÉTUDE DES MOUVEMENTS SOCIAUX PAR L'INTERVENTION SOCIOLOGIQUE

Alain Touraine étudie longuement divers mouvements sociaux : étudiants (*Lutte étudiante*, 1978), activistes antinucléaires (*La Prophétie antinucléaire*, 1980), mouvement polonais Solidarność (*Solidarité*, 1982), grâce à une méthode originale, élaborée dans le cadre de la sociologie de l'action : l'intervention sociologique, qu'il expose en détail en 1978 dans *La Voix et le regard*. Pour comprendre le sens de l'action collective et les rapports sociaux entre les militants, le sociologue joue un rôle actif en se mêlant au mouvement social au lieu de l'observer. Son objectif est d'accroître les capacités d'action des militants en les amenant à analyser leur action et à réfléchir aux conditions qui permettent la réussite de leur projet collectif. L'intervention sociologique a été créée pour rendre compte de l'émergence de mouvements collectifs, et de leur capacité à entraîner une nouvelle dynamique sociale. Cependant, cette

méthode révèle à Alain Touraine qu'aucun des mouvements sociaux qu'il étudie n'est porteur d'un solide projet de société, contrairement au mouvement ouvrier.

5.LA RECHERCHE D'UN NOUVEAU PARADIGME

Engagé dans le débat sur les effets de la mondialisation et sur le multiculturalisme, Alain Touraine s'alarme, dans son essai *Pourrons-nous vivre ensemble ?* (1997), de la montée des intégrismes et de l'assimilation culturelle, potentielles menaces pour la démocratie. Selon lui, il faut tenter de concilier les règles de vie sociale, applicables à tous, et la diversité des identités culturelles (langue, religion, sexualité, etc.).

Dans *Un nouveau paradigme* (2004), celui qui demeure l'un des plus importants sociologues français contemporains constate le déclin du paradigme social (qui définissait les individus et les groupes par leurs relations sociales) et l'apparition d'un paradigme culturel : alors que l'individu s'est longtemps réalisé à travers des idéaux collectifs, il doit désormais trouver un sens personnel à sa vie, dans le respect et la reconnaissance de l'autre.

FERDINAND TÖNNIES

Ferdinand Tönnies

Ferdinand Tönnies (1855-1936), sociologue allemand.

Né à Tübingen, Ferdinand Tönnies étudie à l'université de Strasbourg, puis obtient en 1877 un doctorat de philologie, avant d'aborder la philosophie sociale et politique. Élève de Friedrich Paulsen, il est marqué par les œuvres de Hobbes, Marx et Spinoza. Son œuvre majeure, *Communauté et Société*

(Gemeinschaft und Gesellschaft, 1887), fonde son approche (prédominante à l'époque) sur l'organicisme et la psychologie.

Selon Tönnies, on peut distinguer deux types de volonté à la source des actions humaines : une volonté organique marquée par le plaisir et l'habitude, et qui donne naissance à des rapports de type communautaire ; la morale s'y exprime spontanément par les liens profonds du sang, de l'amitié et de la foi ; au contraire, la volonté réfléchie ou rationnelle prend racine dans une disposition au calcul, à la réflexion et à la compétition : elle produit des rapports de type sociétaire où la forme conventionnelle du contrat prédomine.

Parmi ses autres ouvrages figurent deux études sur la coutume (Die Sitte, 1909) et sur l'opinion publique (Kritik der öffentlichen Meinung, 1922).

GABRIEL TARDE

Gabriel Tarde

Gabriel Tarde (1843-1904), psychologue social et criminologue français, originaire de Sarlat en Dordogne. Avant d'être nommé directeur de la Statistique criminelle au ministère de la Justice en 1894, Tarde avait fait une carrière de magistrat en province. En 1900, il était élu au Collège de France à une chaire de philosophie moderne. Dans la Criminalité comparée (1886), Tarde, qui critiquait le réductionnisme du déterminisme biologique du criminologue Cesare Lombroso, soutenait la thèse de l'origine psychologique et surtout sociale du crime. À la différence de Durkheim, à qui il s'opposait, il définit le fait social comme la conjugaison d'un fait primordial, qui est l'imitation, et d'un fait moins important, l'invention. Pour lui, l'invention est la combinaison originale et individuelle d'imitations antérieures. L'imitation produit d'abord la différence sociale (entre modèle et copies), puis entraîne l'homogénéisation, résultat inéluctable de la contagion imitative. Son œuvre comprend les Lois de l'imitation (1890), la Logique sociale (1895) et l'Opposition universelle (1897).

HERBERT SPENCER

Herbert Spencer

Herbert Spencer (1820-1903), philosophe britannique, souvent considéré comme l'un des précurseurs de la sociologie et surtout connu pour ses travaux sur les changements sociaux, menés selon une perspective évolutionniste. Cet autodidacte né à Derby découvrit au fil de ses lectures la théorie de l'évolution des espèces telle que l'avait exposée le naturaliste français Jean-Baptiste de Lamarck. Cette théorie, aujourd'hui discréditée, établissait le fait que les caractères acquis d'un individu sont héréditaires. La conception lamarckienne de l'évolution des espèces devait influencer fortement tous les travaux de Spencer.

En 1851, Spencer publia la *Statique sociale*, un ouvrage dans lequel il mettait en évidence le caractère indispensable de la liberté individuelle et l'importance suprême de la science. Dans *Principes de psychologie* (1855), il soutient que toutes les substances organiques se trouvaient à l'origine dans un état d'homogénéité, et que les caractères individuels se sont développés au fur et à mesure de l'évolution. À peu près à la même époque, il jeta les bases d'un système philosophique fondé sur une théorie de l'évolution qui engloberait et intégrerait tous les champs de la connaissance. En 1860, il rédigea une brochure exposant le plan de ce système, intitulé *Système de philosophie synthétique*. Le premier volume, *Premiers Principes*, parut en 1862 ; parmi les volumes suivants, figurent *Principes de biologie* (2 vol., 1864-1867), *Principes de sociologie* (3 vol., 1876-1896), et *Principes de l'éthique* (3 vol., 1892-1893). Bien que Spencer n'ait jamais joui du crédit de ses pairs, son ambitieux projet de réaliser une systématisation de tous les domaines de la connaissance dans le cadre de la science moderne, surtout en termes d'évolution, lui valut d'être définitivement considéré comme un des penseurs les plus éminents de la fin du XIXe siècle. Parmi ses principaux travaux, figurent également *Essais scientifiques, politiques et spéculatifs* (3 vol., 1891), dans lequel il évalue

l'influence générale de la théorie de l'évolution sur la pensée scientifique, politique et philosophique.

PITIRIM SOROKIN

Pitirim Sorokin

Pitirim Sorokin (1889-1968), sociologue américain d'origine russe.

Né à Touria, Pitirim Sorokin est expulsé de Russie en 1922 et gagne les États-Unis. En 1927, il rédige *Social Mobility*, un ouvrage abordant le thème de la mobilité sociale, première et magistrale étude théorique sur ce sujet. En 1929, il obtient la première chaire de sociologie de l'université Harvard et y fonde le département de sociologie, qu'il dirige jusqu'en 1944, abandonnant sa fonction au profit de Talcott Parsons.

Dans *Society, Culture and Personality* (1947), Sorokin développe une réflexion approfondie sur le changement historique, qu'il explique par une théorie des cycles culturels : trois types de mentalité (sensualiste, spiritualiste et idéaliste) se succèdent de manière récurrente et caractérisent les civilisations (*Social and Cultural Dynamics*, 1937-1941). Marginalisé dans le milieu scientifique, Sorokin développera par la suite une critique violente de la tendance « quantophrénique » de la sociologie américaine d'après-guerre (*Fads and Foibles in Modern Sociology and Related Sciences*, 1956 ; traduction française : *Tendances et déboires de la sociologie américaine*, 1959).

WERNER SOMBART

Werner Sombart

Werner Sombart (1863-1941), historien, sociologue et économiste allemand qui mit en évidence l'esprit d'économie et de rationalité qui président à la mentalité bourgeoise.

Werner Sombart est né en 1863 à Ermsleben, dans le district de Halle. En 1888, muni d'un doctorat, il travailla d'abord dans une Chambre de commerce puis enseigna l'économie politique à l'université de Breslau (1890). Il fonda avec Max Weber et Josef Schumpeter les Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik, en 1903. Il tenta vainement d'obtenir une chaire à l'université de Fribourg, puis de Heidelberg : malgré le soutien de Weber, ses opinions sociales-démocrates constituaient un obstacle majeur dans cette Allemagne bourgeoise d'avant la Première Guerre mondiale. Mais il entra à l'université de Berlin en 1918 et fut élu à l'Académie prussienne des sciences en 1934.

Sombart a été l'un des principaux partisans de réformes sociales. Lecteur de Marx, il en a été l'un des diffuseurs les plus importants, tout en poursuivant l'adaptation du marxisme au monde moderne. Son œuvre la plus importante, qui fut traduite en six langues est le Socialisme et le mouvement social au XIXe siècle (1896). Au sujet de la mise en relation par Max Weber du protestantisme et du capitalisme, il engagea d'importantes controverses avec ce dernier, car il attribuait un rôle considérable aux Juifs dans le développement du capitalisme (les Juifs et la vie économique, 1911). Sombart a écrit également le Capitalisme moderne (1902), Luxe et Capitalisme (1913), Guerre et Capitalisme (1913), le Socialisme prolétarien et le « marxisme », qui traite des déviations sanguinaires et impérialistes du bolchevisme (1924), les Trois Économies politiques (1930). Il proposa enfin un exposé général de sa philosophie dans son livre De l'homme (1938).

FRANÇOIS SIMIAND

François Simiand

François Simiand (1873-1935), sociologue et économiste français.

Né à Giers (Isère), François Simiand étudie à l'École normale supérieure au moment de l'Affaire Dreyfus et subit l'influence des socialistes Lucien Herr et Jean Jaurès. Tour à tour professeur à l'École pratique des hautes études et au Conservatoire national des arts et métiers, il est élu en 1932 au Collège de France ; il poursuit parallèlement des activités dans la haute administration, notamment dans le cabinet du ministre Albert Thomas.

François Simiand est le principal représentant de l'école durkheimienne appliquée à l'économie (il a dirigé la section sociologie économique de la revue l'Année sociologique). Son œuvre — difficile d'accès en raison de l'absence de réédition — s'organise autour de deux axes d'étude. Un premier concerne la méthodologie historique (« Méthodes historiques et sciences sociales », Revue de synthèse historique, 1903). Simiand critique violemment l'école méthodiste et Charles Seignobos. Par son appel à tenir compte des faits sociaux et économiques, il apparaît comme l'un des intellectuels à l'origine de l'école des Annales.

Mais c'est dans le domaine de la sociologie économique que s'inscrit la plus grande partie de ses travaux. Il cherche à fonder une « économie positive » qui conçoit la science économique comme une partie de la science sociale. Il s'oppose surtout à la théorie de l'homo œconomicus au profit d'une psychologie sociale des faits économiques. À partir d'une méthode quantitative, il essaie de démontrer que les interactions entre groupes d'agents (patrons-ouvriers) provoquent des variations cycliques dans les revenus et la production (le Salaire des ouvriers des mines de charbon en France. Contribution à l'étude économique du salaire, thèse de droit, 1904), et en conclut qu'il faut tenir compte non du salaire réel mais du salaire nominal (le Salaire, l'évolution sociale et la monnaie, 1932).

MAXIME RODINSON

Maxime Rodinson

1. PRÉSENTATION

Maxime Rodinson (1915-2004), sociologue et orientaliste français, spécialisé dans l'étude du monde arabe et musulman, engagé dans la cause palestinienne.

2. L'AUTODIDACTE SAVANT

Né à Paris, Maxime Rodinson est issu d'une famille d'émigrants d'Europe orientale, aux origines modestes et influencée par les idées communistes — tous les deux juifs, ses parents mourront à Auschwitz. Contraint d'abandonner ses études à l'issue de l'école primaire, Maxime Rodinson parvient cependant à entrer, à l'âge de dix-sept ans, à l'École des langues orientales et devient un éminent linguiste et orientaliste. Pratiquant une trentaine de langues et dialectes, il entre à l'École pratique des hautes études sur la proposition de Marcel Mauss, et y enseigne le guèze (éthiopien ancien).

3. L'UN DES GRANDS SPÉCIALISTES DU MONDE MUSULMAN

Après une dizaine d'années passées sur le terrain à parfaire ses connaissances sur le monde arabo-musulman, dont il devient l'un des plus grands spécialistes, Maxime Rodinson s'oriente vers un type de pensée se réclamant de Max Weber et de l'analyse sociologique. Attaché à la théorie marxiste, il développe une approche de type rationaliste pour proposer une lecture de l'évolution de l'islam en termes économiques et sociaux.

Plusieurs ouvrages jalonnent cette recherche. Dans l'un des plus connus et reconnus, Mahomet (1961), il offre une lecture marxiste documentée de la vie du prophète. Son livre fondateur, Islam et capitalisme (1966) — dont le titre évoque l'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme de Max Weber — traite de la relation entre religion et vie économique dans le monde musulman. Dans la Fascination de l'Islam (1980), il étudie l'évolution du regard occidental

chrétien sur le monde musulman, du Moyen Âge au XXe siècle. Dans son livre *l'Islam, politique et croyance* (1993), il classe les religions dans la catégorie des « mouvements idéologiques » et, dans un contexte historique marqué par le réveil de l'intégrisme musulman, il affirme la nécessité pour l'islam de s'adapter au monde moderne par un « aggiornamento ».

4. LA DÉFENSE DE LA CAUSE PALESTINIENNE

Entré au Parti communiste français en 1937, Maxime Rodinson en est exclu en 1958. Il ne demandera jamais sa réintégration, refusant d'être « mené par la logique de lutte ». Les intellectuels, selon Maxime Rodinson, n'ont pas pour vocation, comme l'affirmait Jean-Paul Sartre, d'adhérer à un courant de pensée puis de s'engager dans une action politique, mais doivent mettre en lumière les limites de chaque engagement et inciter par la réflexion à la reprise du dialogue.

Fondateur du Groupe de recherches et d'actions pour la Palestine, il soutient dès 1967, en pleine guerre des Six-Jours, la cause palestinienne. À la suite d'un article retentissant paru en juin 1967, *Israël, fait colonial ?*, il consacre deux ouvrages au conflit israélo-arabe : *Israël et le Refus arabe* (1968) et *Peuple juif ou Problème juif ?* (1981). Soucieux de respecter à la fois les vérités historiques et toutes les communautés, il y critique le sionisme avec véhémence — en le qualifiant de « virus dans le corps juif », il se fait de nombreux ennemis en Israël — sans pour autant remettre en cause l'existence de l'État d'Israël. Il prône une solution pacifique fondée sur la coexistence en Palestine de deux entités, israélienne et palestinienne.

Pour le chercheur Gérard Khoury, avec lequel il publie en 1998 des entretiens sous le titre *Entre Islam et Occident*, Maxime Rodinson se situe « au carrefour des valeurs juives et de celles du monde arabe et musulman, dans un rapport d'entente et non d'exclusion ».

DAVID RIESMAN

David Riesman

David Riesman (1909-2002), sociologue américain.

Né à Philadelphie dans une famille d'origine allemande, David Riesman étudie le droit à Harvard. Greffier auprès du juge de la Cour suprême des États-Unis (1935–1936), il enseigne par la suite le droit à l'université de Buffalo (1937-1941), puis devient assistant adjoint du procureur de la République de l'État de New York (1942-1943).

Il abandonne sa carrière de juriste pour se consacrer à la sociologie. Il enseigne les sciences humaines à l'université de Chicago (1946-1958) avant de devenir professeur de sociologie à Harvard en 1958. Son ouvrage majeur, la Foule solitaire (*The Lonely Crowd*, 1950), que David Riesman rédige en collaboration avec les sociologues américains Nathan Glazer et Reuel Denney, connaît un succès retentissant. David Riesman y analyse les mutations intervenues dans les comportements individuels et collectifs au sein de la société américaine post-industrielle ; il inscrit notamment celles-ci dans le passage d'une société « intro-déterminée » (*inner-directed*), où l'individu réagit en fonction de l'autorité parentale, de la tradition, à une société « extro-déterminée » (*other-directed*), dominée par les moyens de communication de masse, où l'individu aligne son comportement sur celui de ses pairs et tend au conformisme. Considérée comme une critique de la société de consommation américaine, la Foule solitaire provoque de vives polémiques outre-Atlantique.

Les travaux de David Riesman en matière de sociologie de l'éducation font également référence. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont *Abundance for What?* (1964) et *On Higher Education* (1981).

TALCOTT PARSONS

Talcott Parsons

Talcott Parsons (1902-1979), sociologue américain qui a élaboré des théories sur les mécanismes de la société et les principes organisationnels qui soutiennent les structures sociétales. Originaire de Colorado Springs (Colorado), il fit ses études à la London School of Economics et à l'université de Heidelberg. Membre de la faculté de l'université Harvard de 1927 à 1974, il enseigna la sociologie et dirigea le département d'étude des relations sociales.

Considéré comme un tenant de la théorie du fonctionnalisme qui explore l'intégration et l'interdépendance des divers composants de la société, Parsons affirmait que la société tend à être une entité autorégulatrice, autosubsistante, se caractérisant par certains besoins fondamentaux, notamment le maintien de l'ordre social, la fourniture de biens et de services ainsi que le soin des enfants. Dans l'optique fonctionnaliste, la société est un organisme et chacune de ses parties sert un but ou remplit une fonction. Toute action suppose un ensemble d'alternatives qui permettent à chacun de se définir par rapport à autrui et d'assurer par là même l'existence de la société. Les membres de la société coopèrent pour satisfaire aux besoins communs car, en tant qu'acteurs sociaux, ils partagent les mêmes objectifs et valeurs. Mais pour autant qu'il veuille atteindre l'unité, le système social a besoin de s'institutionnaliser au plus haut degré. Les principaux ouvrages de Parsons sont la Structure de l'action sociale (1937), le Système social (1951) et Théorie sociologique et société moderne (1967).

ROBERT PARK

Robert Park

Robert Park (1864-1944), sociologue américain, disciple de Georg Simmel, qui fut l'un des chefs de file de l'École de Chicago à partir des années 1920.

Né à Harveyville (Pennsylvanie), Robert Park fut successivement journaliste et militant actif d'une association de défense des Noirs du Sud ; il n'entra qu'à l'âge de quarante-neuf ans à l'université de Chicago.

Son œuvre fut particulièrement marquée par une rupture avec l'académisme et une attention particulière aux problèmes sociaux à travers la question des minorités ethniques et les formes de ségrégation de l'espace urbain. Influencé par l'œuvre de William I. Thomas et par son parti-pris en faveur de l'observation directe et de l'analyse des histoires de vie, il mit en place un ambitieux programme de recherche sur la ville, prenant pour modèle Chicago qui connut au début du XXe siècle une forte croissance démographique et une immigration massive. Cette entreprise déboucha sur la réalisation de nombreuses monographies consacrées entre autres à la délinquance juvénile, à la formation des ghettos et à la vie associative.

Robert Park se fit ainsi le promoteur de l'analyse écologique qui, s'inspirant de l'écologie naturelle, visait à cerner les relations établies par les citoyens avec le milieu matériel et humain dans lequel ils évoluent. Selon lui, la ville prend l'aspect d'une mosaïque de groupes sociaux qui se distribuent sur un territoire, ce qui contribue à en faire un espace de tensions puisqu'elle tend à recomposer et à transformer durablement les identités sociales préexistantes.

Robert Park est l'auteur d'un article célèbre publié en 1915, *The City : Suggestions for the Investigation of Human Behavior in the Urban Environment* (« la Ville : Propositions de recherche sur le comportement humain en milieu urbain »), et coauteur avec son confrère Ernest W. Burgess de *Introduction to the Science of Sociology* (« Introduction à la sociologie », 1921).

VILFREDO PARETO

Vilfredo Pareto

Vilfredo Pareto (1848-1923), économiste et sociologue italien, dont la contribution la plus célèbre à la théorie économique est la définition du

concept d'optimum économique. Né à Paris d'un père italien en exil et d'une mère française, il retourna en Italie à l'âge de dix ans. Il fit ses études à l'université de Turin et devint ingénieur. En 1893, il fut nommé à la chaire d'économie politique de l'université de Lausanne, où il succédait à Léon Walras.

Parmi ses travaux figure l'analyse des anticipations des agents économiques. Celles-ci, n'étant pas indépendantes les unes des autres, peuvent susciter des mouvements d'opinion pessimistes qui génèrent des crises. Pareto est également le père de la notion d'optimum. L'économie est à un optimum lorsqu'on ne peut améliorer la situation d'un agent sans détériorer celle d'au moins un autre agent. Ce concept est très utilisé en économie, car il permet de prendre en compte la non-additivité des utilités des différents agents. La concurrence permet d'atteindre l'optimum au sens de Pareto.

Pareto a également intégré les courbes d'indifférence (formalisées par Francis Edgeworth) à la logique walrassienne d'équilibre général. Si l'on place sur un graphique la quantité de bien A en abscisse, par exemple, et la quantité de bien B en ordonnée, chaque courbe d'indifférence entre deux biens A et B correspond à un niveau de satisfaction donné du consommateur. Chaque agent possède différents niveaux d'utilité correspondant à différentes intensités de satisfaction. Une courbe d'indifférence située « au-dessus » d'une autre correspond à une utilité supérieure. Les courbes d'indifférence permettent de classer les biens d'une manière ordinale (« je préfère A à B »), et donc de ne pas avoir à faire un impossible classement ordinal des préférences (« l'utilité de A est trois fois plus forte que celle de B »).

Le travail sociologique de Pareto fut plus discuté. Dans le *Traité de sociologie générale*, paru en 1916, il présenta sa théorie des élites, selon laquelle le pouvoir d'État est dans toutes les sociétés l'objet d'un combat entre les seules élites. Cette thèse discréditait les démocraties, et contribua implicitement au développement du fascisme alors montant en Italie.

PIERRE NAVILLE

Pierre Naville

Pierre Naville (1904-1993), sociologue français d'inspiration marxiste qui contribua aux côtés de Georges Friedmann au renouvellement de la sociologie du travail après 1945 en France.

Né à Paris, Pierre Naville rejoignit sous l'influence d'Antonin Artaud le mouvement surréaliste avant de s'engager aux côtés de Léon Trotski, dont il devint le secrétaire personnel lors du séjour de celui-ci en Turquie à la fin des années 1920. Partisan durant toute sa vie d'un « marxisme ouvert », il fit preuve de lucidité envers les régimes communistes : spécialiste de l'œuvre de Hobbes, il assimilait l'émergence d'un pouvoir bureaucratique sans limites en URSS à l'apparition d'un « nouveau Léviathan », qui ne mettrait nullement fin à l'exploitation de l'Homme par l'Homme mais dans lequel substituerait simplement une exploitation collective à une exploitation individuelle.

Parallèlement à son œuvre politique, il contribua à la renaissance de la sociologie française après 1945 : il codirigea avec Georges Friedmann un *Traité de sociologie du travail* (1961-1962) et mena une série de recherches sur les effets de l'automation industrielle sur les individus et les rapports professionnels, qui donnèrent lieu à de nombreux ouvrages comme *la Vie de travail et ses problèmes* (1954). Pierre Naville ouvrit également un champ de réflexion sur la qualification du travailleur en posant concrètement le problème de la pertinence des instruments de mesure employés pour rendre compte de l'efficacité du travail humain, tout en mettant en évidence, dans son *Vers l'automatisme social ? Problèmes du travail et de l'automation* (1963), l'importance de la polyvalence des tâches et leurs conséquences sur la redéfinition des postes de travail.

LEWIS MUMFORD

Lewis Mumford

Lewis Mumford (1895-1990), philosophe social américain, historien et urbaniste. Né à Flushing (État de New York) et formé à l'université Columbia, Mumford considérait que la culture technologique avait un effet déshumanisant sur la société et préconisait un retour à une civilisation centrée sur les émotions, la sensibilité et la morale, sans abandon de la technique. Il contribua également au développement de l'architecture et de l'urbanisme, en montrant les liens qui existent entre l'habitat et l'urbanisme, et en critiquant violemment l'urbanisation sauvage qui conduit à la ghettoïsation des couches défavorisées. Au nombre de ses ouvrages figurent la Culture des villes (1938), Condition de l'homme (1944), Technique et civilisation (1950), la Cité à travers l'histoire (1961), qui est son ouvrage majeur, Interprétations et prévisions (1973) et Sketches de la vie (1982).

SERGE MOSCOVICI

Serge Moscovici

Serge Moscovici (1920-), psychologue français d'origine roumaine qui a contribué à l'essor de la psychologie sociale par ses analyses portant sur la psychologie des groupes et sur l'évolution des concepts de société et de nature.

Né à Brăila, en Roumanie, Serge Moscovici consacra sa thèse à la Psychanalyse, son image et son public (1961), dans laquelle il proposa des « modèles psychologiques » pour comprendre la manière dont les individus, dans une société donnée, acquièrent un savoir, en l'occurrence les connaissances relatives à la psychanalyse, et l'intègrent à leur expérience.

Directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales, il analysa l'évolution des comportements de groupe, adaptant à l'observation de la société européenne industrialisée les méthodes de l'ethnologie. Il s'intéressa également aux composantes de la modernité sociale, notamment dans Reconversion industrielle et Changements sociaux (1961).

L'un des apports essentiels de Serge Moscovici consiste dans la mise en évidence des traits pertinents de la Psychologie des minorités actives (1979). À partir de données statistiques rassemblées sous sa direction, il a dégagé certains modes de diffusion parallèle des informations, grâce auxquels de petits groupes parviennent à transmettre à l'ensemble de la société des expressions, des opinions ou des comportements, et ce, malgré la pression exercée par la société sur l'ensemble des individus pour les contraindre à se fondre dans un modèle. L'Âge des foules (1981) poursuit cette recherche en montrant comment l'influence, souvent imprévisible, des « minorités actives » est utilisée à des fins politiques dans les différents pays du monde.

Les recherches en sociologie ont conduit Serge Moscovici à définir le type de relation que les hommes entretiennent, dans le monde moderne, avec l'idée de « nature ». Au travers d'un Essai sur l'histoire humaine de la nature (1968) et d'une analyse polémique (la Société contre nature, 1972), il mit en lumière les tendances toujours renouvelées à idéaliser la « vie sauvage » ou à souligner la dimension animale de l'Homme. Son ouvrage Hommes domestiques et Hommes sauvages (1974) repère dans la culture contemporaine les sources toujours vives de ce désir de nature.

EDGAR MORIN

Edgar Morin

1. PRÉSENTATION

Edgar Morin (1921-), philosophe et sociologue français.

Les travaux de recherche d'Edgar Morin se sont particulièrement portés sur l'élaboration d'une méthode de pensée visant à relever le défi de la complexité qui s'impose, dans le monde actuel, non seulement à la connaissance scientifique, mais également aux problèmes humains, sociaux et politiques.

2. LE CHAMPION DE L'INTERDISCIPLINARITÉ

Né à Paris, Edgar Nahoum fait des études de droit, d'histoire, de philosophie, de sociologie et d'économie. En 1942, il obtient une licence en histoire et géographie ainsi qu'une licence en droit. Dès 1941, il entre dans la Résistance, où il prend le nom de Morin, qu'il conserve par la suite. Il adhère aussi au Parti communiste, « à un moment où l'on sentait, pour la première fois, qu'une force pouvait résister à l'Allemagne nazie ». Il en sera exclu dix ans plus tard, en 1951. À la Libération, l'ancien lieutenant des Forces françaises combattantes est nommé dans l'Allemagne occupée. C'est là, en 1946, qu'il publie son premier ouvrage, *l'An zéro de l'Allemagne*. Il commence aussi la rédaction de *l'Homme et la Mort* (1951).

Edgar Morin entre en 1950 au Centre national de la recherche scientifique (CNRS). En 1960, il fonde, au sein de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), le Centre d'étude de communication de masse (CECMAS) avec Georges Friedmann et Roland Barthes, avec le souci d'adopter une démarche transdisciplinaire, et crée la revue *Communications*. Il est également le fondateur de la revue *Arguments* (1957-1963). Nommé directeur de recherche au CNRS en 1970, il codirige de 1973 à 1989 le Centre d'études transdisciplinaires de l'EHESS, qui a succédé au CECMAS.

3. UNE ŒUVRE PROLIXE

Edgar Morin consacre une partie importante de ses recherches à la sociologie contemporaine et aux problèmes de la communication de masse, en s'efforçant d'en appréhender la complexité anthropo-sociale par la prise en compte des dimensions biologique et imaginaire. Il se fait connaître par le *Cinéma et l'Homme imaginaire* (1956) et, dès 1957, il publie *les Stars*, ouvrage de référence questionnant le système américain de « culture de masse ». Il approfondit son analyse des rapports entre le réel et l'imaginaire dans la

culture de masse diffusée par les médias dans *l'Esprit du temps* (1966). Avec *la Rumeur d'Orléans* (1969), il tente de saisir le phénomène de la rumeur, en étudiant la propagation d'une information vague, imprécise et toute-puissante, fondée sur l'antisémitisme, auprès de personnes plus ou moins crédules.

En 1967, Edgar Morin publie *Commune en France : la Métamorphose de Plodémet* (1967), un ouvrage tiré d'une étude multidisciplinaire menée sur une commune de Bretagne, Plozévet, et réunissant sociologues, anthropologues, géographes, médecins. Il se fait ensuite l'avocat d'une sociologie du présent, dite « événementielle » (*Journal de Californie*, 1970 ; *le Paradigme perdu : la nature humaine*, 1973). Tout au long de sa vie et de son œuvre, il analyse l'état du monde et les problèmes fondamentaux de l'époque, comme en témoignent une longue série d'ouvrages : *Pour sortir du XXe siècle* (1981), *Penser l'Europe* (1987), *Terre-Patrie* (1993), *Pour une politique de civilisation* (2002), *la Violence du monde* (2003, avec Jean Baudrillard), *le Monde moderne et la question juive* (2006).

4. LE THÉORICIEN DE LA PENSÉE COMPLEXE

À partir des années 1970, Edgar Morin se lance dans une vaste aventure intellectuelle qui prend la forme d'une œuvre intitulée *la Méthode* et qui paraît en 6 volumes — t1. *la Nature de la nature* (1977) ; t2. *la Vie de la vie* (1980) ; t3. *la Connaissance de la connaissance* (1986) ; t4. *les Idées. Leur habitat, leur vie, leurs moeurs, leur organisation* (1991) ; t5. *l'Identité humaine* (2001), t6. *Éthique* (2004). Vaste synthèse à caractère pluridisciplinaire, cette œuvre tente d'intégrer tous les savoirs, philosophiques comme scientifiques, et de « trouver les instruments permettant de relier les connaissances éparses et distinctes ». Elle est en effet fondée sur un double constat : d'une part, celui d'une rupture culturelle entre la culture des humanités, qui apprend à contextualiser et à situer une connaissance dans un ensemble organisé, et la culture scientifique, qui tend au contraire à se spécialiser et à se clore sur elle-même ; et, d'autre part, celui de la désintégration des « piliers de certitude » sur lesquels reposaient les sciences jusqu'au XXe siècle, en premier lieu le dogme d'un déterminisme universel et de la souveraineté absolue de l'ordre. Dans ce cadre,

Edgar Morin entend proposer une « réforme de la pensée » visant à relever « le défi de la complexité qui réside dans le double défi de la reliance et de l'incertitude. Il faut relier ce qui était considéré comme séparé. En même temps, il faut apprendre à faire jouer les certitudes avec l'incertitude. La connaissance est en effet une navigation dans un océan d'incertitudes parsemé d'archipels de certitudes. » La pensée de la complexité « englobe au lieu de séparer, relie au lieu de segmenter », tout en distinguant.

S'appuyant sur les théories de l'information, de la cybernétique et des systèmes et repensant la relation ordre-désordre-organisation, Edgar Morin inaugure et ouvre un champ nouveau d'investigations, à savoir la complexité des systèmes, et développe trois principes fondamentaux : le principe de la « boucle réursive ou autoproduitive », qui rompt avec le principe de causalité linéaire, et selon lequel les causes agissent sur les effets, et les effets sur les causes (par leurs interactions, les individus produisent la société et la société produit de l'humanité en apportant des qualités telles que la culture et le langage qui rétroagissent sur les individus) ; le principe de la « dialogique », qui consiste à associer des notions, des idées et des vérités antagonistes afin d'appréhender une même réalité ; le principe « hologrammique », selon lequel non seulement la partie est dans le tout mais le tout est dans la partie (si l'individu est une partie de la société, la société, en tant que tout, est également présente dans chaque individu à travers son langage et sa culture).

Edgar Morin est le fondateur et le président de l'Association pour la pensée complexe (APC).

MICHEL S ROBERT

Robert Michels

Robert Michels (1876-1936), sociologue italien d'origine allemande, l'un des fondateurs de la sociologie politique. Né à Cologne, en Allemagne, d'un père allemand et d'une mère italienne, Robert Michels fut un membre actif du Parti socialiste allemand entre 1900 et 1907. Après des études en Allemagne, en

Grande-Bretagne et en France, il enseigna à l'université de Marburg en Allemagne puis à Turin. S'intéressant à l'économie et à la sociologie, il publia en allemand, en 1911, un ouvrage pionnier en sociologie politique, qui lui apporta la célébrité. Il fut traduit en 1914 en français sous le titre *Les Partis politiques*. S'il fut influencé par les thèses anarchistes ou marxistes, c'est l'apport du sociologue allemand Max Weber sur la bureaucratie qui le marqua profondément. C'est à lui d'ailleurs qu'il dédia son ouvrage. Le sous-titre de l'édition française, *Essai sur les tendances oligarchiques des démocraties*, est un résumé de ses conceptions fort novatrices pour l'époque. Il cherche, en effet, à démontrer que le fonctionnement démocratique d'un parti politique ou d'un syndicat est un leurre parce que « qui dit organisation dit oligarchie ». Il démontre que toute organisation démocratique engendre des effets pervers qui visent à renforcer la domination d'une minorité sur la masse. Ce processus inéluctable — Michels parle ainsi « d'une loi d'airain de l'oligarchie » — s'explique par différents phénomènes : la nécessité de la division du travail et de l'organisation au sein des partis politiques ou des syndicats qui garantit leur efficacité, la centralisation, le contrôle de l'information. Michels souligne aussi l'importance au sein des appareils politiques des professionnels maîtrisant l'art de la parole qui, s'appuyant sur cette légitimité, peuvent écarter du pouvoir la masse des militants. Cette étude fondamentale a influencé de nombreux travaux de sociologie politique dont *Les Partis politiques* de Maurice Duverger. Après la Première Guerre mondiale, Michels se rapprocha du fascisme italien et en devint l'un des premiers théoriciens. Il publia notamment *Cours de sociologie politique* (1927) et *Introduction à l'histoire des doctrines économiques et politiques* (1932).

ROBERT KING MERTON

Robert King Merton

1. PRÉSENTATION

Robert King Merton (1910-2003), sociologue américain, fondateur de la sociologie des sciences et l'un des principaux rénovateurs du fonctionnalisme.

2. UN SCIENTIFIQUE RECONNU

Né à Philadelphie (Pennsylvanie), Meyer Robert Schkolnick appartient à une famille d'immigrés juifs d'Europe de l'Est. Il grandit au-dessus de la crèmerie familiale et adopte le surnom de « Robert Merlin » lorsqu'adolescent il s'amuse à présenter des spectacles de magie. Il devient Robert King Merton après son entrée à Temple University, qu'il quitte pour Harvard en 1932. Il y suit les cours en sociologie de Talcott Parsons et de Pitirim Sorokin, sous la direction duquel il soutient en 1936 une thèse sur les liens entre le développement des sciences et techniques et le puritanisme protestant dans l'Angleterre du XVIIe siècle.

Après deux années d'enseignement à l'université de Tulane, il intègre en 1941 l'université Columbia (New York), où il rencontre Paul Felix Lazarsfeld.

Ensemble, ils se consacrent à l'étude de la communication de masse. Ils créent le Bureau de recherche sociale appliquée et font de l'université Columbia l'un des principaux centres de la recherche américaine en sociologie.

Tout au long de sa brillante carrière d'enseignant et de chercheur, Merton reçoit de nombreux et prestigieux honneurs scientifiques et universitaires. Il est notamment le premier sociologue à se voir décerner, en 1994, la plus haute distinction scientifique américaine, la National Medal of Science.

3. LE PIONNIER DE LA SOCIOLOGIE DES SCIENCES

Merton est considéré comme le premier sociologue des sciences et des techniques. Dès le début des années 1940, il formule le concept d'« éthos scientifique » pour désigner les quatre normes qui régulent la communauté scientifique, soit : le « communalisme » (la connaissance scientifique est publique et appartient à tous, pas seulement aux scientifiques) ; l'universalisme

(il n'existe pas de sources privilégiées pour la connaissance scientifique et les lois scientifiques sont les mêmes partout) ; le désintéressement (le travail des scientifiques est impartial et voué à servir la connaissance humaine) ; le scepticisme systématique (la connaissance, qu'elle soit nouvelle ou ancienne, doit toujours être rigoureusement examinée).

Présente dès sa thèse de doctorat, son ambition de faire des sciences et techniques des objets de la sociologie aboutit à l'essor et à l'institutionnalisation des études de sciences, techniques et société (STS). En 1975, il fonde notamment la Society for Social Studies of Science (« 4 S »).

4. LE THÉORICIEN DE « MOYENNE PORTÉE »

S'inscrivant dans une perspective fonctionnaliste, alors qu'une querelle oppose « empiristes » et « théoriciens », Robert King Merton renouvelle la méthode sociologique en invitant les uns et les autres à éviter deux grands écueils : d'une part, la spéculation théorique et, d'autre part, l'empirisme étroit. Dans *Social Theory and Social Structure* (1949, traduit en 1953 par Henri Mendras sous le titre *Éléments de théorie et de méthode sociologique*), il critique à la fois la sociologie descriptive, qui ne fait qu'un compte rendu des faits sans fondement théorique, et la sociologie spéculative, qui produit du sens sans en vérifier le bien-fondé sur le terrain. Il importe, selon lui, de confronter l'abstraction théorique à l'observation empirique.

Dans ce cadre, il met l'accent sur le rôle essentiel de la « sérendipité » pour faire avancer la sociologie. Inventée par l'écrivain anglais Horace Walpole au XVIII^e siècle, la notion de serendipity désigne le fait de découvrir quelque chose que l'on ne cherchait pas. Pour Merton, c'est ce processus qui permet, face à des données inattendues et des faits « aberrants » (qui résistent aux théories), de formuler de nouvelles hypothèses et d'élargir les théories.

L'originalité de son approche consiste en outre à rejeter la recherche d'une théorie globale de l'action et du système social, au profit de théories de « moyenne portée » (*theories of the middle range*), capables de rendre compte d'une problématique limitée.

5. LE RÉNOVATEUR DE L'ANALYSE FONCTIONNELLE

D'essence fonctionnaliste, la sociologie mertonienne insiste sur la nécessité de restituer les phénomènes sociaux au sein d'un système d'entités sociales qui fonctionnent en interaction, et sur l'utilité de repérer les fonctions qu'ils remplissent ainsi que les résultats qu'ils produisent, intentionnellement ou non. Toutefois, contrairement au fonctionnalisme radical de Talcott Parsons, Merton porte une attention toute particulière aux dysfonctionnements susceptibles de dérégler le système social. En mettant en lumière les écarts existant entre les fonctions « manifestes » et les fonctions « latentes », il montre que certaines actions socialement admises peuvent se révéler dysfonctionnelles (comme la bureaucratie par exemple), tandis que certains dysfonctionnements manifestes (tels que la corruption politique) peuvent avoir une utilité latente. À partir de l'œuvre d'Émile Durkheim, qu'il a contribué à diffuser aux États-Unis au début de sa carrière, il propose ainsi une révision radicale des concepts d'anomie et de déviance.

Son analyse du décalage entre la réalité sociale et les attentes du sociologue fondées sur des causes objectives le conduit à établir aussi le concept de self-fulfilling prophecy (traduite en français sous le terme de « prophétie autoréalisatrice » ou « créatrice ») pour désigner le phénomène par lequel le fait même de vouloir prévenir un dysfonctionnement provoque sa réalisation — comme c'est le cas des paniques boursières par exemple. Il prouve ainsi le rôle des croyances dans les phénomènes sociaux, qui ne peuvent donc être réduits à des effets de causes objectives.

Robert King Merton, qui se distingue par la diversité de ses thèmes d'études et par une œuvre proluxe (sous la forme d'articles essentiellement), est également à l'origine de la méthode des focus groups (méthode d'enquête qualitative).

HENRI MENDRAS

Henri Mendras

1. PRÉSENTATION

Henri Mendras (1927-2003), sociologue français.

2. UN SPÉCIALISTE DE LA SOCIOLOGIE RURALE

Né à Boulogne-Billancourt, diplômé de l'Institut d'études politiques (IEP) de Paris et docteur ès Lettres, Henri Mendras est formé au contact de Georges Gurvitch et de Georges Friedmann. Il entre comme chercheur en sociologie rurale au Centre national de la recherche scientifique (CNRS) où il devient directeur de recherche en 1954. Après plusieurs ouvrages, dont *Études de sociologie rurale* (1953), *Sociologie de la campagne française* (1959) et *les Paysans et la modernisation de l'agriculture* (1958), *la Fin des paysans* (1967) le consacre auprès du public comme l'un des grands spécialistes de la paysannerie et des sociétés rurales. Dans ce livre polémique au titre prémonitoire, Henri Mendras analyse le bouleversement social, culturel et économique sans précédent qui affecte le monde rural dans l'après-guerre. Dans *Sociétés paysannes* (1976), il montre comment les sociétés paysannes d'Europe occidentale ont été détruites en seulement un demi-siècle alors que la civilisation millénaire qui disparaît avec elles ne cesse d'imprégner notre idéologie, nos représentations, nos valeurs et notre histoire sociale.

3. L'ÉTUDE DU CHANGEMENT SOCIAL EN EUROPE

Élargissant son champ d'étude à la société française puis aux sociétés européennes, Henri Mendras analyse leurs mutations, dans une approche comparative, à partir de travaux de terrain. Dans *la Seconde Révolution*

française, 1965-1984 (1988), il présente les transformations sociales que la France a connues pendant cette période et dont il compare l'ampleur aux bouleversements entraînés par la Révolution de 1789. Avec *La France que je vois* (2002), il continue de rendre compte de la complexité, de la mobilité et des spécificités de la société française. Dans *Six manières d'être Européen* (1990) et *l'Europe des Européens* (1997), il met en lumière l'extrême diversité des sociétés européennes.

Fondateur et directeur de l'Observatoire sociologique du changement (1983-1993), Henri Mendras est conseiller à l'Observatoire français des conjonctures économiques (OFCE) à partir de 1981. Professeur de sociologie à l'IEP de Paris de 1956 à 1997, il est l'auteur de plusieurs manuels de sociologie dont l'un des premiers du genre, *Éléments de sociologie* (1967).

Très actif dans le milieu sociologique français et international, Henri Mendras retrace sa carrière en 1995 dans *Comment devenir sociologue. Souvenirs d'un vieux mandarin*.

ELTON MAYO

Elton Mayo

Elton Mayo (1880-1949), psychologue et sociologue américain, dont l'œuvre est centrée sur les conditions psychologiques dans les entreprises, notamment sur l'effet des relations informelles et de l'environnement social du travailleur sur la productivité. Il fut, par ailleurs, l'un des précurseurs de la sociologie industrielle. Né à Adélaïde (Australie), Mayo enseigna, de 1911 à 1923, à l'université du Queensland, à Brisbane où il fut notamment titulaire à partir de 1919, d'une chaire de psychologie. En 1923, il s'installa aux États-Unis, où il enseigna à l'université de Pennsylvanie, avant d'être nommé, en 1926, professeur du département de recherche industrielle à la Harvard Graduate School of Business and Administration, qu'il dirigea jusqu'en 1947.

Les principales recherches de Mayo portaient sur la relation entre la productivité et la satisfaction psychologique des ouvriers dans leur travail. Dans l'un de ses ouvrages majeurs, *The Human Problem of an Industrial Civilization* (« Problèmes humains dans une civilisation industrialisée », 1933), et dans des écrits, comme *The Social Problems of an Industrial Civilization* (« Les problèmes sociaux d'une civilisation industrialisée », 1945), il soutint que la satisfaction des ouvriers diminuait lorsque l'entreprise qui les employait s'agrandissait, devenant ainsi plus froide et impersonnelle. Ses études soulignèrent la nécessité d'analyser le comportement individuel en fonction des situations globales dans lesquelles il s'insère. Mayo démontra également que les conditions matérielles étaient secondaires par rapport aux conditions psychologiques. Il suggéra ainsi aux directeurs d'organiser le lieu de travail en petites unités, de sorte que chaque ouvrier se sente plus intégré et plus motivé. Il chercha à renforcer le sentiment d'appartenance au groupe des travailleurs, car cela consolidait les liens de solidarité et apaisait le climat social entre les individus au sein du groupe. Cela permettait, par ailleurs, de créer des conditions dans lesquelles les ouvriers se considéraient comme des éléments actifs d'une communauté. Cette conception allait ainsi à l'encontre du taylorisme, dominant à cette époque-là. Sur le plan méthodologique, les travaux de Mayo furent marqués par un certain pragmatisme empirique, caractéristique de la sociologie américaine. Mayo préconisait une approche fondée sur l'examen d'unités sociales de dimension restreinte, afin de pouvoir effectuer une observation directe. Il fut en fait l'un des premiers à s'engager dans une étude sociologique s'appuyant sur cette nécessité d'observation directe du comportement individuel. Enfin, la formalisation de l'analyse sociologique des unités fonctionnelles restreintes s'apparentait, notamment sur le plan de la méthode, à l'approche ethnologique. Les critiques dont fit l'objet l'œuvre de Mayo ont souligné l'absence de l'examen du rôle des syndicats. Il n'en demeurait pas moins que Mayo mit en évidence l'importance du facteur social dans l'entreprise, qui ne pouvait plus être considérée uniquement comme une unité strictement économique.

L'entreprise Western Electric ferma le service d'orientation qu'il avait créé à l'usine de Chicago, lui reprochant notamment d'avoir traité les problèmes d'harmonie et de conflit collectif comme s'il s'agissait de questions relevant uniquement de la psychologie individuelle. Toutefois, l'ouvrage de Mayo sur

l'usine de Hawthorne, qu'il publia avec ses collègues en 1939, sous le titre de *Management and the Worker* (« le Patronat et l'Ouvrier »), a servi de référence à des études réalisées ultérieurement, notamment en psychologie du travail et en sociologie.

KARL MANNHEIM

Karl Mannheim

Karl Mannheim (1893-1947), sociologue allemand, fondateur de la sociologie de la connaissance. Né à Budapest, en Hongrie, Karl Mannheim commença sa carrière en 1926 comme conférencier en sociologie, à l'université de Heidelberg, puis il enseigna, dès 1930, à Francfort-sur-le-Main. En 1933, il dut quitter l'Allemagne, où les nazis venaient de prendre le pouvoir pour aller s'établir en Grande-Bretagne. Il enseigna alors à la London School of Economics jusqu'en 1945. Nommé professeur de philosophie et de sociologie à l'Institute of Education de Londres, il y exerça jusqu'à sa mort.

Les travaux de Karl Mannheim sont centrés sur les questions structurelles de l'ordre social ; son approche est marquée par les apports de la phénoménologie, de la psychanalyse et du marxisme. Dans son principal ouvrage, *Idéologie et Utopie* (1929), il cherchait à explorer le champ de la connaissance dans sa relation avec l'ordre social. En effet, une des caractéristiques majeures de la sociologie de la connaissance est de considérer les phénomènes idéologiques comme résultant d'éléments structurels. Méthodologiquement, la sociologie de la connaissance repose sur le postulat qu'il existe une correspondance entre les produits psychologiques d'une société et ses aspects physiques ou matériels. Ainsi, il s'agit de déterminer les diverses catégories d'idées et leur agencement, puis de rechercher, dans un second temps, les correspondances structurelles entre celles-ci et la configuration sociale. L'établissement des corrélations fonctionnelles entre les degrés de l'enracinement des connaissances et les cadres sociaux, la mesure et la description des formes existentielles du savoir et de la perception

rationnelle, mettent en fait l'univers mental au premier plan du questionnement sociologique. Ainsi, Mannheim opta, en Allemagne, pour une position relativiste, soutenant que le savoir ne peut être détaché des perceptions et des croyances subjectives et que toute vérité doit être analysée en fonction des valeurs et de la position sociale de la personne qui l'énonce. Plus tard, dans ses travaux rédigés en Grande-Bretagne, il s'attacha à étudier ce qu'il appelait la « démocratie de masse », affirmant que, pour éviter la transformation de la planification sociale et économique en totalitarisme, comme ce fut le cas en Allemagne nazie, il faut apprendre aux individus à parvenir à un consensus sur les objectifs sociaux.

Le lien singulier tressé entre l'idée et la matière constitue l'aspect novateur de l'approche de Karl Mannheim dans la sociologie anglo-saxonne des années 1940.

NIKLAS LUHMANN

Niklas Luhmann

1. PRÉSENTATION

Niklas Luhmann (1927-1998), sociologue allemand.

2. CARRIÈRE ET ŒUVRE

Né à Lüneburg, Niklas Luhmann étudie le droit à l'université de Fribourg-en-Brigau et devient conseiller juridique au ministère de la Culture dans le Land de Basse-Saxe. Il reçoit une bourse d'études pour l'université Harvard et suit les séminaires de Talcott Parsons (1960-1961). Il enseigne ensuite la sociologie à l'université de Bielefeld (Rhénanie du Nord-Westphalie) de 1968 à 1993.

Niklas Luhmann est l'auteur d'une œuvre complexe, abstraite et abondante qui intègre à l'héritage du fonctionnalisme les apports de la cybernétique et des sciences cognitives et s'ouvre à un vaste champ d'investigation (droit, organisation, religion, amour...). Plus de trente ouvrages et des centaines d'articles composent une œuvre encore peu traduite au sein de laquelle on retiendra notamment l'Amour comme passion. De la codification de l'intimité (1990), Soziale Systeme (1984), Die Gesellschaft der Gesellschaft (1997) et Politique et Complexité, les contributions de la théorie générale des systèmes (1999). Il est considéré comme l'un des sociologues allemands contemporains les plus importants avec Jürgen Habermas.

3. LA THÉORIE DES SYSTÈMES SOCIAUX

Pour Niklas Luhmann, chaque système fonctionne selon des lois et des règles d'organisation qui lui sont propres et se caractérise par la façon dont il s'autonomise vis-à-vis de son environnement. Se référant aux travaux de la biologie, Niklas Luhmann énonce que de la même manière que les systèmes vivants autonomes sont capables de s'auto-engendrer (phénomène d'autopoiesis), les systèmes sociaux (l'économique, le politique...) sont autopoïétiques dans la mesure où ils sont capables d'évoluer de manière autonome en se reproduisant à partir des seuls éléments qui les constituent. Les communications sont le moteur déterminant de cette évolution ainsi que le moyen de « réduire la complexité » des relations entre les éléments du système.

KURT LEWIN

Kurt Lewin

Kurt Lewin (1890-1947), psychologue et sociologue américain, d'origine allemande.

Né à Mogilno (aujourd'hui en Pologne), il fait ses études à l'université de Berlin. Il y est professeur avant d'émigrer en 1932 aux États-Unis, où il enseigne dans plusieurs universités (Stanford, Cornell, université de l'Iowa). En 1944, il ouvre le Centre de recherches en dynamique de groupes à l'Institut de technologie du Massachusetts (MIT Research Center for Group Dynamics).

Il a apporté une importante contribution à l'école du gestaltisme par ses travaux sur l'interdépendance de la personnalité psychique et du milieu environnant. Il a étudié les problèmes de motivation des groupes et des individus, le développement des enfants, ainsi que les caractéristiques de la personnalité. Parmi ses ouvrages majeurs figurent Une théorie dynamique de la personnalité (1935), les Frontières dans les dynamiques de groupe (1947), En résolvant les conflits sociaux (1948) et Théorie du champ dans la science sociale (1951).

FRÉDÉRIC Le PLAY

Frédéric Le Play

Frédéric Le Play (1806-1882), ingénieur français qui fut l'un des promoteurs de l'ethnographie et contribua par ses travaux et son autorité à la reconnaissance des sciences sociales naissantes en France.

Né à La Rivière-Saint-Sauveur (Calvados), dans une modeste famille chrétienne, polytechnicien, Frédéric Le Play effectua l'essentiel de son parcours professionnel à l'École des mines. Il fit ses débuts professionnels comme ingénieur métallurgiste, ce qui lui permit de voyager dans divers pays européens en voie d'industrialisation. Il se tourna rapidement vers l'étude du travail, de la vie domestique et de la condition morale du monde ouvrier, fondée sur l'observation directe. Son ouvrage les Ouvriers européens (1855), qui présente trente-six monographies — réalisées dans toute l'Europe — de

familles ouvrières, déboucha sur un projet ambitieux : la constitution d'un échantillon de familles dont l'évolution était appréciée à partir du budget familial — indicateur chiffré de leurs divers choix de vie —, ce qui donna lieu à la parution des *Ouvriers des Deux Mondes* (dont le premier volume fut publié en 1856).

Catholique, politiquement conservateur et hostile à la Révolution française, il parvint au sommet de sa carrière sous le second Empire : Napoléon III, séduit par les préoccupations sociales qui marquaient ses travaux, le nomma sénateur en 1867, et encouragea son entreprise en le chargeant de l'organisation de l'Exposition universelle de 1867. Il fonda également en 1857 la Société internationale des études pratiques d'économie sociale, qui formulait explicitement le projet de réformes à soumettre aux autorités politiques, et publia en 1864 la *Réforme sociale*, ouvrage dans lequel il exposa les principes d'organisation sociale : il préconisait le rétablissement du patronage afin d'endiguer la progression du socialisme, le retour à la famille souche, le respect absolu de la propriété privée.

Le mouvement le playsien prolongea son œuvre après sa disparition, notamment par le biais des Unions de la paix sociale qui comptèrent jusqu'à 3 000 adhérents en 1884, et de la *Réforme sociale*, qui devint une revue à partir de 1881.

PAUL FÉLIX LAZARSFELD

Paul Felix Lazarsfeld

1. PRÉSENTATION

Paul Felix Lazarsfeld (1901-1976), sociologue américain d'origine autrichienne.

L'une des figures dominantes des sciences sociales dans les années 1950-1960, Paul Lazarsfeld a marqué l'histoire de la sociologie des communications de

masse par son apport méthodologique et par les conclusions de ses travaux sur les comportements de choix (dans la consommation et le vote notamment) et l'influence des médias sur les mécanismes de décision des individus.

2. DES CHÔMEURS DE MARIENTHAL

Né à Vienne (Autriche) dans une famille d'intellectuels juifs, Paul Lazarsfeld obtient son doctorat en mathématiques appliquées en 1925, après avoir parallèlement mené des études de droit et d'économie. Il est professeur de mathématiques dans l'enseignement secondaire lorsqu'il rencontre le couple de psychologues allemands Karl et Charlotte Bühler, dont il devient l'assistant à l'université de Vienne ; avec eux, il crée, à la fin des années 1920, un centre de recherche en psychologie sociale appliquée aux problèmes économiques et sociaux. Militant socialiste depuis sa prime jeunesse, il entend sublimer par cet axe de recherche novateur son engagement déçu par les échecs du socialisme en Allemagne et en Autriche. L'une de ses premières enquêtes dans ce sens porte sur les habitants de Marienthal, bourg situé à proximité de Vienne et durement touché par la crise économique de 1929 et le chômage ; elle aboutit en 1932 à la publication de *Die Arbeitslosen von Marienthal*, cosigné avec Marie Jahoda et Hans Zeisel (*les Chômeurs de Marienthal*, 1982).

Cette étude, qui combine de manière originale les données quantitatives et la recherche qualitative (observation participante, recueil de récits biographiques), montre les effets d'une situation de chômage structurel sur les actions des chômeurs : les chômeurs de Marienthal sombrent pour la plupart dans l'apathie plutôt que de résister ou de se révolter. L'enquête de Marienthal fixe le thème dominant de ses travaux ultérieurs : expliquer les réactions des individus face à leur environnement social. Si Paul Lazarsfeld lui-même se montrera par la suite critique à l'égard de cette enquête en raison de ses imperfections méthodologiques, elle lui vaut une bourse Rockefeller et un voyage d'études aux États-Unis (1933).

3. À L'ÉCOLE DE COLUMBIA

Tandis que le Parti socialiste est interdit en Autriche en 1934 et que sa propre famille est arrêtée, Paul Lazarsfeld s'installe définitivement aux États-Unis. Il se voit confier la direction d'un institut de psychologie appliquée dans la nouvelle université de Newark (New Jersey) puis, en 1937, il est désigné pour diriger un Bureau pour la recherche sur la radio (Office of Radio Search) à l'université Princeton, et oriente ses recherches vers l'étude de l'impact des médias sur le comportement des individus (en particulier pour l'achat de biens de consommation courante). En 1940, il obtient une chaire de sociologie à l'université de Columbia et prend la direction du nouveau Bureau de recherche sociale appliquée (Bureau of Applied Social Search) qu'il développe avec Robert King Merton ; l'université Columbia, où il conserve son poste jusqu'en 1970, devient l'un des principaux centres de la recherche américaine en sociologie, tandis que l'exemple de l'école de Columbia nourrit la création de nombreux instituts de recherche aux États-Unis puis en Europe dans les années 1950-1960.

4. COMMUNICATION DE MASSE, MÉDIAS ET COMPORTEMENTS DE CHOIX

L'œuvre de Paul Lazarsfeld vise à expliquer, à partir d'indices objectifs, les processus de décision et d'action des individus, en particulier dans la vie politique (décisions de vote) et la vie économique (décisions de consommation), et sous l'influence des médias de masse. À la faveur du développement des sondages d'opinion, il est le premier à mener de grandes enquêtes empiriques sur le vote, destinées non pas à prévoir l'issue du scrutin mais à analyser l'évolution de l'opinion des électeurs et leur décision finale, en fonction de leurs caractéristiques sociales et de l'influence des campagnes électorales relayées alors par la radio. Pour sa première grande étude électorale, conduite lors du scrutin présidentiel de 1940, il élabore une méthode d'enquête (baptisée « panel ») consistant à mener, tout au long de la campagne électorale, des interviews répétées auprès d'un échantillon représentatif d'électeurs. Les conclusions de l'enquête, publiées dans *The People's Choice. How the Voter makes up his Mind in a Presidential Campaign*

(1944, cosigné par Bernard Berelson et Hazel Gaudet), montrent le rôle déterminant exercé sur le vote par les caractéristiques sociales : « une personne pense, politiquement, comme elle est socialement ». Il est ainsi possible de formuler un « indice de prédisposition politique » (Index of Political Predisposition, IPP) à partir du statut socio-économique, de la religion et du lieu de résidence. The People's Choice permet aussi de réévaluer la supposée puissance de médias en montrant qu'ils n'ont pas d'effet mécanique sur le vote et tendent plutôt à renforcer l'opinion des électeurs.

Paul Lazarsfeld poursuit ses enquêtes sur l'influence des médias avec une série de publications sur les décisions de consommation en relation avec l'écoute radiophonique (Radio Research, 1941, 1944 et 1949), puis affine son analyse du vote avec Voting. A study of Opinion Formation in a Presidential Campaign (1954), où il met en lumière l'importance des relations interpersonnelles (non seulement au sein de la famille, mais aussi dans le champ amical et professionnel, ou encore dans le voisinage géographique) dans le comportement électoral. Dans Personal Influence. The Part Played by People in the Flow of Mass Communication (1955, cosigné par Elihu Katz), il développe sa théorie du « flux de communication en deux temps » (two-step flow of communication) : les choix individuels de consommation, s'ils sont certes influencés par les médias, ne sont pas déterminés directement par les émissions télévisées ou les publicités mais sont guidés par l'intermédiaire de groupes primaires (parents, amis, professeurs, etc.), appelés leaders d'opinion.

5. LE PROMOTEUR DE LA PENSÉE MATHÉMATIQUE EN SOCIOLOGIE

Les recherches empiriques de Paul Lazarsfeld, destinées à l'élaboration de schémas d'analyse de l'action et de la décision, reposent sur d'importants travaux méthodologiques concernant l'application des mathématiques à la recherche sociologique (méthode des panels, analyse multivariée, analyse de contenu). Ces modèles méthodologiques sont notamment présentés dans The Language of Social Research (1955) — traduit en français et adapté en trois volumes par Raymond Boudon (Le Vocabulaire des sciences sociales, 1965 ; l'Analyse empirique de la causalité, 1966 ; l'Analyse des processus sociaux,

1970) —, dans lequel Paul Lazarsfeld s’efforce aussi de codifier le langage des sciences sociales. Critiqué pour avoir privilégié une approche quantitative des faits sociaux, il se consacre pourtant à la fin de sa carrière à la réflexion théorique et à la recherche épistémologique (Philosophie des sciences sociales, 1970) et est chargé de rédiger le chapitre consacré à la sociologie dans un ouvrage collectif de l’Unesco sur les Tendances principales de la recherche dans les sciences sociales et humaines (Qu’est-ce que la sociologie ?, 1970).

BRUNO LATOUR

Bruno Latour

1. PRÉSENTATION

Bruno Latour (1947-), sociologue français.

Professeur de sociologie à l’École des mines de Paris, auteur d’une dizaine d’ouvrages bousculant les frontières disciplinaires, Bruno Latour est, avec son collègue Michel Callon, l’un des pionniers de l’anthropologie des sciences.

2. FORMATION

Bruno Latour est agrégé de philosophie (1972) et spécialiste de théologie. Il enseigne deux années en Côte d’Ivoire, au cours desquelles il se forme à l’anthropologie. Il réalise ensuite, avec Steve Woolgar, une enquête ethnographique sur un laboratoire de neuro-endocrinologie californien. Ce travail donne lieu en 1979 à la publication d’un ouvrage essentiel pour la sociologie des sciences : la Vie de laboratoire.

3. VERS UNE SOCIOLOGIE DES RÉSEAUX

De retour en France, il rejoint en 1982 le Centre de sociologie de l'innovation de l'École des mines, où travaille notamment Michel Callon. Ils contribuent ensemble au développement, en France et à l'étranger, de nombreux travaux en sociologie des sciences. En 1987, Bruno Latour publie la Science en action, ouvrage dans lequel il propose de partir des controverses scientifiques et de l'activité quotidienne des chercheurs pour rendre compte des découvertes et du développement des sciences. S'appuyant notamment sur la notion de « réseau », il décrit ainsi, en rupture avec l'épistémologie classique, les interactions complexes entre compétences des chercheurs, instruments scientifiques, stratégies de publication et financements des projets de recherche qui mènent à l'établissement d'un fait scientifique. En 1991, il expose les développements philosophiques et anthropologiques des récentes études de terrain sur les sciences dans Nous n'avons jamais été modernes.

4. MULTIPLICATION DES PERSPECTIVES

Les ouvrages qu'il publie au cours des années quatre-vingt-dix marquent une diversification de ses thèmes de recherche. Il traite successivement des projets d'innovation dans les transports (Aramis ou l'amour des techniques, 1992) et de la multitude des techniques et instruments qui permettent de produire « l'urbain » (Paris ville invisible, 1998). En 1996, fort de son expérience de professeur et de chroniqueur dans le mensuel la Recherche, il s'emploie, dans les Petites Leçons de sociologie des sciences, à exposer, autour de quelques exemples simples et ludiques, les principaux apports de ses travaux. En 1999, il rouvre, dans Politiques de la nature, la question des rapports entre sciences et politique. Dans le contexte d'un monde de plus en plus marqué par le risque et l'incertitude, il cherche ainsi à repenser les formes du débat public et les relations entre experts, scientifiques et responsables politiques.

MAURICE HALBWACHS

Maurice Halbwachs

Maurice Halbwachs (1887-1945), sociologue français dont l'œuvre s'inscrit essentiellement dans la continuité de Durkheim. Né à Reims, il choisit après ses études une orientation socialiste qu'il n'a jamais abandonnée. Il se tourna alors vers la sociologie en adoptant l'optique de Durkheim. Il enseigna à Strasbourg, où il fut le collègue de Marc Bloch et de Lucien Febvre. Il enseigna à la Sorbonne à partir de 1935 puis entra au Collège de France. Il fut déporté à Buchenwald où il mourut.

Halbwachs reprit et développa certaines thèses de Durkheim, comme dans les *Causes du suicide* (1930). Il insistait sur le concept de « genre de vie » en mettant l'accent sur la complexité de la vie sociale plus que sur la désintégration et l'anomie chères à Durkheim. Une de ses plus importantes contributions est sa tentative de jeter un pont entre la sociologie et la psychologie. En effet, dans les *Cadres sociaux de la mémoire* (1925), il a montré que la mémoire n'est pas la conservation de traces psychiques du passé, mais la reconstruction du passé à travers le vécu social du présent ; le passé dépend donc des microsociétés auxquelles appartient chaque individu. Ses principaux ouvrages sont *l'Évolution des besoins dans les classes ouvrières* (1933), *Morphologie sociale* (1938) et *la Mémoire collective* (posthume, 1949).

JÜRGEN HABERMAS

Jürgen Habermas

Jürgen Habermas (1929-), sociologue et philosophe allemand, membre de l'école de Francfort. Originaire de Düsseldorf, Habermas étudia à Göttingen, Zurich et Bonn et passa son doctorat à Marburg, avant de devenir professeur

de philosophie à Heidelberg, puis professeur de philosophie et de sociologie à Francfort. De 1971 à 1980, il fut directeur de l'Institut Max Planck de Starnberg. Habermas s'est livré dans son œuvre à une critique radicale de l'idée selon laquelle la recherche scientifique moderne est à certains égards objective et exempte de valeurs, et s'est efforcé de montrer que ces positions sont au contraire totalement imprégnées de valeurs et d'« intérêts commandant la connaissance ». La conception positiviste de la connaissance va à l'encontre de l'idée de raison — issue du siècle des Lumières — qui serait capable de bannir le mythe, la superstition, la tyrannie et d'émanciper la société humaine. Habermas soutient que les progrès techniques et le développement de la bureaucratie qui l'accompagne n'ont servi qu'à maintenir les institutions de l'État tout en dépolitisant les citoyens. C'est ainsi que la raison et la science sont devenues des instruments de domination et non d'émancipation.

Habermas prévoit une époque où raison et connaissance pourraient contribuer à l'amélioration pratique de la société. Il envisage aussi une époque où la communication humaine serait libérée de la domination de l'État. Les principaux ouvrages de Habermas sont l'Espace public (1959-1962), Théorie et pratique (1963), la Technique et la science comme idéologie (1968), Raison et légitimité (1973) et Théorie de l'agir communicationnel (1981).

GEORGES GURVITCH

Georges Gurvitch

Georges Gurvitch (1894-1965), sociologue français qui a lui-même qualifié son système d'« hyperempirisme réaliste », affirmant par là qu'il retenait de nombreux enseignements, comme ceux de Marx, de Proudhon et de Durkheim. Né à Novorossisk, en Russie, il devint professeur à l'université de Tomsk, puis participa à la révolution d'Octobre au cours de laquelle il fit la connaissance de Lénine. En opposition avec les nouveaux dirigeants, il s'exila, d'abord à Prague, puis à Paris, où il acquit la nationalité française. Pendant la Seconde Guerre

mondiale, il se réfugia aux États-Unis. En 1949, il fut nommé professeur de sociologie à la Sorbonne.

Gurvitch s'est montré très hostile à la démarche de la sociologie américaine de son temps, dont l'ambition première était de décrire et de mesurer les faits : il voulait au contraire donner à la sociologie la tâche d'expliquer. C'est pourquoi il s'est efforcé de constituer un vaste appareil conceptuel. Il estimait que la méthode dialectique était la meilleure méthode pour conduire à des procédés opératoires (complémentarité, implication, etc.). Le caractère spécifique des objets de la sociologie permettait, selon lui, d'user de la diversité des points de vue pour arriver à dégager, sinon des lois, du moins des régularités fonctionnelles expliquant le social. Il a écrit notamment *Morale théorique et Sciences des mœurs* (1937), *Essais de sociologie* (1939), *la Vocation actuelle de la sociologie* (1949), *Déterminismes sociaux et Liberté humaine* (1955), *Dialectique et Sociologie* (1962), *les Cadres sociaux de la connaissance* (1966).

ERVING GOFFMAN

Erving Goffman

1. PRÉSENTATION

Erving Goffman (1922-1982), sociologue américain d'origine canadienne, dont l'analyse interactionniste des microphénomènes sociaux a constitué un apport essentiel à l'histoire de la sociologie.

2. UN OBSERVATEUR DU RÉEL

Né à Mandeville (Alberta), Erving Goffman étudie à l'université de Toronto avant de poursuivre ses études de sociologie et d'anthropologie sociale à

l'université de Chicago, où il obtient son doctorat en 1953. À partir de 1958, il enseigne à l'université de Californie, à Berkeley, où il devient professeur en 1962. À partir de 1968, il occupe une chaire à l'université de Pennsylvanie.

Marqué par l'influence de l'école de Chicago, en particulier par George H. Mead et Charles H. Cooley, il préconise la démarche qualitative en sociologie, à la différence du modèle dominant de la sociologie américaine des années 1950, qui privilégiait l'emploi quasi automatique des outils statistiques et informatiques. Dans cet esprit, il utilise l'« observation participante » et passe une année au sein d'un hôpital psychiatrique. Dans la célèbre étude qu'il publie en 1961, *Asylums (Asiles — Études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, publié en français en 1968 sous la direction de Pierre Bourdieu), il décrit la manière dont l'identité sociale des malades se transforme au sein d'une « institution totale », dont le projet vise à remodeler entièrement la personnalité en la dépouillant de ses attributs antérieurs.

3. LE SOCIOLOGUE DE L'INFINIMENT PETIT

Le principal apport théorique d'Erving Goffman consiste en un approfondissement de la notion d'interaction dont il fait l'axe central de son ouvrage *Mise en scène de la vie quotidienne* (1973) : récusant à la fois les approches individualistes et totalisantes, il adhère à l'interactionnisme symbolique, estimant que toute action sociale s'apparente à une représentation sur une scène, où l'acteur est contraint de maîtriser son image afin d'éviter de « perdre la face » vis-à-vis de ses partenaires dans l'interaction. Il adopte la même démarche dans ses ouvrages ultérieurs, notamment *Stigmates* (1963), *les Rites d'interaction* (1967) et *les Cadres de l'expérience*, (1974), qu'il consacre à l'étude de différents registres de la communication interpersonnelle, tant au niveau du langage que des attitudes corporelles.

Pour Pierre Bourdieu, Erving Goffman « aura été celui qui a fait découvrir à la sociologie l'infiniment petit ». À la manière d'un entomologiste, il a en effet révélé tous les rites d'interactions, les mimiques, les gestes, les expressions

verbales d'un individu en situation, tous ces « comportements mineurs » dont l'intégration forme la vie sociale.

SIR PATRICK GEDDES

Sir Patrick Geddes

Sir Patrick Geddes (1854-1932), biologiste et sociologue écossais, connu pour ses théories sur la planification urbaine. Né à Bollater, en Écosse, Geddes fit ses études dans un institut privé de Perth. Au début de sa carrière, son intérêt pour les questions de l'environnement humain l'amena à une réflexion sur l'urbanisme. Il fonda à Édimbourg la première école britannique de sociologie et participa, en 1903, à la création de la Sociological Society of London. Geddes étudia un grand nombre de villes et élaborait un projet pour rendre Édimbourg et de nombreuses villes d'Inde plus favorables à l'épanouissement de leurs habitants. Peu de ses projets furent réalisés, mais il exerça une influence considérable sur de nombreux urbanistes qui lui ont succédé. Parmi ses ouvrages figurent *City Development* (« Le développement des villes », 1904) et *Cities in Evolution* (« Les villes en évolution », 1915).

NORBERT ELIAS

Norbert Elias

1. PRÉSENTATION

Norbert Elias (1897-1990), sociologue allemand.

2. LA PÉRIODE ALLEMANDE

Né à Breslau, Norbert Elias est mobilisé durant la Première Guerre mondiale puis entreprend, dès 1918, des études de philosophie et de médecine (universités de Breslau, Heidelberg et Fribourg). Abandonnant rapidement la médecine au profit de la philosophie, il soutient en 1924 une thèse de doctorat en philosophie de l'histoire. Intéressé autant par l'histoire que par la sociologie, il rejoint en 1925 l'université de Heidelberg où Alfred Weber accepte de diriger son habilitation. Proche de Karl Mannheim, il accompagne ce dernier lorsqu'il est promu à l'université de Francfort et reste son assistant jusqu'en 1933. Cette même année, il présente sa thèse d'habilitation consacrée à l'étude sociologique de la société de cour aux XVIIe et XVIIIe siècles.

3. LES ANNÉES SOMBRES

D'origine juive, il est contraint à l'émigration en 1933. Il se rend d'abord à Paris avant de s'installer à Londres en 1935. Les quatre années qu'il y passe sont exceptionnellement fécondes : il achève en 1939 son œuvre majeure, *Über den Prozeß der Zivilisation* (traduite en français en deux volumes sous les titres *la Civilisation des mœurs* et *la Dynamique de l'Occident* [1969]), consacrée à la genèse de la civilisation occidentale tant du point de vue macrosociologique (« sociogenèse » de l'État moderne) que microsociologique (« psychogenèse » de l'habitus de l'individu moderne). L'ouvrage ne reçoit dans un premier temps aucun écho.

Gagnant tant bien que mal sa vie pendant la Seconde Guerre mondiale en donnant des conférences à la London School of Economics, Norbert Elias obtient en 1945 une embauche au sein de l'Adult Education Centre. En 1954, l'université de Leicester lui offre un poste d'enseignant-chercheur. Il y restera jusqu'à l'âge de la retraite. Travailleur acharné, il produit beaucoup, mais publie peu. Parmi les ouvrages écrits durant cette période, un seul porte son nom : *The Established and the Outsiders*, publié en collaboration avec J. L. Scottson.

4. UNE RECONNAISSANCE TARDIVE

Ce sont les rééditions, en 1969, de son étude sur la Société de cour et surtout de *Über den Prozeß der Zivilisation*, ainsi que la publication de *Qu'est-ce que la sociologie ? (Was ist Soziologie ?)* qui lui permettent à un âge déjà avancé de sortir de l'anonymat. Sa notoriété grandissante lui offre l'occasion de retourner sur le continent : d'abord, en 1975, aux Pays-Bas, puis, à partir de 1979, à l'université de Bielefeld. Parallèlement, son élève Michael Schröter lance un programme de publication d'ouvrages et d'articles qui sommeillent dans les tiroirs. Dans les années quatre-vingt, qui marquent la reconnaissance de Norbert Elias comme l'un des plus grands sociologues du siècle, huit ouvrages majeurs voient ainsi le jour, parmi lesquels *Engagement et distanciation : contribution à la sociologie de la connaissance* (1983), *Du temps* (1984), *la Société des individus* (1987), et *Norbert Elias* par lui-même (1990).

5. GRANDES ORIENTATIONS

Quatre grandes orientations se dégagent de l'œuvre de Norbert Elias : une théorie générale de la civilisation sous l'angle en particulier de l'histoire de l'État, une méthodologie fondée sur les concepts de configuration et de processus, une théorie sociologique de la connaissance comme système de symboles, enfin, une approche intégrative des sciences humaines associant la sociologie à l'histoire et la psychologie.

Jean DUVIGNAUD

Jean Duvignaud

1. PRÉSENTATION

Jean Duvignaud (1921-2007), écrivain, critique de théâtre, essayiste, sociologue et anthropologue français, qui a notamment exploré, le premier, la sociologie de la fête et des imaginaires sociaux.

2. UN CHERCHEUR INFATIGABLE ET UN ENSEIGNANT PASSIONNÉ

Né à La Rochelle, Jean Octave Auguste Auger, dit Jean Duvignaud, doit interrompre ses études supérieures à cause de la guerre et, pour échapper au STO, entre en Résistance. À la Libération, il obtient son agrégation de philosophie et est nommé professeur à Étampes (1946-1957). Il s'essaie à l'écriture de fictions (*Le Sommeil de juillet*, 1947 ; *Quand le soleil se tait*, 1949) puis, s'enthousiasmant pour le nouveau théâtre qu'incarnent des dramaturges tels que Eugène Ionesco, Arthur Adamov ou Samuel Beckett et le metteur en scène Jean Vilar, il rejoint la Nouvelle Revue française (de 1953 à 1955), où il publie des chroniques de critique théâtrale. À la même époque, il fonde avec Roland Barthes la revue *Théâtre Populaire* et prend également en charge une collection de théâtre, « Les grands dramaturges » aux éditions de L'Arche, inaugurée par un volume sur Georg Büchner. Parallèlement, il fait jouer à ses élèves *Woyzeck* du même Büchner.

Entré au Parti communiste dans la période de l'après-guerre, Jean Duvignaud le quitte dans les années 1950 et, en 1958, mû par la volonté de dépasser le dogmatisme et les idéologies, il publie *Pour entrer dans le XXe siècle* et participe à la création de la revue *Arguments* aux côtés de Roland Barthes et d'Edgar Morin notamment. Cette expérience, après sa rencontre avec Georges Gurvitch, qui l'oriente vers la sociologie du théâtre, et son admission au CNRS (1956), marquent un tournant dans son parcours. En 1960, il part enseigner à l'université de Tunis, où il effectue une enquête ethnographique avec ses étudiants (*Chebika*, 1968). Alors qu'il est l'assistant de Georges Gurvitch (1961-1965), il travaille à sa thèse sur une *Sociologie du théâtre* (1965) et sur deux ouvrages qui resteront des références en sociologie : *Durkheim* (1965) et

Introduction à la sociologie (1966). Nommé en 1966 professeur de sociologie à l'université de Tours, puis à l'université Paris VII (1980), il conserve intacts son goût pour la création littéraire et sa passion pour le débat intellectuel et fonde avec son ancien élève Georges Perec la revue Cause commune (1972-1974) pour « lire le texte du monde » et envisager « l'insurrection du possible contre le réel ». Grand voyageur, il arpente le monde dans les années 1970 et fonde, en 1982, avec Chérif Khaznadar, la Maison des cultures du monde et la revue l'Internationale de l'imaginaire, dont il reste président jusqu'à sa retraite, en 1999.

3. UN DÉCHIFFREUR DU MONDE

À l'intersection du théâtre, de la littérature et de la sociologie de l'art, Jean Duvignaud propose une lecture du monde à travers ses imaginaires sociaux et ses acteurs, et met en relief les fonctions sociales de l'art, de la fête et du jeu notamment dans Spectacle et société. Du théâtre grec au happening, la fonction de l'imaginaire dans les sociétés (1970), puis dans Fêtes et Civilisations (1973), Ça perché (1976) et le Don du rien. Essai sur l'anthropologie de la fête (1977). Il s'intéresse également au théâtre à travers le comédien (L'acteur. Sociologie du comédien, 1965) et la création contemporaine (Le Théâtre contemporain. Culture et contre-culture, avec Jean Lagoutte, 1974 ; l'Almanach de l'hypocrite, le théâtre en miette, 1990). Il travaille aussi sur le rire et la dérision (Rire, et après, 1999).

Dans le domaine de la sociologie « pure », Jean Duvignaud a produit de nombreuses enquêtes collectives avec ses étudiants, sur le modèle de l'école de Chicago (la Planète des jeunes, 1975 ; les Tabous des Français, 1981) et est l'auteur de Solidarité : Liens de sang et liens de raison (1986). Chercheur prolifique, il est également intervenu dans le champ de la critique littéraire (Perec ou la cicatrice, 1993) et de l'ethnologie. Dans ses derniers ouvrages, il revient sur sa vie avec pudeur : l'Oubli ou la chute des corps (1995) esquisse une parole autobiographique, tandis que le Pandemonium du présent (1998) évoque son itinéraire dans les idéologies du XXe siècle et son parcours d'intellectuel ; avec la Ruse de vivre (2006), il affirme une dernière fois, sous

couvert d'un livre de souvenirs, les idées et idéaux qui l'ont guidé durant toute sa vie : « Poursuivre l'allégresse d'être, sous le masque d'une forme, d'une fiction, parfois d'une passion. Une ruse pour déjouer le piège tendu par le hasard, un abri contre l'angoisse et l'énigme insoluble du temps... »

Jean Duvignaud a également écrit des œuvres de fiction, notamment la Chasse à l'aigle (1966), l'Empire du Milieu (1971) et le Favori du désir (1982), et une pièce de théâtre (Marée basse, 1956, mise en scène par Roger Blin la même année).

EMILE DURKHEIM

Émile Durkheim

1. PRÉSENTATION

Émile Durkheim (1858-1917), sociologue français, un des fondateurs de la sociologie moderne.

2. LE PÈRE FONDATEUR DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE SOCIOLOGIE

Né à Épinal, Émile Durkheim appartient à une brillante lignée de rabbins érudits. En 1878, il entre à l'École normale supérieure (ENS), où il est le condisciple de Jaurès et de Bergson. À sa sortie, en 1882, il enseigne le droit et la philosophie. Nommé professeur de pédagogie et de science sociale à la faculté des lettres de Bordeaux en 1887, il commence la rédaction de ses ouvrages. Avec le concours du philosophe français Célestin Bouglé, il fonde en 1896 la revue l'Année sociologique, qui devient le point de ralliement de jeunes universitaires et philosophes (souvent anciens élèves de l'ENS) désireux d'explorer de nouveaux champs intellectuels. Le but avoué de Durkheim est de

contribuer au développement d'une nouvelle science objective du social, rigoureuse et professionnelle, conforme au modèle des autres sciences. Le premier volume est publié en 1898 (le douzième et dernier le sera en 1913). En 1902, il est nommé suppléant de Ferdinand Buisson à la chaire de sciences de l'éducation de la Sorbonne, dont il devient titulaire en 1906. En 1913, cette chaire prend le titre de « chaire de sociologie ».

3. LA SPÉCIFICITÉ DU FAIT SOCIAL

Formé à l'école du positivisme, Émile Durkheim définit la spécificité du fait social, c'est-à-dire l'indépendance du groupe par rapport aux hommes et, comme tel, non réductible à la somme des caractéristiques et des comportements individuels et pouvant donc, à ce titre, imposer une contrainte à l'individu. Extériorité et contrainte caractérisent donc le fait social. Cette thèse fait de lui le véritable fondateur de la sociologie. Le même esprit positiviste le conduit à adopter une conception presque médicale du fait social, en distinguant le normal et le pathologique. La conscience morale de chaque individu est l'intériorisation des contraintes institutionnelles par l'individu. Il y a donc des sociétés que l'on peut juger malsaines, et Durkheim définit à ce titre l'anomie, qui est une forme pathologique de la division du travail, celle où il n'existe pas de réglementation, ou seulement une réglementation insuffisante dans les règles légales instituant les fonctions spécialisées et réglant leur rapport.

4. PRINCIPALES ŒUVRES

Dans son premier livre, qui est sa thèse, *De la division du travail social* (1893), Durkheim définit une véritable typologie de la vie en société, construite à partir de deux types possibles, la solidarité mécanique, qui se caractérise par le fait que les individus s'imitent les uns les autres en se conformant à une société qui

les transcende, et la solidarité organique, qui se définit par la fusion des individus et de la société dans le cadre d'une véritable division du travail.

Les Règles de la méthode sociologique (1895) traite de la spécificité de la sociologie : celle-ci consiste en l'observation des faits sociaux et des faits physiques, dans la distinction du normal et du pathologique, dans l'irréductibilité des faits sociaux à d'autres faits, notamment psychologiques et biologiques.

Son ouvrage le Suicide (1897) a marqué des générations de chercheurs, dans la mesure où Durkheim y a appliqué avec rigueur sa méthode à un phénomène que l'on regardait jusqu'alors comme individuel. Pour Durkheim, le taux de suicides ne peut s'expliquer qu'à partir d'une analyse globale de la société ; il montre que celui-ci varie en proportion inverse du degré d'intégration des groupes sociaux dont fait partie l'individu.

Dans les Formes élémentaires de la vie religieuse (1912), Durkheim s'efforce de montrer que les représentations religieuses sont, en fait, des représentations collectives : l'essence du religieux ne peut être que le sacré, tout autre phénomène (comme le transcendant) ne caractérisant pas toutes les religions. Le sacré, être collectif et impersonnel, représente ainsi la société elle-même.

L'apport de Durkheim à la sociologie est fondamental, en ce sens que sa méthode, ses principes et ses études exemplaires, comme celle sur le suicide, constituent jusqu'à nos jours les bases de la sociologie moderne.

FERDINAND DUMONT

Fernand Dumont

Fernand Dumont (1927-1997), sociologue et écrivain canadien.

Il est né à Montmorency, près de la ville de Québec (Canada). Après des études en sciences sociales à l'université Laval et de psychologie à la Sorbonne, il obtient un doctorat en sociologie de l'université de Paris. En 1955, il commence

une carrière de professeur à l'université Laval, où ses premiers cours portent sur les comportements économiques et la sociologie électorale. Il devient directeur du département de sociologie et d'anthropologie en 1963, puis de l'Institut supérieur des sciences humaines en 1967. Il collabore à de nombreuses revues dont Relations et Esprit et écrit plusieurs ouvrages importants. Son essai *Le Lieu de l'homme* (1968) lui vaut le prix du Gouverneur général. Il publie aussi *Idéologies* (1974), ouvrage de base en sociologie, *Anthropologie en l'absence de l'homme* (1981), *le Sort de la culture* (1988) ainsi que de nombreux articles. Il a été président de l'Institut québécois de la recherche sur la culture. En 1977, le gouvernement québécois fait appel à ses services pour participer à la rédaction de la Charte de la langue française (projet de loi 101). Il reçoit le prix France-Québec en 1993 pour son ouvrage intitulé *Genèse de la société québécoise*. Ses textes poétiques sont réunis dans *la Part de l'ombre*, qui comprend trois recueils : *l'Ange du matin* (1952), *Parler de septembre* (1970) et *l'Arrière-Saison* (1995).

HOWARD BECKER

Howard Becker

Howard Becker (1928-), sociologue américain.

Né à Chicago, Howard Becker étudie la sociologie et obtient son doctorat à l'université de Chicago en 1951. Il y est nommé professeur en 1965. Élève de Robert Park, il se situe dans la droite ligne de l'École de Chicago.

Dans son premier livre important, *Outsiders* (1963), Becker développe l'approche et la méthodologie interactionniste sur une série d'études de cas. Tout en utilisant ses expériences ou ses relations dans certains milieux sociaux (les musiciens de jazz, les fumeurs de marijuana, la police...), il propose une sociologie de l'identité reposant sur des données récoltées par l'observation participante (*Sociological Works*, 1971 ; *les Mondes de l'art*, 1988).

Comme Erving Goffman, Becker affectionne particulièrement l'étude des phénomènes dits de déviance. Rompant avec l'attitude classique et substantialiste, il participe à l'élaboration d'une théorie de la désignation ou de l'étiquetage (Label Theory). Selon Becker, le déviant est celui qui a été étiqueté comme tel par les autres. Ainsi, une désignation n'est jamais définitive puisqu'elle dépend essentiellement du cadre interprétatif dans lequel elle s'est formée.

Becker accorde une attention particulière à la mobilisation d'une série de formules d'investigations empiriques cohérentes (What is a Case ?, 1992 ; Tricks of the Trade, 1997). Suivant l'enseignement d'Everett Hughes, Becker considère qu'il est indispensable de se donner les moyens de faire émerger du terrain d'observation les véritables hypothèses de la recherche et d'éviter, par confort, de poser ces dernières a priori.

DANIEL BELL

Daniel Bell

Daniel Bell (1919-), sociologue américain.

Né à New York, Daniel Bell a notamment été professeur à l'université Columbia à New York. Il défend la thèse selon laquelle le capitalisme développe en son sein des contradictions dues aux divergences entre les sphères économique, politique et culturelle. Celles-ci sont, selon lui, régies par différents principes : l'efficacité pour l'économie, l'égalité pour la politique et l'épanouissement de la personnalité pour la culture. Les tensions entre ces principes génèrent des conflits sociaux. Parmi ses ouvrages majeurs figurent la Fin de l'idéologie (The End of Ideology, 1960), Vers la société postindustrielle (The Coming of Post-industrial Society, 1973) et les Contradictions culturelles du capitalisme (The Cultural Contradictions of Capitalism, 1976).

LUC BOLTANSKI

Luc Boltanski

1. PRÉSENTATION

Luc Boltanski (1940-) sociologue français, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS).

2. DE PIERRE BOURDIEU À LA SOCIOLOGIE PRAGMATIQUE

Luc Boltanski travaille dans les années soixante-dix avec Pierre Bourdieu. Il publie en 1982 les Cadres : la formation d'un groupe social qui décrit le processus par lequel se forment et s'institutionnalisent les catégories et groupes sociaux. Cette étude le conduit à prendre ses distances avec le structuralisme de Pierre Bourdieu. Dans « la Dénonciation », un article publié en 1984, il analyse un corpus de lettres adressées au journal le Monde, cherchant à identifier les contraintes de recevabilité pesant sur l'expression du sens critique des acteurs lorsque ceux-ci cherchent à dénoncer une injustice. Il jette ainsi les bases d'une « théorie sociologique » qui prend au sérieux les compétences critiques des personnes, ainsi que d'une « méthode de travail » : l'étude des disputes.

3. LE MODÈLE DES « CITÉS »

Dans la foulée de ces travaux, il crée, avec l'économiste Laurent Thévenot, le Groupe de sociologie politique et morale à l'EHESS. Leur collaboration aboutit en 1991 à la publication d'un ouvrage qui va inspirer de nombreux travaux en

sciences sociales : De la justification : les économies de la grandeur. À partir du déchiffrement des « grammaires de justification » utilisées par les personnes dans les disputes et les affaires, les auteurs identifient six « cités » auxquelles les acteurs se réfèrent pour se mettre d'accord. Chaque « cité » se caractérise par une « grandeur » propre permettant d'ordonner les personnes (« domestique », « marchande », « civique » par exemple), et se déploie dans un monde d'objets qui donne à l'accord son assise matérielle. La prise en compte du rôle des objets dans la formation de l'accord tend à éloigner les auteurs des théories de l'argumentation et de la délibération.

4. LES « RÉGIMES D'ACTION »

Parallèlement à ce programme portant sur l'étude de la critique et de la justification, Luc Boltanski explore d'autres « régimes d'action », hors dispute cette fois-ci, comme la violence et surtout l'amour ; il publie à ce titre *L'Amour et la justice comme compétences : trois essais de sociologie de l'action* (1990). Il livre ensuite, dans *La Souffrance à distance* (1993), hors de toute polémique, une réflexion sur la signification des mouvements caritatifs et sur leur critique. Dans ses travaux menés en commun avec Ève Chiapello (*Le Nouvel Esprit du capitalisme*, 1999), il poursuit le programme d'étude de la critique en analysant l'histoire récente des relations et transformations réciproques entre le capitalisme et les critiques dont il fait l'objet.

WALTER BENJAMIN

Walter Benjamin

Walter Benjamin (1892-1940), écrivain allemand, théoricien marxiste et esthéticien. Né à Berlin, dans une famille de la bourgeoisie juive, Benjamin étudia la philosophie à Berlin, à Fribourg, à Munich et à Berne. Il s'installa en 1920 à Berlin où il vécut de travaux de critique littéraire et de traduction. Ses

espoirs de carrière universitaire furent anéantis quand l'université de Francfort refusa sa thèse de doctorat, une étude brillante ésotérique intitulée l'Origine du drame baroque allemand (1928).

Dans les années 1920, Benjamin s'orienta vers le marxisme sous l'influence du compositeur Ernest Bloch et du critique marxiste György Lukács ; il se lia également d'amitié avec Bertolt Brecht, qu'il aida à défendre son « théâtre épique ». En 1933, devant la montée du nazisme, Benjamin s'enfuit en France où il commença une œuvre monumentale demeurée inachevée sur Charles Baudelaire. Les ouvrages qui ont valu à Benjamin une grande notoriété sont l'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique (1936) et l'Auteur comme producteur (1934). Dans ces essais marxistes, Benjamin montrait que la montée du fascisme et le développement de la société de masse révèlent la perte des valeurs et le fait qu'à l'époque contemporaine les œuvres d'art sont réduites à des produits de consommation, alors que le communisme peut politiser l'art et politiser les masses.

Benjamin s'enfuit de France en 1940 lors de l'invasion nazie, espérant rejoindre les États-Unis par l'Espagne. Après avoir été refoulé à la frontière franco-espagnole, il se suicida.

RAYMOND BOUDON

Raymond Boudon

1. PRÉSENTATION

Raymond Boudon (1934-), sociologue français, représentant de l'individualisme méthodologique, à l'origine de nouvelles techniques d'analyse quantitative des phénomènes sociaux.

2. UN DES GRANDS NOMS DE LA SOCIOLOGIE FRANÇAISE

Né à Paris dans une famille d'artisans, Raymond Boudon étudie à l'École normale supérieure. Agrégé de philosophie et docteur en lettres, il est chargé de recherche au Centre national de la recherche scientifique (CNRS), de 1962 à 1964. Il enseigne à la faculté de lettres de Bordeaux jusqu'en 1967, puis à Stanford et à Harvard, à Stockholm, Genève, New York et Chicago. Nommé professeur à la Sorbonne en 1979, il est reçu à l'Académie des sciences morales et politiques en 1990 et bénéficie d'un rayonnement international.

3. LE DÉFENSEUR DE L'INDIVIDUALISME MÉTHODOLOGIQUE

Privilégiant les méthodes statistiques, Raymond Boudon élabore de nouveaux outils mathématiques pour l'examen des données sociologiques (*l'Analyse mathématique des faits sociaux*, 1967 ; *les Mathématiques en sociologie*, 1971). Considérant que les actions et les convictions des acteurs individuels sont à l'origine de tout phénomène social, bien qu'elles produisent des effets pervers, c'est-à-dire des résultats indésirables qui les rendent donc en partie imprévisibles, il adopte l'individualisme méthodologique en s'opposant à l'approche globale (holisme) prédominante à l'époque contemporaine. En témoigne notamment *l'Égalité des chances* (1973), ouvrage consacré à l'étude de la mobilité sociale et en particulier au rapport entre le niveau scolaire des individus et leur statut social.

4. EXPLIQUER AVANT DE DÉNONCER

Affirmant la prééminence de la méthode scientifique sur la spéculation, Raymond Boudon poursuit son travail pédagogique dans *À quoi sert la notion de structure* (1968), puis dans *les Méthodes en sociologie* (1969). Dans son analyse *Effets pervers et Ordre social* (1977), les acteurs sociaux sont caractérisés par la rationalité de leurs actes, qui implique celle des faits sociaux qu'ils engendrent. Ainsi, les mouvements politiques et religieux, les

changements révolutionnaires ou d'autres phénomènes qui constituent l'objet de la sociologie peuvent être cernés par une approche scientifique, mais cette discipline doit renoncer à toute forme de déterminisme, en particulier de type marxiste, qui risque d'invalider ses interprétations et ses prévisions — une approche opposée en particulier à celle de son « rival » Pierre Bourdieu.

Auteur d'une vingtaine d'ouvrages de caractère scientifique, Raymond Boudon a notamment publié *La Place du désordre* (1984), *De l'idéologie* (1986) et *Raison, bonnes raisons* (2003). Dans *Déclin de la morale, déclin des valeurs ?* (2002), une enquête réalisée dans une dizaine de pays occidentaux, il s'oppose au pessimisme culturel ambiant en ce début de XXI^e siècle et affirme sa « foi dans le progrès ». En 2003, il évoque son parcours intellectuel dans *Y a-t-il encore une sociologie ?*, un livre d'entretiens avec l'épistémologue de la sociologie Robert Leroux.

MANUEL CASTELLS

Manuel Castells

1. PRÉSENTATION

Manuel Castells (1942-), sociologue espagnol.

Manuel Castells s'est dans un premier temps consacré à la nouvelle sociologie urbaine, dont il est l'un des fondateurs, avant de devenir la référence incontournable en matière de réflexion sur la société des réseaux.

2. PARCOURS INTELLECTUEL

Né à Barcelone, Manuel Castells trouve refuge en France à l'âge de vingt ans pour échapper à la répression du régime franquiste. Il étudie le droit et

l'économie à l'université de la Sorbonne, à Paris, puis décide de mener une thèse consacrée aux luttes ouvrières et à leurs transformations. Mais Alain Touraine le détourne de cet objectif pour l'orienter vers la sociologie urbaine.

Manuel Castells travaille ainsi sur les mutations sociales liées à l'urbanisation et l'industrialisation, avant de partir pour la prestigieuse université de Berkeley (Californie, États-Unis), où il enseigne la sociologie et la planification urbaine et régionale à partir de 1979. Cette immersion dans la culture nord-américaine le plonge dans la révolution amorcée par les nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC). Tout en poursuivant ses travaux en sociologie urbaine, il se spécialise alors dans l'analyse de la société actuelle, marquée par de nombreuses mutations et par sa structure en réseaux.

3. DE LA SOCIOLOGIE URBAINE

En 1972, Manuel Castells publie un premier ouvrage marquant, la Question urbaine. Attaché à la pensée marxiste, il considère que la ville est tournée vers l'échange marchand au détriment des habitants et de leur qualité de vie. Les luttes urbaines des années 1970 manifesteraient le refus de la soumission de l'urbain aux exigences économiques et industrielles. Sa thèse, *The City and the Grassroots*, qui lui vaut le prix américain du meilleur ouvrage en sciences sociales en 1983, présente l'espace des flux liés à la mondialisation (marchés financiers, biens, médias, etc.), dont le développement s'accompagne de l'affirmation de lieux fondés sur la proximité.

4. À L'ANALYSE DE LA SOCIÉTÉ EN RÉSEAUX

C'est au début des années 1980 que Manuel Castells commence à s'interroger sur les transformations économiques et sociales liées à la révolution des technologies de l'information. Après de longues recherches en Californie, mais aussi en Asie, en Europe et en Amérique latine, il publie l'Ère de l'information, une trilogie qui va lui assurer, à juste titre, une reconnaissance internationale.

Cette analyse de la société actuelle en trois volumes dresse le portrait de « la société en réseaux ». Les évolutions techniques, économiques, étatiques et culturelles ont donné naissance à de nouveaux modes de production et de relations sociales, et abouti à une société en réseaux, souple mais instable, à la place de la société organisée de manière pyramidale.

Le premier volume, la Société en réseaux (1996), expose les grandes lignes de sa réflexion. Le Pouvoir de l'identité (1997) se centre sur les réactions face à cette révolution sociétale : les « identités-résistances », qui refusent la mondialisation, et les « identités-projets », tournées vers le métissage et l'innovation, et à même de transformer en profondeur la société. Le dernier volume, Fin de millénaire (1998), présente une interprétation économique et politique du monde. Si d'autres ouvrages ont paru depuis, comme la Galaxie Internet (2001), Manuel Castells reste avant tout l'auteur de cette trilogie marquante.

PIERRE BOURDIEU

Pierre Bourdieu

1. PRÉSENTATION

Pierre Bourdieu (1930-2002), sociologue français.

Sociologue engagé dans le champ du politique, Pierre Bourdieu a mis ses connaissances scientifiques au service de son engagement militant, faisant le lien entre les travaux théoriques et une pratique sociale. Dans les dernières années de sa vie notamment, il a fait de la sociologie un « sport de combat », revendiquant la posture de l'« intellectuel critique ». Il demeure, en France et dans le monde, une référence clé de la sociologie contemporaine, après avoir été un représentant majeur du renouveau de cette discipline.

2. ITINÉRAIRE INTELLECTUEL ET ŒUVRES

Né à Denguin (Pyrénées-Atlantiques), Pierre Bourdieu entre à l'École normale supérieure en 1951. Agrégé de philosophie en 1954, il est mobilisé en Algérie entre 1955 et 1958, où il entreprend ses premières recherches.

Nommé en 1964 directeur d'études à l'École pratique des hautes études (devenue l'École des hautes études en sciences sociales), Pierre Bourdieu est titulaire de la chaire de sociologie au Collège de France de 1981 à sa mort. Il travaille en outre au Centre de sociologie européenne et dirige la revue Actes de la recherche en sciences sociales (fondée en 1975).

Dans ses travaux sur l'Algérie, repris dans Travail et travailleurs en Algérie (1964), Esquisse d'une théorie de la pratique (1972), Algérie 60 (1977) et le Sens pratique (1980), Pierre Bourdieu analyse la structure sociale de la société colonisée et ses transformations. Il y développe aussi un travail ethnographique sur les traditions rituelles kabyles, centré sur l'analyse des attitudes temporelles qui caractérisent les conduites économiques pré-capitalistes. Cette recherche contribue à formuler des principes d'investigation novateurs, qui seront à la base de son travail théorique.

D'autres travaux viennent ensuite ouvrir les perspectives empiriques et théoriques de sa recherche sociologique. Dans les Héritiers (1964) et dans la Reproduction (1970), Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron examinent le système d'enseignement français en montrant le rôle que jouent les logiques scolaires dans la reproduction de la structure sociale. Dans Homo academicus (1984), Pierre Bourdieu analyse la relation entre la distribution du pouvoir dans le monde universitaire et les prises de position intellectuelles et politiques. Dans la Noblesse d'État (1988), il aborde également la question des modes de reproduction sociale, cette fois-ci en analysant le champ bureaucratique et la place des grandes écoles dans l'administration française. Le problème du pouvoir dans les échanges linguistiques est posé dans Ce que parler veut dire (1982). Dans l'Ontologie politique de Martin Heidegger (1988), Pierre Bourdieu montre l'articulation qui s'établit entre la pensée du philosophe et son idéologie politique ; dans Méditations pascaliennes (1997), il s'interroge sur les états qui rendent possible la production philosophique. La Distinction (1979)

examine la logique sociale de la consommation culturelle et livre une analyse sociologique du jugement esthétique ; dans les Règles de l'art (1992), cette analyse est étendue au champ de la production artistique et littéraire en particulier. La Misère du monde (1993), ouvrage collectif publié sous sa direction, témoigne des formes sociales de la souffrance et de la façon dont elles travaillent la subjectivité des individus.

En décembre 1995, Pierre Bourdieu prend position publiquement en faveur du mouvement social des grévistes du secteur public. Toujours dans une optique d'engagement politique, il lance la collection « Raisons d'agir », avec des petites publications comme Sur la télévision (1996), une critique de la manipulation médiatique, et Contre-feux (1998), un recueil d'interventions contre le néolibéralisme et la mondialisation inégalitaire, qui sera suivi de Contre-feux 2 (2001), plaidoyer pour une mobilisation politique à l'échelle européenne. Cette dernière publication s'inscrit dans l'engagement du sociologue en faveur d'une Europe sociale et contre l'hégémonie de l'Europe monétaire et financière. À l'occasion du 1er mai 2000, il lance un manifeste en faveur de la création d'un mouvement social européen réunissant toutes les forces progressistes (associations, syndicats, chercheurs, scientifiques...) afin d'exercer un contre-pouvoir critique autonome (à la « gauche de la gauche ») et internationaliste.

Parmi les dernières publications de Pierre Bourdieu figurent la Domination masculine (1998), où l'auteur montre comment, par-delà les clivages, la domination des femmes par les hommes dépasse les différences ethniques ; les Structures sociales de l'économie (2000), ouvrage qui tente de décrire le fonctionnement réel de l'économie avec les outils de la sociologie ; et Propos sur le champ politique (2000), petit livre rassemblant des textes du sociologue sur la politique depuis 1973 et éclairant en particulier son concept d'« intellectuel critique ».

3. PIERRE BOURDIEU ET LA SOCIOLOGIE

Pierre Bourdieu a su combiner et renouveler l'héritage des grands classiques de la sociologie : Émile Durkheim, Max Weber et Karl Marx. Pour comprendre les apports de sa démarche, telle que présentée dans le *Sens pratique* (1980), on peut la situer dans le contexte de la sociologie de son époque. L'essor du structuralisme, représenté en anthropologie par l'œuvre de Claude Lévi-Strauss, avait eu comme effet d'étendre à l'analyse des phénomènes sociaux un mode de pensée relationnelle qui rompait avec les limites du substantialisme. Mais cette démarche tendait à effacer, dans sa définition du rapport à l'objet, les « logiques pratiques » dans lesquelles les systèmes symboliques fonctionnent. C'est contre cela que Pierre Bourdieu entreprend la modification de la méthode structurale, sans pour autant tomber dans les illusions intellectualistes ou intuitionnistes qu'il critique dans la phénoménologie, et en particulier chez Jean-Paul Sartre, ou dans l'individualisme méthodologique propre à la théorie économique classique et néoclassique. Sa sociologie apparaît donc comme une tentative de dépasser les limites de la distinction entre objectivisme et subjectivisme.

D'un point de vue épistémologique, la sociologie ne doit pas non plus oublier la rupture méthodique qu'elle instaure vis-à-vis de ses objets : les faits sont le résultat d'une opération de conquête et construction scientifique qui doit être elle-même analysée, comme le montre Pierre Bourdieu, avec Jean-Claude Chamboredon et Jean-Claude Passeron, dans le *Métier de sociologue* (1968).

L'œuvre de Pierre Bourdieu constitue ainsi un des piliers du renouveau de la sociologie dans les années soixante-dix et quatre-vingt.

4. LES CONCEPTS MAJEURS

Les concepts fondamentaux de la sociologie de Pierre Bourdieu sont ceux d'*habitus*, « champ » et « capital ». Dans la relation entre le sens vécu et le sens objectif, l'*habitus* est le système de dispositions durables et transposables dont sont dotés les agents sociaux : c'est donc la façon dont l'extériorité s'intériorise, c'est-à-dire la manière dont les structures sociales s'inscrivent dans les esprits et dans les corps des personnes. L'intériorité s'extériorise et se cristallise

historiquement, à son tour, au niveau des champs : espaces de la vie sociale qui deviennent relativement autonomes autour de relations, de ressources et d'enjeux qui leur sont propres (on parlera ainsi, par exemple, du « champ économique », du « champ scientifique » ou du « champ politique »).

Les champs sont donc des espaces de concurrence et de lutte pour l'appropriation de ressources spécifiques et de différentes formes de capital. Les valeurs spécifiques des capitaux de chaque champ s'affrontent dans un espace plus général, que Pierre Bourdieu appelle « champ du pouvoir ».

La notion de capital n'est pas, chez Pierre Bourdieu, uniquement économique. C'est ainsi qu'on trouve, dans ses analyses, des formes de capital symbolique ou culturel hétérogènes (il s'agit donc d'une sorte de généralisation de la notion marxiste de capital). La prise en compte de la dimension symbolique de la réalité sociale est donc nécessaire pour comprendre les modes de domination et pour y déceler les formes de « violence symbolique » qui produisent, chez le dominé, l'adhésion à l'ordre dominant. Cette adhésion est typiquement définie par un double processus de reconnaissance de la légitimité de l'ordre dominant et de méconnaissance des mécanismes qui font de cet ordre un mode de domination. C'est ainsi que la sociologie de Pierre Bourdieu se présente parfois comme une sorte de « socio-analyse », équivalent social de la prise de conscience ou de l'objectivation de rapports de force cachés ou refoulés.

MICHEL CROZIER

Michel Crozier

1. PRÉSENTATION

Michel Crozier (1922-), sociologue français, fondateur de la sociologie des organisations.

2. LES PREMIERS PAS D'UN SOCIOLOGUE DE TERRAIN

Né à Sainte-Menehould, Michel Crozier étudie à l'École des hautes études commerciales (HEC) avant d'effectuer son premier séjour aux États-Unis (1949-1950), où il réalise une étude sur les syndicats américains. Après avoir intégré le Centre national de la recherche scientifique (CNRS) à son retour en France, il se consacre à la sociologie du travail, dans le sillon de Georges Friedmann, et se distingue en inscrivant sa démarche sociologique dans un travail de terrain et d'enquête. Son analyse du Centre des chèques postaux de Paris, en 1954, est ainsi suivie d'une enquête sur le fonctionnement du Monopole français des tabacs et allumettes, qui trouve un certain écho en France et dans de nombreux pays.

3. LE FONDATEUR DE LA SOCIOLOGIE DES ORGANISATIONS

Après un deuxième séjour déterminant aux États-Unis, à l'université Stanford (Californie), en 1959-1960, Michel Crozier fonde en 1961 le Centre de sociologie des organisations. En 1964, il publie son premier ouvrage important, le Phénomène bureaucratique, fortement influencé par les études culturalistes américaines, qui conçoivent la culture comme un système de comportements conditionnés par l'éducation et le milieu social. L'ouvrage décrit le fonctionnement d'une administration française marquée par la centralisation des décisions, qui engendre la peur du face-à-face et qui aboutit à l'isolement de chaque catégorie hiérarchique ainsi qu'au développement de relations de pouvoir parallèles. Le fonctionnement et les dysfonctionnements des systèmes bureaucratiques y sont analysés à travers la manière dont les acteurs pratiquent entre eux le jeu de la coopération ou celui du conflit.

4. UN INTELLECTUEL ENGAGÉ DANS LA RÉFORME

Michel Crozier mène parallèlement une réflexion méthodologique dans le cadre de l'analyse stratégique, qu'il expose dans un ouvrage écrit avec Erhard Friedberg, *l'Acteur et le Système* (1977). Élargissant son analyse, il s'efforce de saisir des situations concrètes, déterminées par le système de pouvoir propre à une organisation. Il parvient à la conclusion que, loin d'exécuter passivement une règle transmise d'« en haut », l'acteur conserve toujours une marge de liberté : il s'insère en fait dans un système d'actions concret, terme qui désigne la multitude des jeux complexes régissant les conduites humaines et orientant les stratégies. Selon Michel Crozier, l'imbrication des diverses actions crée des « zones d'incertitude » : du fait que l'on ne peut pas prévoir si les acteurs adoptent une stratégie de coopération ou d'affrontement, l'issue de toute réforme est aléatoire.

Tout au long des années 1970-1990, la problématique des résistances au changement de la bureaucratie, « le cercle vicieux bureaucratique », reste au centre de l'œuvre de Michel Crozier — *la Société bloquée* (1970), *On ne change pas la société par décret* (1979), *État modeste, État moderne* (1987), *l'Entreprise à l'écoute : apprendre le management postindustriel* (1989). Engagé dès les années 1960 dans la réflexion sur la réforme de l'État et de la société française, au sein notamment de la revue *Esprit*, puis du Club Jean-Moulin, il analyse les blocages de la société française dans *la Crise de l'intelligence : essai sur l'impuissance des élites à se réformer* (1995) et *Quand la France s'ouvrira* (2000).

En 2002, Michel Crozier publie le premier tome de ses *Mémoires*, *Ma belle époque*, où il relate son « apprentissage professionnel » jusqu'au lendemain de Mai 68.

FRANÇOIS DUBET

François Dubet

1. PRÉSENTATION

François Dubet (1946-), sociologue français.

Enseignant à l'université de Bordeaux et à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), François Dubet est l'auteur de nombreux ouvrages consacrés à ses travaux sur la marginalité juvénile, les écoliers et les institutions.

S'inscrivant dans le courant contemporain de la sociologie de l'action, qui s'intéresse aux logiques à l'œuvre dans les actions des individus, il développe surtout une approche théorique novatrice sous le nom de « sociologie de l'expérience ». Depuis les années 1980, ce fin observateur des mutations sociales se présente comme un constructiviste modéré : même soumis à son milieu, l'individu n'en construit pas moins sa propre réalité, sa propre expérience du monde.

2. LA CONSTRUCTION DE L'EXPÉRIENCE SOCIALE

Né à Périgueux, François Dubet rejoint le Centre d'analyse et d'intervention sociologique (Cadis) au moment de sa création, en 1981. Au sein de ce laboratoire fondé par Alain Touraine dans le but d'analyser les nouvelles formes de mouvements sociaux, il découvre une méthode particulière, l'intervention sociologique, dans laquelle le sociologue aide le groupe rencontré à comprendre le sens de ses actions.

Il applique notamment cette méthode avec des jeunes « en galère » (la Galère : jeunes en survie, 1987). Leurs propos incohérents le surprennent en ce qu'ils se considèrent tour à tour exclus et membres de la société de consommation de masse, à la fois victimes et délinquants... Constatant qu'aucune explication sociologique n'explique complètement un tel éclatement des conduites et des discours, le sociologue en vient à cette conclusion : ces jeunes sont inscrits dans plusieurs logiques, contradictoires mais qui leur correspondent toutes. La construction de leur autonomie et de leur personnalité n'en est que plus difficile, voire impossible.

C'est au cours de cette intervention sociologique que François Dubet présente ce qui va devenir le cœur de ses analyses : dans la société actuelle, les notions de rôle ou de statut social, chères à Pierre Bourdieu, se sont effacées au profit de la construction, propre à chacun, d'une expérience sociale sans fin.

3. OUVRAGES PRINCIPAUX

François Dubet approfondit progressivement son analyse en étudiant une institution et ses acteurs : l'école, les élèves et les enseignants. Dans *Les Lycéens* (1991), il étudie la manière dont les élèves se représentent l'école, la sélection, l'organisation scolaire et la vie pédagogique, et la façon dont leur subjectivité s'affine et se développe. Les élèves (comme les enseignants) sont confrontés à leur motivation, doivent donner un sens à leur expérience de la classe, à leurs études, pour se socialiser et s'affirmer en tant que sujet. Pour François Dubet, ce n'est plus l'école qui fixe le cadre à l'élève, mais l'élève qui fixe le cadre de son expérience sociale de l'école. Dans *À l'école. Sociologie de l'expérience scolaire* (1996), co-écrit avec Danilo Martuccelli, il avance que ce qui définit l'école n'est plus son caractère institutionnel, mais les interactions et les expériences des différents acteurs, élèves et enseignants en particulier.

Avec *Sociologie de l'expérience* (1994), François Dubet expose sa réflexion sur les trois logiques d'action de l'individu : l'intégration, la stratégie et la subjectivisation. Suivant la logique de l'intégration, chacun se comporte en tant que membre d'une communauté (classe, travail, association...), faite de représentations et de pratiques. Dans la logique de la stratégie, l'individu est en compétition avec ses pairs, inscrit dans des rapports de hiérarchie et poursuivant des intérêts personnels. La logique de la subjectivisation est celle du sujet engagé dans des luttes et des projets.

Pour François Dubet, c'est bien le *Déclin de l'institution* (2002) qui oblige l'individu à renoncer à un statut social défini. Chacun est amené à évoluer en gérant tant bien que mal ces trois logiques d'action.

GEORGES FRIEDMAN

Georges Friedman

Georges Friedman(1902-1977), sociologue et philosophe français dont les principales œuvres sont consacrées à la réflexion sur le travail humain dans la société contemporaine. Né à Paris, il fit des études à l'École normale. Il s'engagea dans la Résistance, devint professeur après la guerre, au Conservatoire national des arts et métiers, puis enseigna à l'École pratique des hautes études. Il commença par publier en 1946 une étude de philosophie (Leibniz et Spinoza, 1946), dans laquelle il analysa l'antinomie fondamentale entre ces deux penseurs. Mais c'est le travail humain qui est au cœur de son œuvre. Dans Où va le travail humain (1950), il montre que le modèle technique tend aujourd'hui à devenir mondial, indifférent au système politique ; en prenant pour exemple l'industrie américaine, il estime que le progrès technique, s'il s'humanise, deviendra la voie de la survie et de l'épanouissement pour l'espèce humaine. Il préconisa le « loisir actif », qui permettra aux hommes d'exprimer toutes leurs potentialités. Il a écrit également la Crise du progrès (1936), le Travail en miettes (1956), Problèmes de l'Amérique latine (1959-1961), Sept Études sur l'homme et la technique (1966).

JEAN BAUDRILLARD

Jean Baudrillard

1. PRÉSENTATION

Jean Baudrillard (1929-2007), sociologue et philosophe français qui a consacré son œuvre à l'analyse de la société contemporaine.

2. LE LANGAGE SOCIAL

Né à Reims (Marne), germaniste de formation et docteur en sociologie, Jean Baudrillard enseigne à l'université de Paris X-Nanterre à partir de 1966, puis entre à l'Institut de recherche sur l'innovation sociale, laboratoire du Centre national de la recherche scientifique (CNRS).

Traducteur de Bertolt Brecht, il tente dans son premier ouvrage de sociologie (le *Système des objets*, 1968) d'appliquer les concepts issus de la linguistique de Ferdinand de Saussure à la théorie d'économie politique de Karl Marx, en analysant la valeur d'échange comme signifiant (le support du sens), et la valeur d'usage comme signifié (le sens).

Il poursuit ses recherches avec la *Société de consommation : ses mythes, ses structures* (1970), ouvrage marqué également par l'influence du structuralisme, où la consommation est traitée comme un « langage social », qui tend à exacerber les désirs des consommateurs et non pas à satisfaire leurs besoins. Les *Stratégies fatales* (1983) montrent que la violence, la misère et l'ignorance n'ont pas disparu dans la société contemporaine, mais qu'elles font partie de la réalité quotidienne que les hommes finissent par ne plus voir. Les « stratégies fatales » évoquées par Jean Baudrillard consistent à apaiser toute révolte naissante en amplifiant les phénomènes négatifs qui paraissent dès lors inéluctables.

3. UNE NOUVELLE RÉALITÉ

Selon Jean Baudrillard, le monde contemporain se caractérise par un processus de dématérialisation de la réalité : le regard de l'homme ne porte plus sur la nature, mais sur les écrans de télévision, la communication devenant un objectif en soi et une valeur absolue. Les mythes se sont déplacés, comme l'affirme l'auteur dans *Amérique* (1986), et l'excès d'informations entrave la quête du sens. Au « drame de l'aliénation », qui, sous l'impulsion des

mouvements de type marxiste, avait animé la société du début du XXe siècle, se substitue, selon *l'Autre par lui-même* (1987), une idéologie centrée sur l'« extase de la communication ». Après l'ivresse du progrès et de la croissance, affirme Jean Baudrillard dans *la Transparence du mal* (1990), la société cherche à se donner une nouvelle image d'elle-même.

GEORGES BALANDIER

Georges Balandier

1. PRÉSENTATION

Georges Balandier (1920-), anthropologue et sociologue français, dont les études ont contribué à constituer l'ethnologie comme discipline, à renouveler l'approche des sociétés africaines contemporaines et à développer la réflexion sur la complexité et l'évolution des relations sociales dans le monde actuel.

2. LE MAÎTRE DE L'AFRICANISME FRANCOPHONE

Né à Aillevillers, Georges Balandier étudie les lettres et la philosophie avant de rejoindre la Résistance. Au sortir de la guerre, il travaille au musée de l'Homme auprès de Michel Leiris. Dès 1947, il publie *Tous comptes faits*, sorte de roman-bilan écrit à seulement vingt-cinq ans avec la nécessité de se « vouloir neuf, sans reliquat de [ses] erreurs passées, seul avec toute [sa] chance ». De 1946 à 1948, il effectue son premier terrain au Sénégal, où il partage la vie de famille du fondateur de la revue *Présence africaine*, Alioune Diop, et se lie d'amitié avec Léopold Sédar Senghor. Il se rend par la suite en Guinée et au Congo. Pour ce futur universitaire, l'Afrique sera sa « véritable Sorbonne ».

Nommé en 1954 directeur d'études à l'École pratique des hautes études en sciences sociales, Georges Balandier fonde le Centre d'études africaines. Proche d'Alfred Sauvy, il forge avec lui en 1956 le terme de « tiers-monde ». Critiquant le colonialisme, il préconise une décolonisation progressive et concertée. Lié aux acteurs des indépendances africaines, il vit avec engagement les difficultés de ces pays à utiliser leur nouvelle liberté et à prendre la voie de la démocratie.

En 1962, il est nommé professeur à l'École normale supérieure, puis à la Sorbonne, où il inaugure la première chaire de sociologie africaine. En 1965, il prend la direction des Cahiers internationaux de sociologie fondés par Georges Gurvitch.

2.1 Le promoteur de l'anthropologie dynamique

De ses terrains et recherches sur les sociétés traditionnelles de l'Afrique noire, Georges Balandier tire *Sociologie actuelle de l'Afrique noire* (1955), *Sociologie des Brazzavilles noires* (1955), *Afrique ambiguë* (1957), *la Vie quotidienne au royaume de Kongo du XVIe au XVIIIe siècle* (1965), puis *l'Anthropologie politique* (1967), où il se penche sur les mécanismes du pouvoir et met en lumière la connivence entre le pouvoir et le sacré.

Ses travaux portent sur les rapports réels, dissimulés par les structures apparentes, qui animent les dynamiques sociales. Il rejette le structuralisme qui ne permet pas de rendre compte, comme il le montre dans *Anthropo-logique* (1974), du mouvement perpétuel de toute société. Étudiant par la suite les sociétés occidentales, il soutient, dans *Sens et Puissance* (1971), que la démocratie ne peut se limiter au contrôle du pouvoir par le suffrage universel et qu'elle implique la participation du plus grand nombre possible d'acteurs sociaux à l'élaboration des grandes options politiques.

3. LE THÉORICIEN DE LA SURMODERNITÉ

Poursuivant l'analyse des mécanismes anthropologiques à l'œuvre dans les sociétés, Georges Balandier montre dans le Désordre. Éloge du mouvement (1988) que le manque d'organisation suscite trois types de réponse de la part des groupes humains : soit une tentative de structuration rigide et totalitaire ; soit l'instauration de valeurs sacrées qui ont pour fonction de canaliser les aspirations sociales, comme l'histoire en fournit de nombreux exemples avec les théocraties ; soit une recherche d'équilibre par la mise en mouvement de différents groupes sociaux. Cette dynamique, qui défait l'ordre et les structures stériles, entraîne inéluctablement une phase de perte des repères. Avec le Détour. Pouvoir et modernité (1985), le Dédale. Pour en finir avec le XXe siècle (1994), le Grand Système (2001) et le Grand Dérangement (2005), le Désordre s'inscrit dans une série d'ouvrages éclairant les grandes mutations du monde contemporain et permettant de dégager un fil conducteur dans la complexité des sociétés modernes à travers la grille d'analyse de la « surmodernité ».

Georges Balandier, dont l'œuvre est devenue une référence, est également l'auteur de Civilisés, dit-on (2003), recueil de textes inédits et de contributions diverses retraçant son parcours intellectuel et éclairant les interrogations propres à l'époque actuelle. À l'heure de la mondialisation, de l'économisme et des avancées des sciences et techniques, il entend donner à l'anthropologie actuelle la tâche d'explorer les nouveaux univers nés de cette conjoncture — qu'il baptise les « nouveaux Nouveaux mondes ». Georges Balandier constate en effet que « ces univers sont des sources de puissance qui n'ont jamais été pensées », avec les nombreux risques (technologiques et « civilisationnels ») qui en découlent à l'échelle planétaire. Et de regretter que la puissance de la société actuelle, qui tend à se couper du passé, ne s'accompagne pas d'une capacité civilisatrice et d'une vision quant à l'avenir, notamment au sein des leaders politiques.

BRONISLAW MALINOWSKI

Bronislaw Malinowski

1. PRÉSENTATION

Bronislaw Malinowski (1884-1942), anthropologue britannique d'origine polonaise, théoricien de la méthode de l'observation participante.

Bronislaw Malinowski est le fondateur du fonctionnalisme, qui affirme que les institutions humaines doivent être examinées dans le contexte global de leur culture. Il reste jusqu'à aujourd'hui l'une des influences majeures de l'anthropologie culturelle britannique et américaine, malgré de nombreuses remises en cause.

2. DES MATHÉMATIQUES AUX ÎLES TROBRIAND

Né à Cracovie (en Pologne), Bronislaw Kaspar Malinowski suit des études scientifiques, et obtient en 1908 un doctorat de mathématiques et sciences physiques à l'université de Cracovie. Il part ensuite pour Leipzig, où il se tourne vers l'anthropologie, notamment au travers des travaux de James Frazer et de sa rencontre avec le psychologue Wilhelm Wundt. Il s'établit à Londres en 1910, où il s'inscrit à la London School of Economics et travaille en liaison avec un pionnier de l'anthropologie « de terrain », Charles G. Seligman (1873-1940) ; il rencontre également les anthropologues Alfred Radcliffe-Brown et Edvard Westermarck.

En 1914, avec l'aide de Charles Seligman, il participe à une expédition en Nouvelle-Guinée : après un premier séjour chez les Mailu, au sud de l'île, il séjourne ensuite dans l'archipel des Trobriand (situé au nord-est de l'île) de 1915 à 1918. Il se livre à une étude très précise de la culture trobriandaise, dont il rend compte dans deux ouvrages, les Îles Trobriand (The Trobriand Islands, 1915) et surtout son chef-d'œuvre, qui l'impose comme une figure majeure de l'ethnologie : les Argonautes du Pacifique occidental (Argonauts of the Western Pacific. An Account of Native Enterprise and Adventure in the Archipelagoes of Melanesian New Guinea, 1922). Il y décrit un mécanisme original d'échange économique entre les îles de l'archipel, la kula.

Bronislaw Malinowski commence à enseigner à l'université de Londres en 1924 et devient professeur d'anthropologie sociale en 1927. Entre 1939 et 1942, il est professeur associé à l'université Yale. Ses recherches sur la formation de la culture humaine l'amènent à voyager en Afrique du Sud et en Afrique de l'Ouest, en Amérique centrale (Mexique) et dans certaines régions des États-Unis. Il meurt avant d'avoir pu utiliser les notes prises lors de son terrain, entre 1940 et 1941, chez les Zapotèques d'Oaxaca (Mexique).

3. UN APPORT ESSENTIEL À L'ANTHROPOLOGIE SOCIALE ET CULTURELLE

3.1 Une nouvelle méthode : l'observation participante

Bronislaw Malinowski, lors de ses terrains en Mélanésie, met en œuvre une méthode particulière d'observation, énoncée plus d'un siècle auparavant par la Société des observateurs de l'homme, une société savante fondée à la fin du XVIIIe siècle par le groupe des Idéologues : l'observation participante (dite aussi « méthode de l'observateur participant », de l'anglais participant-observer). Le principe essentiel de cette méthode a été défini par le philosophe De Gerando : « Le premier moyen pour bien connaître les sauvages est en quelque sorte de devenir l'un deux. » Dans l'application de ce principe, l'observation participante requiert donc tout d'abord de l'ethnologue de se défaire de sa propre culture, de ses préconceptions et préjugés ; il lui faut ensuite qu'il s'intègre au groupe étudié, en en apprenant la langue et en en partageant la vie quotidienne ; les faits relatés doivent l'être dans le cadre d'un constat, et non pas d'une information rapportée ; enfin, l'ethnologue doit distinguer entre la coutume théorique, la coutume réellement pratiquée, et l'interprétation faite par le groupe de cette coutume.

3.2 Un nouveau schéma d'intelligibilité : le fonctionnalisme

L'analyse que conduit Bronislaw Malinowski sur la culture des îles Trobriand est à la base de sa théorie dite fonctionnaliste, explicitée et étayée tout au long de son œuvre. Concevant la culture comme un phénomène universel, il veut définir un schéma d'interprétation qui permette une étude comparative des sociétés et surtout qui prenne en compte tous les faits. Ses monographies, qui rompent avec le style ampoulé et muséographique des études ethnologiques contemporaines par l'abondance de détails, le style alerte et la diversité des données présentées, sont des supports efficaces au service de sa théorie fonctionnaliste : l'étude d'une société doit prendre en compte tous les éléments et tenter de leur donner une cohérence, l'idée maîtresse étant que tous ces faits fassent sens les uns par rapport aux autres. Dans cette collecte exhaustive des faits, il est ainsi amené à traiter de sujets rarement abordés, comme la sexualité (la Sexualité et sa répression dans les sociétés primitives [Sex and Repression in Savage Society, 1927]) ; la Vie sexuelle des Sauvages du Nord-Ouest de la Mélanésie [The Sexual Life of Savages in North-Eastern Melanesia, 1929]) ; il est d'ailleurs l'un des premiers anthropologues à s'intéresser à la sexologie, notamment auprès du médecin Havelock Ellis, pionnier dans ce domaine, et à mêler anthropologie et psychanalyse. Il défriche également le champ juridique (le Crime et la coutume dans les sociétés primitives in Trois essais sur la vie sociale des primitifs [Crime and Custom in Savage Society, 1926]).

Bronislaw Malinowski s'intéresse également aux relations que des cultures différentes nouent entre elles, et sur la manière dont interagissent les modèles et structures de chacune (dégageant le concept d'acculturation) ; la conséquence méthodologique est de permettre à l'ethnologie de saisir et d'analyser, de manière dynamique, les conflits et tensions d'une société, et la façon dont celle-ci s'y ajuste. Plusieurs livres traitent de cette problématique, en particulier les Jardins de corail (Coral Gardens and their Magic, 1935), les Dynamiques de l'évolution culturelle (The Dynamics of Culture Change, posth. 1945) et Magic, Science and Religion (« magie, science et religion », posth. 1948).

Critiqué par les structuralistes, notamment par Claude Lévi-Strauss, le fonctionnalisme connaît un renouveau dans les années 1950, notamment avec le sociologue américain R. K. Merton.

CLAUDE LÉVI-STRAUSS

Claude Lévi-Strauss

1. PRÉSENTATION

Claude Lévi-Strauss (1908–), anthropologue français dont les travaux sur la prohibition de l'inceste, les structures sociales de la parenté et les règles du mariage ont profondément marqué l'anthropologie moderne.

2. LA FORMATION

Né à Bruxelles, Claude Lévi-Strauss poursuit ses études à Paris où il obtient, en 1931, l'agrégation de philosophie. Après quelques années d'enseignement en France, il est nommé auprès de la mission universitaire de São Paulo, au Brésil où, de 1935 à 1938, il effectue plusieurs missions ethnographiques (dans le Mato Grosso, puis en Amazonie).

Durant la Seconde Guerre mondiale, il quitte la France pour les États-Unis, où il occupe divers postes jusqu'en 1948 (enseignant, conseiller culturel auprès de l'Ambassade de France). Peu après son retour en France, il passe avec succès son doctorat (les Structures élémentaires de la parenté, 1949) et présente sa thèse complémentaire (la Vie familiale et sociale des Indiens nambikwara). Simultanément, il devient sous-directeur du musée de l'Homme et directeur d'études à l'École pratique des hautes études (Ve section). En 1973, il est élu à l'Académie française.

Jusqu'en 1982, date à laquelle il prend sa retraite, il occupe diverses fonctions : professeur au Collège de France (à partir de 1959), directeur du Laboratoire d'anthropologie sociale (fondé par lui-même en 1960) ; responsabilités à

travers lesquelles il marque plusieurs générations de chercheurs qu'il forme et initie à l'anthropologie structurale. Il a raconté la naissance de sa vocation d'anthropologue et ses premières expéditions chez les Indiens du Brésil dans *Tristes Tropiques* (1955), journal de bord ethnographique aux tonalités littéraires et philosophiques, et autobiographie intellectuelle.

3. L'ANTHROPOLOGIE STRUCTURALE

Qu'il s'agisse des peuples de l'Afrique, des Amériques ou de l'Europe, l'anthropologie contemporaine reconnaît le fait de la diversité culturelle, la pluralité des groupes sociaux, des civilisations et des systèmes d'organisations dont les différences tiennent à des circonstances géographiques, historiques et sociologiques. L'une des questions majeures qui sous-tend l'œuvre de Lévi-Strauss est de savoir comment appliquer à des ordres de faits culturellement disparates une méthode de connaissance permettant de dégager une unité de structure anthropologique entre les représentations humaines et leurs manifestations institutionnelles. Il n'est pas question de gommer les différences entre les sociétés humaines, mais de contribuer à mettre au jour des mécanismes d'interactions entre les hommes et leur milieu, de saisir les modalités du passage de la nature à la culture humaine pour comprendre ce qui constitue l'unité de l'homme.

Dans cette perspective, un article de Lévi-Strauss fait date : « L'Analyse structurale en linguistique et en anthropologie » (1945), repris dans *Anthropologie structurale I* (1958), où il formule les principes fondamentaux de sa méthode de recherche. Inspiré par les travaux de la linguistique — notamment par ceux de Nicolas Troubetzkoï et de Roman Jakobson avec qui il se lie d'amitié — Lévi-Strauss postule que les faits sociaux sont structurés par un ensemble de déterminations inconscientes qui s'articulent de manière à former un système organisé. Chacun des éléments de ce système ne se définit que dans la relation qu'il entretient avec les autres ; l'analyse structurale consiste donc à dégager les lois générales qui régissent ces relations. Telle est la méthode appliquée dans son maître ouvrage, *Les Structures élémentaires de la parenté* (1949), où sont analysées les formes prototypiques de l'alliance

matrimoniale. Il s'agit pour Lévi-Strauss de montrer que, sous la diversité des systèmes de parenté propres à chaque société, il existe des règles universelles. Ainsi en est-il de l'interdit concernant l'inceste qui, dans toutes les sociétés et de manière diversement codifiée, conditionne les relations d'alliance matrimoniale.

4. LES MYTHOLOGIQUES

L'application de l'analyse structurale à l'étude des mythes est centrale dans l'œuvre de Lévi-Strauss. Les mythes sont une forme du récit qu'il faut considérer comme un instrument intellectuel à partir duquel les sociétés formulent des réponses originales à des questions que se pose l'humanité en général (origine du monde, de l'Homme, phénomènes astronomiques, météorologiques, etc.).

L'objectif fixé par les quatre volumes des Mythologiques (le Cru et le Cuit, 1964 ; Du miel aux cendres, 1966 ; l'Origine des manières de table, 1968 ; l'Homme nu, 1971) est de comprendre les mécanismes de construction de la pensée mythique ; mais c'est aussi une véritable plongée dans les catégories les plus fondamentales de la pensée symbolique. Cette vaste enquête prolonge, en quelque sorte, l'étude des systèmes de parenté qui sont aussi des systèmes de symboles offrant un terrain privilégié pour saisir la spécificité de l'esprit humain.

Conjointement, à travers l'analyse structurale, la recherche de Lévi-Strauss amène à cette constatation majeure : tout système mythologique est le reflet d'une structure sociale indissociable d'un système de valeurs déterminé. Étudier et comparer les mythes, c'est découvrir comment, dans une société donnée, les techniques, l'art, les croyances religieuses, l'économie, l'organisation politique, les liens de parenté sont des aspects interdépendants de la vie sociale et constituent des domaines qui se répondent à des niveaux différents d'une même structure.

Dans cette ligne, avec le Totémisme aujourd'hui (1962) et la Pensée sauvage (1962), Lévi-Strauss montre que, loin d'être l'expression d'une mentalité

primitive et arbitraire de l'Homme, les mythes traduisent des opérations de pensée complexes et fournissent des modèles logiques à travers lesquels les sociétés dites « traditionnelles » structurent leurs représentations du monde et d'elles-mêmes.

5. UN HUMANISTE DANS LE SIÈCLE

En 1952, sur une commande de l'Unesco, Lévi-Strauss rédige un texte intitulé *Race et Histoire* (repris dans *Anthropologie structurale II*, 1973) qui donne au structuralisme la dimension d'un nouvel humanisme. Mettant à profit les acquis de la réflexion ethnologique, Lévi-Strauss récuse l'idéologie raciste en remettant en cause le préjugé d'une relation entre l'apparence physique d'un individu et ses dispositions morales, et l'idée d'une hiérarchisation des « races » fonction de leurs productions culturelles. C'est pourquoi Lévi-Strauss rejette la notion de « progrès » liée à l'histoire et au développement technique de la civilisation occidentale, parce qu'elle « implique l'idée que certaines cultures, en des temps et en des lieux déterminés, sont supérieures à d'autres, puisqu'elles ont produit des œuvres dont ces dernières se sont montrées incapable de produire » (De près et de loin, 1988). On ne saurait donc se pencher sur le problème de « l'inégalité des races humaines » sans aborder le problème de la diversité entre des cultures humaines qui conditionne la perception d'une différence de « nature » entre les groupements humains.

Enfin, il est absurde de décréter qu'une culture est « supérieure » à une autre, car dans l'humanité aucune société ne s'est développée à l'écart des autres : aucun groupement social n'étant jamais absolument endogène, il est le produit historique d'échanges et de relations « interhumaines », au cours desquelles ont fusionné des influences culturelles variées.

MARCEL MAUSS

Marcel Mauss

1. PRÉSENTATION

Marcel Mauss (1872-1950), anthropologue et sociologue français qui a contribué à la création de l'école ethnologique française.

2. FORMATION ET CARRIÈRE

Né à Épinal, neveu et disciple d'Émile Durkheim, Marcel Mauss étudie à l'université de Bordeaux (agrégation de philosophie), puis à l'École pratique des hautes études de Paris (EPHE), avant d'y être nommé titulaire de la chaire d'« histoire des religions des peuples non civilisés » en 1901, intitulé qu'il récuse dans sa leçon inaugurale. Durant cette période, il rédige son Essai sur la nature et la fonction du sacrifice (1899), ainsi que De quelques formes primitives de la classification (1901). En 1925, il fonde l'Institut d'ethnologie (qu'il dirigera jusqu'en 1939), puis obtient une chaire de sociologie au Collège de France en 1931. Figure centrale du cercle d'intellectuels et de scientifiques réunis autour de la revue l'Année sociologique, fondée par Émile Durkheim, il en assure la direction éditoriale à la mort de son oncle.

3. LE « FAIT SOCIAL TOTAL »

Moins désireux de développer un système théorique qu'Émile Durkheim, Marcel Mauss ne s'en inscrit pas moins dans la continuité de la sociologie durkheimienne. Illustrant l'idée de « fait social » par des études concrètes, il s'attache à montrer comment un seul phénomène significatif donne à voir les structures sociales sous-jacentes dans leur totalité. Il met ainsi en évidence le rôle central d'une forme de don (le potlatch) chez certaines populations nord-américaines. Étendant son hypothèse aux sociétés antiques (Une forme ancienne du contrat chez les Thraces, 1921), il formule l'idée selon laquelle le

potlatch serait la forme fondamentale de l'échange, qui se serait progressivement dégradée dans les sociétés modernes ; c'est l'Essai sur le don, forme archaïque de l'échange (1923-1924), ouvrage qui rassemble une somme considérable de données ethnographiques et historiques, et qui vaut à Marcel Mauss la célébrité. Le « don » (ou plus précisément le triptyque « donner, recevoir, rendre ») s'insère, au sein des sociétés archaïques, dans un système « social total » (impliquant des facteurs religieux, économiques, politiques, familiaux et juridiques) qu'il contribue à structurer et à faire exister. Le « social » (et les formes qu'il prend en un lieu précis) n'est donc plus une donnée, mais une catégorie qui mérite bel et bien d'être conceptualisée en tant que telle.

Cette posture permet à Marcel Mauss d'appréhender de façon fine les rapports entre le collectif et l'individuel, entre la contrainte et la liberté, et donc de traiter de questions tant anthropologiques que psychologiques. C'est là d'ailleurs son principal point de rupture avec Émile Durkheim qui, traitant « les faits sociaux comme des choses », établit une différence de nature qui fonde la spécificité de l'objet sociologique.

4. DIVERSITÉ ET PROLONGEMENTS DE L'ŒUVRE DE MARCEL MAUSS

Bien qu'il ne réalise jamais lui-même d'études de terrain, Marcel Mauss aborde, dans ses ouvrages et articles, des questions étonnamment variées : la mort, les « techniques du corps » (c'est-à-dire la façon dont une société impose à l'individu un certain usage de son corps), la magie et la transe... À la fin de sa carrière, il se concentre plus particulièrement sur des interrogations méthodologiques et publie un Manuel d'ethnographie (1947) ainsi que Sociologie et anthropologie (1950).

L'œuvre de Marcel Mauss a été une source d'inspiration décisive tant pour l'anthropologie structurale de Claude Lévi-Strauss que pour de nombreux travaux issus du courant anti-utilitariste.

SAINT AUGUSTIN

Saint Augustin

1. PRÉSENTATION

Saint Augustin (354-430), théologien, prédicateur, père et docteur de l'Église, auteur des Confessions et de la Cité de Dieu.

Augustin naquit le 13 novembre 354, à Thagaste (aujourd'hui Souk-Ahras en Algérie). Son père Patricius était païen. Sa mère Monique était en revanche une ardente chrétienne qui œuvra inlassablement pour la conversion de son fils et qui sera canonisée par l'Église catholique. Augustin fit des études de rhétorique dans les villes de Thagaste, Madaure et Carthage, en Afrique du Nord. Il vécut à partir de l'âge de dix-sept ans et jusqu'à trente et un ans avec une Carthaginoise qui lui donna en 372 un fils, Adéodat.

2. VERS LA CONVERSION

Augustin découvrit la philosophie à dix-neuf ans, en lisant l'Hortensius, dialogue de Cicéron aujourd'hui perdu. Il fut alors attiré par le manichéisme et y adhéra de 372 à 382. Cette doctrine reposant sur le conflit entre le bien et le mal lui paraissait correspondre à son expérience intérieure de lutte entre le désir du bien et les pulsions mauvaises. Mais il fut déçu, en particulier par sa rencontre avec Faustus. En 386, après un passage à Rome, il arriva à Milan, où il avait obtenu une chaire de rhétorique. Là, il découvrit le néoplatonisme et lut les Ennéades de Plotin. Cette découverte le prépara à la conversion, dont il fit le récit dans les Confessions. Il entendit dans son jardin de Milan une voix : « Prends et lis ». Il ouvrit la Bible et tomba sur le passage suivant : « Comme en plein jour, conduisons-nous dignement : ni ripailles ni orgies, ni coucheries ni débauches, ni querelle ni jalousie, mais revêtez le Seigneur Jésus-Christ, et ne

prenez pas soin de la chair pour en satisfaire les convoitises. » (Épître de saint Paul aux Romains, XIII, 13-14). Sa conversion fut immédiate et il se fit baptiser par Ambroise, l'évêque de Milan en 387. Sa mère, qui l'avait rejoint en Italie, se réjouit que ses prières aient été exaucées. Elle mourut un peu plus tard à Ostie.

3. L'ÉVÊQUE ET LE THÉOLOGIEN

Augustin retourna à Thagaste en 388 et y mena avec quelques fidèles une vie de prière et d'étude. Mais en 391, il fut appelé par les chrétiens d'Hippone pour seconder leur évêque. Il y fut ordonné prêtre puis devint l'évêque de la ville en 395, jusqu'à sa mort. Il développa alors une activité pastorale intense : prédication, catéchèse, soin des pauvres, résolution des problèmes locaux et engagement dans des conflits plus larges qui déchiraient alors l'Église. Il garda cependant une vie monastique et écrivit une règle de vie pour sa communauté. C'était alors une période de grands troubles politiques et théologiques avec, d'un côté, le danger des incursions barbares dans l'Empire et la prise de Rome en 410 et, de l'autre, les menaces de schisme et d'hérésie qui pesaient sur l'Église. Augustin se lança à corps perdu dans la bataille théologique. Un premier conflit l'opposa au schisme donatiste. La grande persécution de Dioclétien au début du IV^e siècle avait conduit des chrétiens à renier leur foi. Les donatistes refusaient de les réintégrer, procédaient à des « seconds baptêmes » et considéraient comme invalide tout sacrement conféré par un ministre jugé indigne. Augustin tenta d'abord de les convaincre, puis il dut finalement faire appel à la police impériale pour réduire le schisme.

Le second conflit auquel il se trouva mêlé l'opposa à la doctrine du moine breton Pélage, défendue en particulier par Julien d'Éclane. Les pélagiens, hommes religieux et ascétiques, considéraient que l'homme pouvait parvenir au salut par les seules forces de sa nature, qu'il pouvait construire sa propre sainteté et qu'il n'avait pas besoin de la grâce de Dieu. Pour Augustin, l'homme sans Dieu est pécheur et impuissant à sortir de son péché. Il a besoin de la grâce. L'homme devient vraiment libre, c'est-à-dire capable de faire le bien, quand il coopère à l'action divine en lui, après l'avoir demandé. C'est dans cette

controverse importante qu'Augustin développa ses doctrines sur le péché originel, la grâce, la prédestination et le libre arbitre.

La fin de sa vie fut marquée par l'invasion Vandale en Afrique du Nord. Il mourut pendant le siège d'Hippone, le 28 août 430. Sa fête est célébrée le 28 août.

4. ŒUVRES

Augustin fut un auteur prolifique, convaincant et un brillant styliste. Son œuvre est immense. Il a laissé 113 traités, 218 lettres, plus de 500 sermons sur différents livres de la Bible. Son ouvrage le plus connu est son autobiographie spirituelle *Les Confessions*, (397-401), relatant son expérience de recherche et de découverte de Dieu. Dans sa célèbre apologie du christianisme *De Civitate Dei* (*La cité de Dieu*, 415-427), il développa un large panorama de l'histoire orienté par la foi chrétienne. La Cité de Dieu est la cité bâtie par l'homme qui s'appuie sur Dieu pour recevoir de lui la liberté, la justice et la paix. Elle s'oppose à la cité terrestre, représentée par l'Empire romain, qui a un idéal purement humain. Dans son traité *Sur la Trinité* (399-417), Augustin tenta de trouver dans la création et, en particulier dans l'homme, des analogies de la Trinité divine, pour tenter de comprendre le mystère. Cependant, Dieu reste au-delà de toutes les images qu'on peut en donner. En 426-427, Augustin écrivit les *Retractationes* (*Les Rétractations*), son ultime verdict sur ses œuvres antérieures revues et corrigées par lui au soir de sa vie. Son œuvre comprend aussi ses traités *De libero arbitrio* (*Sur le libre arbitre*, 389-395), *De doctrina christiana* (*De la doctrine chrétienne*, 396-426), *De Baptismo* (*Sur le baptême*, 404), *De natura et gratia* (*Sur la nature et la grâce*, 415).

Le centre de la pensée d'Augustin est la relation et la rencontre entre l'homme et Dieu. Pour lui, le problème de la personne humaine est inséparable de la question de Dieu. Se connaître soi-même dans les profondeurs de son âme, comme il cherche à le faire, c'est y découvrir la trace de Dieu et de son amour.

Saint Augustin est le père de l'Église d'Occident autour duquel se sont développées le plus de discussions théologiques : catholiques et protestants,

jansénistes et jésuites ont revendiqué son autorité. Parce qu'elle a été élaborée au cours de controverses, sa pensée se prête à de multiples interprétations. C'est en particulier sa doctrine de la grâce et de la prédestination qui fut l'objet de conflits. Luther et Calvin s'appuyèrent sur Augustin pour soutenir la prédestination. Mais, parce que l'homme ne peut rien faire pour son salut, les œuvres perdent toute valeur. Aussi, l'Église catholique, à travers Molina et les jésuites, chercha-t-elle à concilier le libre arbitre et la grâce. Finalement, Jansenius voulut revenir à une stricte interprétation d'Augustin : « Le libre arbitre ne peut vouloir que le mal. La grâce doit être constante et irrésistible et nous déterminer de l'intérieur à vouloir le bien. »

SAINT THOMAS

Saint Thomas d'Aquin

1. PRÉSENTATION

Saint Thomas d'Aquin, (1225-1274), surnommé parfois le « docteur angélique » et le « prince de la scolastique », philosophe et théologien italien qui, par ses œuvres, est devenu la figure majeure de la philosophie scolastique et l'un des principaux théologiens catholiques.

Saint Thomas naquit dans une famille de la noblesse à Roccasecca, près d'Aquino et étudia au monastère bénédictin du Mont-Cassin, puis à l'université de Naples. Il rejoignit l'ordre dominicain avant même de terminer ses études, en 1243, année de la mort de son père. Sa mère, qui était hostile à cette affiliation, l'enferma dans le château familial pendant plus d'un an, dans le vain espoir de le faire renoncer à la voie qu'il avait choisie. Elle le libéra en 1245, et saint Thomas séjourna alors à Paris afin d'y poursuivre ses études. Il fut l'élève du philosophe scolastique allemand Albert le Grand, qu'il suivit à Cologne en 1248. Saint Thomas étant de forte corpulence et d'humeur taciturne, ses camarades novices lui donnèrent le surnom de « Bœuf de Lucanie », mais on

raconte qu'Albert le Grand aurait prédit que « ce bœuf emplirait un jour le monde de son meuglement ».

2. PREMIÈRES ANNÉES

Saint Thomas fut ordonné prêtre vers 1250 et commença à enseigner à l'université de Paris en 1252. Ses premiers écrits, essentiellement des résumés et des développements de ses cours, parurent deux ans plus tard. Sa première grande œuvre, *Scripta super libros sententiarum* (Commentaires des Sentences, 1256), commentait l'influent ouvrage sur les sacrements de l'Église du théologien italien Pierre Lombard, intitulé *le Sententiarum libri quatuor* (Quatre Livres de Sentences).

En 1256, saint Thomas obtint son doctorat en théologie et fut nommé professeur de philosophie à l'université de Paris. Le pape Alexandre IV qui régna de 1254 à 1261, le fit venir à Rome en 1259, où il fut investi de la fonction de conseiller et de maître à la cour papale. À son retour à Paris en 1268, saint Thomas se trouva immédiatement impliqué dans une controverse avec le philosophe français Siger de Brabant et d'autres disciples du philosophe Averroès.

3. ÉTUDE D'ARISTOTE ET DES AVERROÏSTES

Pour comprendre l'importance cruciale de cette controverse dans la pensée occidentale, il est nécessaire de se pencher sur le contexte dans lequel elle éclata. Avant l'époque de saint Thomas, la pensée occidentale avait été dominée par la philosophie de saint Augustin, qui aux IV^e et V^e siècles enseignait que dans la recherche de la vérité, les hommes doivent se fier à leurs sens. Au tout début du XIII^e siècle, les principales œuvres d'Aristote devinrent accessibles dans une traduction latine, assortie de commentaires d'Averroès et d'autres érudits arabes. La vigueur, la clarté et l'autorité des enseignements d'Aristote rendirent confiance aux érudits dans la connaissance

empirique et donnèrent naissance à une école de philosophes appelés averroïstes. Dirigés par Siger de Brabant, les averroïstes affirmaient l'indépendance de la philosophie vis-à-vis de la révélation.

L'averroïsme menaçait l'intégrité et la suprématie de la doctrine chrétienne, ce qui remplissait d'inquiétude les penseurs orthodoxes. Il était impossible d'ignorer l'interprétation que livraient les averroïstes de la doctrine d'Aristote ; la condamner était sans effet. Albert le Grand et d'autres scolastiques avaient tenté de traiter de l'averroïsme, mais sans grand succès. Saint Thomas y parvint brillamment en réconciliant foi et raison.

Acceptant l'importance accordée par saint Augustin au principe spirituel en l'homme, image de Dieu et la thèse averroïste de l'autonomie de la connaissance dérivée des sens, saint Thomas soutenait que les vérités de foi sont parfaitement compatibles avec les vérités de l'expérience sensorielle, telles que les expose Aristote, et qu'elles se complètent mutuellement. Certaines vérités, comme celle du mystère de l'incarnation, ne peuvent être connues que par la révélation ; d'autres, comme celle de la composition des choses matérielles, que par l'expérience ; d'autres encore, comme celle de l'existence de Dieu, sont connues indifféremment par l'une ou l'autre. Toute connaissance, affirmait saint Thomas, naît du contact des sens avec ces objets, mais les données sensorielles ne deviennent intelligibles que par l'action de l'intellect capable de le recevoir qui élève la pensée vers l'appréhension de réalités immatérielles comme l'âme humaine, les anges et Dieu. La compréhension des plus hautes vérités, celles qui concernent la religion, requiert le concours de la révélation. Le réalisme modéré de saint Thomas situait les universaux résolument dans l'esprit, à l'opposé du réalisme extrême, qui les concevait comme indépendants de la pensée humaine. Contrairement aux tenants du nominalisme et du conceptualisme, cependant, il concédait aux universaux un fondement dans la réalité.

4.DERNIÈRES ANNÉES

Saint Thomas livra un premier aperçu de sa pensée de la maturité dans le traité *De unitate intellectus contra averroïstas* (De l'unité de l'intellect contre les averroïstes, 1270). Cette œuvre fit se retourner l'opinion contre ses opposants qui furent condamnés par l'Église.

Saint Thomas quitta Paris en 1272 et se rendit à Naples où il s'occupa d'une nouvelle école dominicaine. En mars 1274, Aquin tomba malade en se rendant au concile de Lyon, où le pape Grégoire X l'avait envoyé en mission. Il mourut le 7 mars dans l'abbaye cistercienne de Fossanova.

Saint Thomas fut canonisé par le pape Jean XXII en 1323 et proclamé docteur de l'Église par le pape Pie V en 1567.

5. APPRÉCIATION

Mieux qu'aucun autre philosophe ou théologien avant lui, saint Thomas parvint à mettre la connaissance de son temps au service de la foi. Par son effort de réconciliation de la foi et de l'intellect, il créa une synthèse philosophique entre les œuvres et les enseignements d'Aristote et celles des autres penseurs : Augustin, les autres Pères de l'Église, Averroès, Avicenne les érudits arabes, les penseurs juifs comme Maïmonide, et Salomon ibn Gabirol et ses prédécesseurs dans la tradition scolastique.

L'érudition de saint Thomas était prodigieuse ; son œuvre constitue un des sommets de l'histoire de la philosophie. Après lui, les philosophes occidentaux n'eurent pas d'autre alternative que de se placer modestement dans son sillage ou d'opter pour une direction résolument différente. Au cours des siècles qui suivirent sa mort, la tendance dominante, y compris parmi les penseurs catholiques, fut d'adopter la seconde alternative. L'intérêt pour la philosophie thomiste, commença cependant à renaître vers la fin du XIXe siècle. Dans l'encyclique *Aeterni Patris* (Du Père éternel, 1879), le pape Léon XIII recommandait de faire de la philosophie de saint Thomas la base de l'enseignement dans toutes les écoles catholiques. Le pape Pie XII, dans l'encyclique *Humani Generis* (Du genre humain, 1950), affirmait que la philosophie thomiste est le guide le plus sûr de la doctrine catholique et

déconseillait de s'en écarter. Le thomisme demeure une école dominante de la pensée contemporaine. Parmi les penseurs, catholiques ou non, qui ont inscrit leur œuvre dans le cadre thomiste, se trouvent les philosophes français Jacques Maritain et Étienne Gilson.

Saint Thomas fut un auteur extrêmement fécond. Ses deux œuvres les plus importantes sont Summa contra gentiles (1261-1264 ; Somme contre les gentils, 1956), virulent traité destiné à convaincre les intellectuels musulmans de la vérité du christianisme et Somme théologique (Summa Theologiae, 1265-1273), en trois parties (« Dieu », « La vie morale de l'homme » et « Le Christ ») dont la dernière demeura inachevée. La Summa theologica a connu de nombreuses rééditions.

EMMANUEL KANT

Emmanuel Kant

1. PRÉSENTATION

Emmanuel Kant (1724-1804), philosophe allemand, fondateur de la philosophie critique, qui a été à l'origine d'une véritable « révolution copernicienne » en philosophie.

2. VIE

Né à Königsberg (Prusse orientale), d'origine modeste, Kant fréquente le Collegium Fredericianum, dirigé par un pasteur piétiste. À l'université, il suit l'enseignement de Martin Knutzen, newtonien et wolffien, et étudie la physique, les sciences naturelles, les mathématiques et la philosophie. En 1746,

contraint d'interrompre sa carrière universitaire à la mort de son père, il devient précepteur dans diverses familles de la région de Königsberg.

Son premier ouvrage, *Pensées sur la véritable évaluation des forces vives* (1746), tente de concilier Descartes et Leibniz sur la mesure de la force des corps en mouvement. Il doit cependant attendre l'année 1755 pour devenir « Privatdozent » grâce à une Dissertation sur les premiers principes de la connaissance métaphysique à la faculté de philosophie de l'université de Königsberg.

Pendant quinze ans, Kant enseignera les sciences, les mathématiques, la logique, aussi bien que la métaphysique, la théologie, le droit, l'anthropologie, la pédagogie, et même la géographie physique.

Nommé sous-bibliothécaire en 1766 à la bibliothèque du château royal de Königsberg, Kant ne devient professeur titulaire qu'en 1770, avec une dissertation sur la Forme et les principes du monde sensible et du monde intelligible (Dissertation de 1770).

Durant les vingt-sept années suivantes, il continue à enseigner, attirant un grand nombre d'étudiants. Premier grand philosophe à donner un enseignement universitaire régulier, Kant a consacré sa vie entière à l'étude et à l'enseignement.

En 1781 paraît la première édition de la *Critique de la raison pure* (Kritik der reinen Vernunft), fruit de onze années de travail, mais le livre ne rencontre pas le succès escompté ; puis, en 1788, la *Critique de la raison pratique* (Kritik der praktischen Vernunft) et, en 1790, la *Critique de la faculté de juger* (Kritik der Urteilskraft).

En 1792, à la suite de la publication de la *Religion dans les limites de la simple raison*, il subit la censure de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, qui lui interdit de traiter de questions religieuses. Tel est l'un des rares événements qui viendront bouleverser sa vie personnelle austère, célibataire et sédentaire. Sa promenade quotidienne n'a été troublée, dit-on, que le jour où il a découvert l'Émile de Rousseau, et un autre où il a jugé nécessaire d'aller au-devant du courrier portant des nouvelles de la Révolution française.

« Je suis par goût un chercheur », écrit-il, « je ressens toute la soif de connaître et l'avidité inquiète de progresser [...]. Il fut un temps où je croyais qu'il n'y avait que cela qui puisse faire l'honneur de l'humanité et je méprisais la plèbe qui ignore tout. Rousseau m'a remis en place ! Ce privilège illusoire s'évanouit, j'apprends à honorer les hommes et je me trouverais plus inutile que le commun des travailleurs si je n'étais convaincu que la spéculation à laquelle je me livre peut conférer à tout le reste une valeur : faire ressortir les droits de l'humanité. »

Kant s'éteint en prononçant ces mots restés célèbres : « C'est bien » (« Es ist gut »).

3. PHILOSOPHIE

La philosophie kantienne est une philosophie de la liberté, qui arrache l'Homme au déterminisme de la nature et de son passé pour le faire accéder à l'autonomie intellectuelle et morale. Elle récuse la théologie traditionnelle et le principe divin comme raison suffisante, cause explicative de l'Univers. Véritable critique du pouvoir de la raison et de sa capacité à produire des illusions, elle récuse les prétentions de la métaphysique à connaître ce qui n'est pas objet des sens mais besoin de la pensée, désir, aspirations légitimes de l'Homme.

Prenant sa source et trouvant son terme dans l'expérience humaine, dans le prolongement de Rousseau, la pensée kantienne s'oriente vers la philosophie pratique et porte sur le rapport de l'expérience humaine (dans son unité et sa diversité) aux idées et aux concepts, repoussant ceux-ci lorsqu'ils tendent à enfermer, altérer ou réduire celle-ci. La philosophie n'est plus pour Kant un savoir qui pourrait sauver l'Homme ou qui le délivrerait de toutes choses, comme chez Platon ou Spinoza, mais une critique du savoir comme substitut de l'expérience.

Kant propose donc une nouvelle architecture métaphysique, théologique, épistémologique et morale fondée sur la liberté humaine. Véritable « révolution copernicienne » de la pensée, son œuvre immense parcourt aussi bien l'astronomie et la physique que le droit. Certains diront qu'elle est souvent

réduite à une sèche mise en question de la métaphysique ou à une bien rigide morale, mais on ne peut ôter à Kant le mérite d'avoir cherché, en ce siècle des Lumières qui est celui de la critique, à faire de cette critique même une science.

On distingue dans son œuvre deux périodes : la période dite « pré-critique » (1749-1780) et la période « critique » (1781-1796).

3.1 La période pré-critique

La période pré-critique est marquée par une tentative de se défaire — sous l'influence de la pensée de Newton et, dès 1762-1763, de Rousseau et de Hume — du rationalisme dogmatique de Wolff, relecture scolastique de l'œuvre de Leibniz.

Important ouvrage de cette période, l'Histoire générale de la nature et théorie du ciel, essai sur la formation et l'origine mécanique du système du monde d'après les principes de Newton (1755), plutôt que d'accepter, à l'instar de Newton, l'idée de la création par Dieu de l'Univers, il avance l'hypothèse de la formation de l'Univers à partir d'une nébuleuse en rotation, hypothèse développée plus tard indépendamment par Laplace.

En 1763, la Seule Base possible pour la démonstration de l'existence de Dieu conteste déjà l'argument ontologique de Descartes et de saint Anselme comme preuve de l'existence de Dieu, et établit l'impossibilité de démontrer rationnellement une existence. Contre Swedenborg, les Songes d'un visionnaire expliqués par les songes de la métaphysique (1766) montrent que le rationalisme, s'il veut s'appuyer sur l'expérience, ne peut être que critique. Dans la Dissertation de 1770, enfin, Kant démontre l'existence d'éléments a priori au niveau de la sensibilité elle-même, la forme de l'espace et du temps, dont dépend toute activité de l'entendement.

3.2 La période critique

La période critique, qui concilie idéalisme transcendantal et réalisme empirique, s'amorce dès 1770, mais s'ouvre véritablement avec la parution de la Critique de la raison pure en 1781. On distingue parfois une ultime période, de 1797 à la mort du philosophe, durant laquelle Kant élabore une métaphysique de la nature liée à une physique concrète. Ces dernières notes ont été publiées sous le titre Opus posthumum.

3.2.1 Refonder la métaphysique

Dans la Critique de la raison pure (1781), l'ambition kantienne est de substituer à la métaphysique traditionnelle « vermoulue » une métaphysique non plus « transcendante » mais immanente, qui se tiendrait dans les limites d'un pouvoir de connaître où sensibilité et entendement sont toujours indissolublement liés. Kant se livre donc conjointement, sous l'influence de la lecture de Hume, de Locke et de Rousseau, à une critique de la métaphysique inspirée par Leibniz et Wolff et à une critique des facultés, c'est-à-dire des instances qui, en l'Homme, reçoivent les impressions et produisent les jugements et les pensées. Il s'agit de desceller la métaphysique de sa fausse assise spéculative pour la re-fonder dans la raison pure pratique.

Pour ce faire, il prend appui sur la distinction des jugements analytiques et des jugements synthétiques.

3.2.2 Jugements analytiques et jugements synthétiques

Est analytique un jugement dans lequel le prédicat est contenu dans le sujet, comme dans la proposition « Les maisons noires sont des maisons ». La vérité de ce type de propositions est évidente, parce qu'affirmer l'inverse reviendrait à rendre la proposition contradictoire. De telles propositions sont appelées analytiques parce que l'on découvre la vérité par l'analyse du concept lui-même.

Les jugements synthétiques, quant à eux, sont ceux auxquels on ne peut parvenir par la pure analyse, comme dans l'énoncé « La maison est noire ». Tous les jugements ordinaires qui résultent de l'expérience du monde sont synthétiques.

Kant répartit les jugements en deux autres types : les jugements empiriques ou a posteriori et les jugements a priori formulés avant toute expérience. Les jugements empiriques dépendent de la perception des sens, alors que les jugements a priori sont valides par essence et ne sont pas fondés sur une telle perception. La différence entre ces deux types de jugements peut être illustrée par la proposition empirique « La maison est noire » et la proposition a priori « Deux plus deux égale quatre ». Kant soutient qu'il est possible de faire des jugements synthétiques a priori. En effet, c'est déjà sur un mode empirique que l'on saisit par intuition des phénomènes : l'espace et le temps sont des formes a priori de l'intuition, modes selon lesquels l'esprit appréhende ce qui est pour lui phénomène. Kant distingue ce qui apparaît, les « phénomènes », des « choses en soi », qui demeurent inconnues. Contre l'idéalisme de Berkeley, il affirme l'existence des choses hors de l'esprit. Cependant, la constitution des objets n'est pas séparable de ce qu'ils sont pour l'entendement allié à la sensibilité.

3.2.3 Catégories

L'activité de l'entendement, qui opère la synthèse du donné de l'intuition, est réglée par les catégories et se fonde sur la conscience ultime de soi, le « je pense » ou « sujet transcendantal », qui exprime et assure l'unité de la conscience, identité de soi à soi. Les catégories, fonctions qui permettent à l'entendement d'assurer la synthèse du divers représenté dans l'intuition, structurent donc la connaissance que nous avons du monde. Elles se divisent en quatre groupes : la quantité (unité, pluralité, totalité), la qualité (réalité, négation, limitation), la relation (substance-accident, cause-effet, réciprocité), la modalité (possibilité, existence, nécessité), et dérivent de la table logique des jugements.

Les jugements par lesquels l'entendement détermine l'objet de l'expérience sont le fruit de cette activité de synthèse du donné de l'intuition médiatisé par les catégories. Les schèmes de l'imagination mettent en rapport cette application de l'activité de l'entendement avec le donné de l'intuition sensible.

Hors de cette application aux données de l'intuition sensible, les catégories sont privées de tout sens et signification. C'est précisément dans cet usage illégitime et non maîtrisé des catégories que sombre la métaphysique classique : cherchant à déterminer des essences intelligibles indépendamment de l'expérience, elle mène à des antinomies, propositions contradictoires dans lesquelles la vérité des deux membres peut être également démontrée (l'Univers est infini / fini, toute réalité se ramène à des éléments insécables / toute réalité peut être décomposée à l'infini, etc.). C'est d'ailleurs la constatation de ces antinomies insolubles qui conduit Kant à la philosophie critique et à sa révolution copernicienne : il entend « mettre un terme au scandale d'une contradiction manifeste de la raison avec elle-même » (Lettre à Garve, 21 septembre 1798). La principale antinomie est celle qui concerne la causalité libre et la causalité naturelle. Tout l'objet de la Critique est en un sens d'expliquer un acte à la fois selon la loi de la causalité naturelle et selon la loi de la causalité libre.

C'est là l'essentiel de la philosophie pratique : sauver la causalité libre. Kant identifie en effet causalité par liberté et causalité par la raison, ce qu'il exprime sous la notion d'« autonomie », où se rejoignent à la fois l'idée de la loi morale comme exigence d'universalité et l'idée de la liberté comme causalité de la raison.

3.2.4 Autonomie de la raison et impératif catégorique

Les Fondements de la métaphysique des mœurs (1785), la Critique de la raison pratique (1788) et la Métaphysique des mœurs (1797) développent la philosophie morale de Kant, fondée sur la liberté et sur l'« autonomie » de la volonté (opposée à l'« hétéronomie »).

L'acte moral est l'acte d'une pure bonne volonté, volonté dans laquelle celui qui agit se détermine par respect de la loi morale, c'est-à-dire de la raison universelle en lui. Cette affirmation est à l'origine de la distinction entre « impératif hypothétique » et « impératif catégorique ». L'impératif catégorique est le commandement de la raison elle-même qui s'exprime comme tel : « Agis de telle sorte que la maxime de ton action puisse être érigée en règle universelle . » L'impératif hypothétique ne fait que commander une action comme moyen en vue d'une fin, inspiré par la sensibilité.

Dans la seconde formulation de l'impératif catégorique, le respect de la loi universelle en moi-même m'introduit au respect de tout être raisonnable comme fin en soi.

L'article Qu'est-ce que les Lumières ? (1784) définit à la fois le cadre et le but du projet kantien, et ce qu'est pour Kant l'autonomie de l'Homme : la sortie de la « minorité », et la capacité de penser librement, par soi-même.

L'Idée d'une histoire universelle du point de vue cosmopolitique (1784) et les Conjectures sur le commencement de l'histoire humaine (1786) donnent une première ébauche d'analyse philosophique du devenir-homme de l'humanité comme tel, au travers du thème de l'insociable sociabilité, qui prépare le thème hégélien de la « ruse de la raison ». Kant pense que le monde évolue vers une société idéale, dans laquelle la raison « obligerait chaque législateur à faire ses lois de telle sorte qu'elles pourraient être issues de la volonté unie d'un peuple entier et à considérer chaque sujet, pour autant qu'il aspire à être citoyen, sur la base de la conformité à cette volonté ».

3.2.5 Jugement esthétique

Dans la Critique de la faculté de juger (1790), Kant présente une analyse du jugement esthétique (« le beau est ce qui plaît universellement sans concept ») et montre qu'au niveau du jugement esthétique (finalité sans fin) se justifie un usage de la catégorie de fin comme une approche du donné phénoménal qui dépasse le simple donné comme tel.

Tandis que la Critique de la raison pure limite le pouvoir de connaître de l'Homme au monde phénoménal et assigne à l'âme, au monde et à Dieu le statut d'« idées régulatrices » de la raison, et que la Critique de la raison pratique légitime des affirmations relatives au monde des noumènes, à l'existence de Dieu, à la croyance en l'immortalité de l'âme et à la liberté (postulats de la raison pratique), la Critique de la faculté de juger s'emploie à opérer une conciliation de ces deux perspectives en montrant comment il y a, dans la finalité de l'organisation de la nature comme dans la finalité du devenir de l'humanité dans l'histoire, des indices, au plan des phénomènes, de la vérité des postulats de la raison pratique.

La Religion dans les limites de la simple raison (1793) définit comment la compréhension de soi du sujet pratique fondé dans la loi de la raison (autonomie) ouvre la voie à une interprétation critique du donné de la révélation chrétienne : Kant y traite notamment du pharisaïsme et de la conversion pour y examiner le rapport de la loi morale et de la volonté. L'Essai sur le mal radical, qui sert d'introduction à la Religion, développe la problématique de la possibilité de l'espérance, en montrant que l'Homme est mauvais sur fond de disposition naturelle au bien. Le mal radical est la libre subordination de la morale à la sensibilité.

Les trois questions fondamentales de Kant — « Que puis-je savoir ? », « Que dois-je faire ? », « Que m'est-il permis d'espérer ? » — convergent vers une seule question : « Qu'est-ce que l'Homme ? »

4. POSTÉRITÉ DU KANTISME

Véritable rupture avec la tradition philosophique, la philosophie kantienne est elle-même fondatrice de toute une tradition de la pensée. Point de départ de l'idéalisme transcendantal de Fichte, de Schelling, de l'idéalisme absolu de Hegel, objet des critiques de Schopenhauer puis des sarcasmes de Nietzsche, la philosophie de Kant a tantôt été lue surtout comme une théorie de la connaissance (néopositivisme, école de Marburg, avec Paul Natorp et Hermann Cohen), tantôt principalement comme une philosophie morale. Par-delà la

critique très forte de Hegel, la pensée contemporaine a connu un retour à Kant, soit par la voie de Heidegger (Kant et le Problème de la métaphysique, 1929), soit par la voie de la tradition française de philosophie réflexive, directement inspirée de Fichte, de Léon Brunschwig, de Jules Lagneau et de Jean Nabert.

CHARLES MONTESQUIEU

Charles Montesquieu

1. PRÉSENTATION

Charles de Secondat (1689-1755), homme de lettres et philosophe français, auteur des Lettres persanes et De l'esprit des lois, qui, en renouvelant l'approche des sciences politiques, a contribué à l'essor des « Lumières ».

2. UNE NOBLESSE D'ESPRIT

2.1 Une carrière parlementaire

Issu d'une famille d'importants parlementaires bordelais, Charles de Secondat, baron de La Brède et de Montesquieu, est élevé au château de La Brède. Il suit ensuite des études de droit, à Bordeaux puis à Paris. Dans la capitale, il fréquente les milieux savants et lettrés, mais, très attaché à sa terre et à sa région, il revient à Bordeaux où il reçoit la charge de conseiller au parlement (1714). À la mort de son père, il entre en possession du domaine de La Brède et des vignobles qui en font partie, et, en 1716, son oncle lui lègue sa charge de président à mortier au parlement de Bordeaux. Dès lors, le destin de Montesquieu semble tracé : sa vie durant, il restera fidèle à ses attaches de propriétaire terrien.

2.2 Des premiers écrits aux Lettres persanes

Pourtant, parallèlement à cette charge officielle, il se passionne pour les sciences, et, comme membre de l'Académie des sciences de Bordeaux, il rédige de nombreux traités de physique, de médecine, mais également de politique et de philosophie (Dissertation sur la politique des Romains dans la religion, 1716). Ces premières œuvres, par bien des aspects, annoncent les Lettres persanes. Ce dernier ouvrage est publié anonymement en 1721 à Amsterdam, probablement pour éviter que ce roman, audacieux à bien des égards, ne compromette la réputation de sérieux du magistrat. Cependant, cet anonymat est vite percé à jour et le roman contribue sans doute à ce que soit différée jusqu'en 1727 l'élection de son auteur à l'Académie française. En revanche, le succès des Lettres persanes ouvre à Montesquieu les portes des salons parisiens, comme celui de la marquise de Lambert ou du club de l'Entresol.

2.3 Voyages et observations

En 1726, Montesquieu quitte la magistrature. Tout en restant profondément attaché à sa terre natale, il passe alors le plus clair de son temps dans les salons parisiens et en voyage : c'est probablement la fréquentation des salons qui lui inspire des romans tels que le Temple de Gnide (1725) et l'Histoire véritable (publié en 1892), qui relèvent du genre galant et témoignent d'une grande finesse psychologique et morale. De 1728 à 1731, Montesquieu se rend en Hongrie, en Italie, en Hollande, en Angleterre, où il demeure près de deux ans. Tous ces voyages rendent possible une observation minutieuse de la géographie, de l'économie, des mœurs et des coutumes politiques des différents pays européens. De retour en France, Montesquieu se consacre à l'étude de l'histoire et publie en 1734 les Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence. Laboratoire de la grande œuvre à venir, cette glorification de la République romaine, à l'origine destinée à s'intégrer dans un ensemble beaucoup plus vaste de philosophie politique que

Montesquieu est en train de rédiger, recourt à une méthode historique fondée sur la causalité humaine. Pendant quatorze années, compilant sources livresques et témoignages, il compose, augmente, remanie l'œuvre de toute une vie, *De l'esprit des lois* (1748).

Publié anonymement à Genève, l'ouvrage a aussitôt un immense retentissement, mais subit les attaques des jésuites et des jansénistes, qui critiquent violemment son éloge de la religion naturelle. Montesquieu y répond par la *Défense de l'« Esprit des lois »* (1750). En vain, puisque la faculté de théologie de Paris condamne l'ouvrage, qui a d'ailleurs été mis à l'Index par le Saint-Siège dès sa publication. Montesquieu publie encore *Lysimaque* (1754) et rédige l'article « *Essai sur le goût* » (posthume, 1757) de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. Devenu pratiquement aveugle, il s'éteint le 10 février 1755.

Montesquieu laisse de volumineux carnets et d'innombrables notes personnelles qui seront publiés bien après sa mort. Le *Spicilège* (1944) et *Mes Pensées* (1899) recueillent ainsi divers manuscrits laissés en l'état par Montesquieu et composés de pages intimes, de relations de voyage, de travaux préparatoires et de commentaires variés. Cette production marginale, fondamentale, éclaire, s'il en était besoin, l'œuvre d'un des esprits les plus pénétrants du XVIIIe siècle.

3. UNE ŒUVRE POLITIQUE

3.1 Les Lettres persanes

3.1.1 Un roman épistolaire

Les *Lettres persanes* relatent, sous la forme épistolaire, le voyage à Paris de deux Persans, Usbek et Rica : leur séjour, qui dure huit années, leur fournit le loisir d'observer la société et le mode de vie des Français, leurs coutumes, leurs

traditions religieuses ou politiques, et d'en faire le rapport à leurs interlocuteurs restés en Perse. Parallèlement, Usbek et Rica reçoivent des nouvelles de Perse, qui renseignent le lecteur sur les mœurs de ce pays.

La forme épistolaire n'est plus tout à fait une nouveauté en 1721, mais elle trouve ici une expression aboutie, car Montesquieu sait tirer parti de toutes les ressources qu'offre le genre, notamment en soulignant la relativité des points de vue : si les Perses sont étranges aux yeux des Parisiens, la réciproque est aussi vraie. Montesquieu parvient de surcroît à lier étroitement les thèmes les plus divers et à embrasser une grande variété de sujets sans nulle part donner quelque impression que ce soit de monotonie ou de décousu.

3.1.2 La vogue de l'exotisme

Quant à la dimension orientale des Lettres persanes, elle s'inscrit dans une vogue de l'exotisme, dont l'abondante production de récits de voyages et la publication des Mille et Une Nuits par Antoine Galland (1704-1717) sont les signes les plus manifestes. De fait, le roman abonde en notations pittoresques, comme les dates, qui renvoient au calendrier musulman. Mais la confrontation entre les modes de vie persan et français, en particulier entre l'islam et le christianisme, ou entre le despotisme oriental et la monarchie française, est chargée par Montesquieu d'une intention satirique et critique.

3.1.3 Une satire politique et sociale

Tous les travers et le ridicule de la société française de l'époque sont ainsi épinglés. Mais Montesquieu va plus loin : les grandes questions qui seront celles des philosophes tout au long du siècle des Lumières se trouvent déjà amorcées dans les Lettres persanes : la réflexion sur le bonheur, présenté comme une revendication légitime, le combat pour la liberté et la tolérance, en particulier en matière religieuse, la critique des formes autoritaires du pouvoir, despotisme ou absolutisme. Enfin, et c'est peut-être là le fait capital, les Lettres

persanes sont un manifeste du pouvoir de l'ironie. Par leur fausse naïveté, les Persans réussissent à déjouer les pièges de l'hypocrisie sociale et à faire apparaître en pleine lumière la vérité cachée de la société occidentale.

Pour une présentation plus détaillée de l'œuvre, voir l'article spécialement consacré aux Lettres persanes.

3.2. De l'esprit des lois

3.2.1 Une méthode expérimentale

Comme les Lettres persanes à certains égards, De l'esprit des lois, véritable somme d'histoire politique comparée, s'appuie sur le principe de la relativité des mœurs, des sociétés et de leurs lois. Ce travail se fonde sur différents types de sources : les observations directes que Montesquieu a recueillies lors de ses voyages auprès de la monarchie constitutionnelle anglaise ou auprès de la république de Venise ; les témoignages rapportés par des voyageurs venus de tous les pays du monde ; enfin, une abondante matière livresque (la bibliothèque du château de La Brède comporte plus de trois mille volumes).

Sa méthode est donc plus expérimentale qu'abstraite : il s'agit d'abord de saisir les circonstances variées dans lesquelles les lois de chaque nation trouvent leur origine ou leur explication.

3.2.2 Trois types de gouvernement

Distinguant trois types de gouvernement, le monarchique, le despotique et le républicain, Montesquieu s'attache d'abord à définir les principes fondamentaux sur lesquels se fondent ces systèmes : l'honneur, pour le monarchique ; la crainte, pour le despotique ; la vertu, pour le républicain. Puis il cherche à définir les liens constitutifs qui existent entre les différents types de

gouvernement, leurs lois et les pays qui les ont établis. Douze des trente et un chapitres de l'ouvrage sont ainsi consacrés aux rapports des lois avec le climat, la géographie, le commerce, la monnaie, la démographie ou la religion.

3.2.3 Pour une monarchie modérée

Cette objectivité véritablement scientifique de l'observation n'empêche pas Montesquieu d'exprimer sa préférence pour le système monarchique, prônant une monarchie tempérée et une séparation des pouvoirs (législatif, exécutif, judiciaire). Par ailleurs, le ton de l'ouvrage s'élève parfois jusqu'à l'indignation, pour condamner l'esclavage, par exemple, ou la torture.

Avec cet ouvrage, Montesquieu apparaît comme le premier des « philosophes » du XVIIIe siècle : sa démarche d'observation rationnelle ouvre la voie à l'esprit des Lumières, fondé sur la raison et la tolérance, même si son (relatif) conservatisme contrebalance parfois la dimension profondément novatrice de sa pensée politique. Certains des principes qu'il a développés dans *De l'esprit des lois* ont inspiré la Constitution américaine, ainsi que la Constitution de 1791.

SAINT-SIMON CHRC

Claude Henri de Rouvroy, Saint Simon

1. PRÉSENTATION

Saint-Simon (1760-1825), théoricien socialiste français.

2. AUX FONDATIONS DU SOCIALISME

Né à Paris, issu d'une famille illustrée notamment par le duc de Saint-Simon, auteur des Mémoires, Claude Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon, se rend à l'âge de 16 ans en Amérique du Nord pour prendre part à la guerre de l'Indépendance américaine. De retour en France, il est un fervent adepte de la Révolution et renonce à son titre.

Saint-Simon est considéré comme l'un des fondateurs du socialisme moderne. Toutefois, à la différence des socialistes révolutionnaires qui choisissent les producteurs contre les propriétaires, Saint-Simon privilégie les producteurs, qu'il oppose aux « princes, aux grands officiers de la couronne, aux évêques, aux maréchaux de France, aux préfets et aux propriétaires oisifs [qui] ne travaillent pas directement aux progrès des sciences, des beaux-arts et des arts et des métiers ». Selon lui, le socialisme ne peut se limiter à la question de la répartition des richesses, mais doit également se soucier de développer les forces productives. Une production abondante représente en effet le meilleur moyen d'améliorer le sort des classes populaires. Ses travaux plaident pour une organisation sociale dirigée par des hommes issus des sciences et de l'industrie, œuvrant au bien-être de toute la société.

La défense d'une élite de producteurs, qui rassemble tout aussi bien les agriculteurs et les industriels que les commerçants ou les banquiers, ne doit pas pour autant s'accompagner d'un développement excessif de l'État : Saint-Simon est en effet partisan d'un État qui incite plus qu'il ne contraint, qui encourage plus qu'il n'impose : « Le gouvernement, écrit-il, nuit toujours à l'industrie quand il se mêle de ses affaires ; d'où il suit que les gouvernements doivent borner leurs soins à préserver l'industrie de toute espèce de troubles et de contrariétés. »

3. LE SAINT-SIMONISME

Après sa mort, les étudiants de Saint-Simon font connaître ses idées, qui fondent la philosophie saint-simonienne. Au XVIIIe siècle, sous l'impulsion de Prosper Enfantin, de Bazard et Leroux, le saint-simonisme trouve une

application originale dans la constitution de communautés socialistes, véritables contre-sociétés avec leurs rites et leurs croyances. Ces diverses expériences tournent court, mais le saint-simonisme n'en continue pas moins à influencer une partie de l'élite économique et intellectuelle française et européenne qui retient de Saint-Simon tantôt les thèmes industrialistes, tantôt les thèmes socialistes. Les frères Pereire, grands banquiers du second Empire, mais également Karl Marx ou Pierre Joseph Proudhon, considèrent que leur pensée s'inscrit dans la lignée du saint-simonisme.

Saint-Simon a notamment écrit le Nouveau Christianisme (1825), Du système industriel (1821-1822) et le Catéchisme des industriels (1823-1824).

THOMAS MALTHUS

Thomas Malthus

1. PRÉSENTATION

Thomas Malthus (1766-1834), économiste britannique.

2. DE LA DÉMOGRAPHIE À L'ÉCONOMIE

Né près de Dorking (Surrey), Robert Malthus devient pasteur anglican après ses études à l'université de Cambridge. En 1798, il publie anonymement la première version de son célèbre Essai sur le principe de population, dont la version définitive, Aperçus sur les effets passés et présents relativement au bonheur de l'humanité, est présentée au public en 1803. Deux ans plus tard, il crée la chaire d'économie politique au collège d'Haileybury.

Ses positions audacieuses sur les questions de natalité et d'aide publique ont éclipsé l'importance de sa contribution dans la détermination de l'origine de la

rente foncière et du rôle de la monnaie, ainsi que dans le domaine de la théorie de l'épargne et des investissements. Ces questions occupent pourtant une place majeure dans ses principaux ouvrages : De la nature du progrès et du revenu (1815), Principes d'économie politique au point de vue de leur application pratique (1820), Définitions en économie politique et Mesure de la valeur (1823).

3. THÉORIE DU CONTRÔLE DES NAISSANCES

L'apport de Malthus réside dans l'explication qu'il donne de la misère persistante du peuple. Selon lui, la croissance des ressources alimentaires serait structurellement plus faible que celle de la population (la première connaissant une progression arithmétique, tandis que celle de la seconde serait géométrique). L'équilibre ne pourrait donc être retrouvé que par la réduction de la population. Malthus est ainsi le premier à préconiser une politique de contrôle des naissances par l'éducation des familles pauvres à la continence, destinée à supplanter la régulation naturelle que constitueraient les guerres, les famines et les épidémies. Il conseille, en outre, d'éviter toute mesure susceptible d'accroître la natalité, notamment la charité publique destinée aux hommes valides. L'aide sociale doit donc se limiter à l'éducation, seul moyen permettant aux masses de prendre conscience des fléaux engendrés par la surpopulation.

Les thèses de Malthus sont violemment critiquées par les catholiques, qui y voient une incitation à s'écarter du devoir sacré de procréation, et par les marxistes, pour qui les politiques antinatalistes adoucissent les effets du capitalisme, tout en épargnant à la classe possédante un nécessaire partage des richesses. John Stuart Mill fait en revanche partie des ardents défenseurs de Malthus. Au XXe siècle, l'apport de Malthus est notamment mis en question par les partisans du « populationnisme », comme Alfred Sauvy en France.

GASTON BACHELARD

Gaston Bachelard

Gaston Bachelard (1884-1962), philosophe épistémologue et essayiste français.

Bachelard naît à Bar-sur-Aube dans une famille modeste. Au terme de ses études secondaires, il travaille comme employé des Postes à Remiremont jusqu'en 1906, puis à Paris de 1907 à 1913. En dépit de ses soixante heures hebdomadaires de travail, il obtient une licence en mathématiques en 1912. Son désir de devenir ingénieur est contrarié par le déclenchement de la Première Guerre mondiale et son enrôlement dans l'armée. À sa démobilisation, il est nommé professeur de physique et de chimie.

Ses convictions en matière de physique bouleversées par la théorie de la relativité, il se tourne vers la philosophie et, après avoir passé avec succès le concours de l'agrégation, il obtient son doctorat en 1927 avec une thèse intitulée *Essai sur la connaissance approchée*, qui sera couronnée par le prix Gegner.

En 1930, Bachelard entame une carrière universitaire classique, à Dijon puis à la Sorbonne, enseignant l'histoire et la philosophie des sciences jusqu'en 1954. Il sera décoré de la Légion d'honneur en 1951 et élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques en 1955.

Un esprit aussi universel ne peut se satisfaire de la seule approche philosophique. Philosophe, critique et épistémologue, Bachelard est aussi homme de science, grand penseur et poète. Son œuvre reflète à la fois sa précision scientifique et sa sensibilité poétique. Dans ses ouvrages, ces deux aspects ne se mêlent pas, mais se succèdent en alternance. En 1934, il publie *Le Nouvel Esprit scientifique* et en 1938 *La Formation de l'esprit scientifique* : contribution à une analyse de la connaissance objective. Ces deux ouvrages, dont l'importance épistémologique est toujours aussi évidente, n'ont rien perdu de leur pertinence pour les problèmes scientifiques actuels. L'idée-force qui les sous-tend est que la compréhension scientifique repose sur une négation de la connaissance actuelle. Son principal livre d'épistémologie est *Le Matérialisme rationnel* (1953).

Ses analyses de l'imaginaire sont contenues dans les travaux qui proposent une psychanalyse des éléments : la Psychanalyse du feu (1938), l'Eau et les Rêves (1942), l'Air et les Songes (1943), la Terre et les Rêveries de la volonté (1948). Ces ouvrages empruntent beaucoup à Carl Gustav Jung, notamment ses idées sur l'énergie spirituelle et l'opposition animus-anima.

Bachelard consacre la fin de sa vie à une quête plus poétique : la Poétique de l'espace (1957) et la Poétique de la rêverie (1960).

RAYMOND ARON

Raymond Aron

Raymond Aron (1905-1983), philosophe et sociologue français dont l'œuvre a servi de modèle à des générations d'analystes et de politiciens.

Né à Paris, Raymond Aron entre à l'École normale supérieure où il fait la connaissance de Jean-Paul Sartre et de Paul Nizan. Lors d'un séjour à Cologne, en 1930-1931, il découvre la sociologie de Max Weber. Après avoir rédigé en 1938 une thèse intitulée Introduction à la philosophie de l'histoire, il enseigne à Bordeaux puis s'embarque pour Londres où il devient directeur de la France libre, journal créé sous l'impulsion du général de Gaulle.

De retour à Paris à la Libération, Aron enseigne à l'École nationale d'administration, et entre comme éditorialiste à Combat en 1946, puis au Figaro en 1947, fonction qu'il occupera jusqu'en 1977. Son adhésion au Rassemblement du peuple français (RPF), en 1948, lui vaut de se brouiller avec Sartre au sein de l'équipe des Temps modernes, à propos du régime soviétique et de l'idée de la gauche qu'ils veulent promouvoir. Il publie à ce propos, en 1955, l'Opium des intellectuels, ouvrage politique des plus influents de l'après-guerre. Nommé la même année à la chaire de sociologie à la Sorbonne, Aron partage le reste de sa vie entre la réflexion et le journalisme.

La pensée d'Aron concilie donc deux domaines : la philosophie et la sociologie, cette dernière étant fortement influencée par la démarche de Max Weber, qu'il

a contribué à faire connaître en France, et dont il a révélé l'apport, en même temps que celui de Tocqueville (les Étapes de la pensée sociologique, 1967).

Tandis que, dans sa philosophie, Aron s'attache à analyser la condition historique de l'homme, il cherche, dans son œuvre sociologique, à comprendre les événements historiques à la lumière de la compréhension des acteurs eux-mêmes qui les ont accomplis, et du récit qu'ils en effectuent (Dimensions de la conscience historique, 1960). Parallèlement, Aron s'interroge sur les rapports qui s'établissent entre la structure sociale et le régime politique dans les sociétés industrielles (Dix-Huit Leçons sur la société industrielle, 1962). Opposé aux conceptions démocratiques proposées par les régimes de l'Est (Démocratie et Totalitarisme, 1965), il a réfléchi sur la bipolarité du monde contemporain, entre l'Est et l'Ouest, dans son livre Penser la guerre. Clausewitz (1976).

Jean Jacques Rousseau

Jean-Jacques Rousseau

1. PRÉSENTATION

Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), écrivain et philosophe genevois de langue française, auteur des Confessions, l'une des principales figures du siècle des Lumières.

2. LES ANNÉES DE FORMATION

Né dans la république calviniste de Genève, Jean-Jacques Rousseau perd sa mère quelques jours après sa naissance. Vers l'âge de douze ans, il commence un apprentissage de graveur mais, malheureux chez son maître, il prend la fuite au bout de quelques années et passe à pied en Savoie (1728). Rousseau est

recueilli par Mme de Warens, jeune dame pieuse qui devient sa protectrice et qui le convertit au catholicisme. Après de nouvelles errances, il revient auprès de Mme de Warens, devenue sa maîtresse, goûter les délices d'un bonheur paisible. Les Charmettes, près de Chambéry, prêtent à cet amour leur cadre idyllique et bienveillant jusqu'en 1737, date d'arrivée d'un nouveau rival.

3. LES DÉBUTS DANS LE MONDE

En 1742, Jean-Jacques Rousseau se rend à Paris pour y gagner sa vie comme maître de musique, copiste et secrétaire particulier. Il se lie d'amitié avec Denis Diderot et rédige des articles sur la musique pour l'Encyclopédie. Son nouveau système de notation musicale n'ayant pas été admis par l'Académie, il se met à composer un opéra, les Muses galantes (1744), qui ne remporte pas le succès attendu. En 1745, il rencontre une jeune lingère, Thérèse Levasseur, qui sera sa compagne jusqu'à sa mort. Cinq enfants naissent de ce couple, tous placés par leur père à l'hospice des Enfants-Trouvés.

4. L'ILLUMINATION DE VINCENNES

La vocation littéraire de Rousseau — il le racontera par la suite — survient un jour de 1749. En allant rendre visite à Diderot enfermé au donjon de Vincennes, il lit le sujet du concours de l'Académie de Dijon : « ... si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ». Une foule d'idées se pressent alors dans son esprit. Il prend la plume et rédige son Discours sur les sciences et les arts, soutenant que les « progrès » de la civilisation dénaturent l'Homme ; un an plus tard, il apprend qu'il a remporté le prix. Publié en 1750, ce premier ouvrage provoque immédiatement des réactions diverses et, en six mois, son auteur se trouve au centre de tous les cercles intellectuels et mondains.

5. GRANDES ŒUVRES ET POLÉMIQUES

Après le triomphe d'un nouvel opéra, le *Devin du village* (1752), Rousseau compose coup sur coup ses grandes œuvres : le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* (1758), *Julie ou la Nouvelle Héloïse* (1761), *Du contrat social* (1762) et *Émile ou De l'éducation* (1762).

En 1762, ce dernier ouvrage est condamné par le parlement de Paris. Pour échapper à son arrestation, Rousseau mène une vie errante pendant huit années. Fuyant de refuge en refuge, notamment en Angleterre à la rencontre du philosophe David Hume, il compose divers écrits, parmi lesquels les *Lettres écrites de la montagne* (1764), où il répond à ses accusateurs. Les attaques de ses détracteurs et la solitude aggravent chez Rousseau un sentiment de persécution déjà latent et le persuadent peu à peu qu'il est la proie d'un complot, en particulier de la part des encyclopédistes avec qui il est brouillé. En 1770, il revient se fixer à Paris et s'engage à ne plus rien publier de son vivant. Les *Confessions* (1765-1770, édition posthume 1782-1789), *Rousseau juge de Jean-Jacques ou Dialogues* (1772-1776, posthume 1789) et les *Rêveries du promeneur solitaire* (1776-1778, posthume 1782) ne paraîtront qu'après sa mort, survenue à Ermenonville. Ses cendres ont été transférées au Panthéon par la Convention en 1794.

6. PENSÉE ET INFLUENCE

Rousseau est, certes, un philosophe des Lumières, en raison du caractère révolutionnaire de ses idées, mais il est aussi à contre-courant de la confiance de son époque dans le progrès. Ce paradoxe qui anime l'ensemble de ses écrits s'applique à la morale, à la politique, à l'éducation et à la religion. Constant leitmotiv, la nature est le fondement et le principe auquel il ne cesse de se référer.

L'influence des idées de Rousseau est très nette dans la doctrine politique révolutionnaire mais elle perdure également tout au long du XIXe siècle dans l'ensemble des sciences humaines. L'héritage de Rousseau n'est pourtant pas seulement d'ordre philosophique, puisqu'il est aussi à l'origine d'une nouvelle forme de sensibilité. Son univers hanté par la rêverie, la contemplation de la nature, le goût insulaire et la solitude ont en effet marqué la littérature du siècle suivant, à tel point que Rousseau est généralement considéré comme l'un des précurseurs du romantisme.

MICHEL FOUCAULT

Michel Foucault

1. PRÉSENTATION

Michel Foucault (1926-1984), philosophe français.

Michel Foucault s'est efforcé de montrer que les représentations globales des phénomènes sociaux et humains, considérées souvent comme des vérités immuables, constituent en fait des unités discursives spécifiques, susceptibles de changer radicalement à mesure que les spécialistes adoptent des approches différentes. Ses recherches s'inscrivent dans la lignée de la pensée de Karl Marx, Sigmund Freud et du positivisme français.

Michel Foucault livre des conceptions novatrices, qui débouchent sur une remise en question de toutes les représentations communes, notamment sur l'hôpital et la « folie », les prisons, la police, le système d'assurance et, de façon générale, tous les phénomènes sociaux qui se situent à la frontière des sphères institutionnelle et idéologique.

2. REPÈRES BIOGRAPHIQUES

Né à Poitiers (Vienne), Michel Foucault étudie la philosophie et la psychologie, puis il entra à l'École normale supérieure à Paris. Pendant les années 1960, il occupe le poste de directeur du département de philosophie à l'université de Clermont-Ferrand et à l'université de Paris-Vincennes. En 1970, il est élu au Collège de France où il enseigne l'histoire des systèmes de pensée. Au cours des années 1970 et 1980, sa réputation internationale grandit et il multiplie les conférences à travers le monde.

3. UNE RÉFLEXION PHILOSOPHIQUE SOUS INFLUENCES

Les deux philosophes qui influencent le plus la pensée de Foucault sont Friedrich Nietzsche et Martin Heidegger. Le premier soutient que la conduite humaine est motivée par une volonté de puissance et que les valeurs traditionnelles ont perdu leur emprise sur la société. Martin Heidegger critique pour sa part ce qu'il appelle « notre compréhension technologique commune de l'être ».

Michel Foucault explore à son tour la mutation des structures du pouvoir au sein de la société et les multiples mécanismes par lesquels le pouvoir se rattache au moi. Il étudie les règles fluctuantes qui sont susceptibles d'entrer en jeu dans les discours politiques des différentes périodes de l'histoire. Il analyse également la façon dont les pratiques quotidiennes permettent aux individus de définir leur identité et de systématiser leur connaissance. Il se présente lui-même comme un archéologue dont l'objet de recherche réside dans la constitution des clivages qui marquent la culture occidentale.

4. UNE PENSÉE NOVATRICE

4.1 Folie et langage

On peut distinguer plusieurs périodes dans le développement de la pensée de Michel Foucault. Tout d'abord, dans l'Histoire de la folie à l'âge classique (1961), qu'il rédige alors qu'il est lecteur de français à l'université d'Uppsala, en Suède, il retrace comment, dans le monde occidental, la folie, d'abord considérée d'inspiration divine, en est venue à être conçue comme une maladie mentale, une forme de « déraison » qui nécessite l'isolement et l'enfermement. Dans ce livre, où il tente de dégager la spécificité de la folie, il affirme : « le langage est la structure première et dernière de la folie ; il en est la forme constituante. »

4.2. Évolution des sciences humaines

L'œuvre considérée comme la plus importante et la plus achevée de Michel Foucault est les Mots et les Choses (1966). Il y élabore une nouvelle conception de la science historique, en énonçant les deux concepts majeurs de sa pensée : la formation discursive, constitutive du regard de l'homme sur lui-même et ses propres conceptions ; la coupure épistémologique, rupture radicale qui marque la disparition de la précédente vision des choses et l'apparition d'une nouvelle formation discursive. Dans l'Archéologie du savoir (1969), il approfondit ces concepts.

4.3. L'homme et le pouvoir de la société

La dernière période de la pensée de Michel Foucault débute avec la publication de Surveiller et punir en 1975. Cet ouvrage, qui porte explicitement sur la question de savoir si l'emprisonnement est une punition plus humaine que la torture, aborde plus généralement la façon dont la société régit les individus en « dressant » leurs corps (voir histoire de l'enfermement). Pour Michel Foucault, l'enfermement a pour objectif d'investir « politiquement » les corps ; par la douceur ou la violence, il s'agit d'imposer la notion de norme. Ainsi, la notion de délinquance est le produit direct de la prison.

Les trois derniers ouvrages de Foucault, Histoire de la sexualité, tome I : la Volonté de savoir (1976), l'Usage des plaisirs (1984) et le Souci de soi (1984), font partie d'une histoire de la sexualité demeurée inachevée. Dans ces livres, Foucault parcourt les étapes par lesquelles les individus, dans les sociétés occidentales, en sont venus à se concevoir eux-mêmes comme des êtres sexués et rapporte ce concept de moi sexué à la vie morale et éthique de l'individu.

Dans tous les ouvrages de cette dernière période, Foucault s'efforce de montrer que la société occidentale a engendré une catégorie de pouvoir inédite, qu'il nomme biopouvoir, c'est-à-dire un nouveau système de contrôle que les conceptions traditionnelles de l'autorité sont incapables de comprendre et de critiquer. Loin d'être répressif, ce nouveau pouvoir accroît la vie. L'Histoire de la sexualité traduit ainsi une « histoire des problématiques éthiques faites à partir des pratiques de soi ». Foucault résume cette idée en 1984 dans les termes suivants : « le sexe n'est pas une fatalité ; il est une possibilité d'accéder à une vie créatrice. »

Jean Paul Sartre

Jean-Paul Sartre

1. PRÉSENTATION

Jean-Paul Sartre (1905-1980), philosophe, dramaturge, romancier et journaliste politique français qui fut une personnalité majeure de la vie intellectuelle française de la seconde moitié du XXe siècle et la figure de proue de l'existentialisme.

2. PARCOURS

Jean-Paul Sartre naquit à Paris le 21 juin 1905. Il intégra l'École normale supérieure en 1924, passa l'agrégation de philosophie en 1929. Il eut pour condisciples Paul Nizan, Raymond Aron, Georges Canguilhem, Maurice Merleau-Ponty. C'est à cette époque qu'il fit la rencontre de Simone de Beauvoir. Il fut nommé professeur au lycée du Havre en 1929, puis séjourna à Berlin de 1933 à 1934, où il découvrit la pensée d'Edmund Husserl, qui aura une grande importance pour l'élaboration de sa propre pensée.

Sartre connut la célébrité en publiant un roman, *la Nausée* (1938), et un recueil de nouvelles, *le Mur* (1939), qui contient en particulier *l'Enfance d'un chef*. *La Nausée* est un roman philosophique où est présentée l'expérience de la contingence, c'est-à-dire le fait pour l'homme d'être, sans justification, au même titre que les objets du monde. Cette expérience est vécue comme une nausée que subit Antoine Roquentin, le personnage principal.

Sartre fut mobilisé en 1939, fait prisonnier en 1940 et libéré en 1941. Il participa à la Résistance en fondant le réseau Socialisme et Liberté qui n'eut qu'une existence brève, et en étant membre du Comité national des Écrivains. La publication de *l'Être et le Néant* en 1943 et la représentation de deux de ses pièces, *les Mouches* en 1943 et *Huis clos* en 1944, firent de lui un des grands représentants de la philosophie de la liberté et des idées de la Résistance. Le philosophe français Vladimir Jankélévitch a cependant affirmé que, selon lui, l'insistance de Sartre sur l'idée de liberté venait en partie compenser son absence d'engagement politique véritable auprès de la Résistance durant l'occupation allemande en France.

À la fin de la guerre, Sartre abandonna l'enseignement et fonda les Temps Modernes en 1945 qui deviendra une revue importante de la gauche intellectuelle. Son contenu sera essentiellement politique.

Sartre fut la figure principale de l'existentialisme athée à partir des années cinquante. Il entretint des relations difficiles avec le Parti communiste. D'abord compagnon de route de 1952 à 1956, date de la répression de l'insurrection hongroise, il critiqua le marxisme dogmatique et tenta de proposer une version existentialiste du marxisme fondée sur la pratique individuelle dans *Critique de la raison dialectique* (1958-1960). Il continua à entretenir un dialogue avec les communistes pendant les années soixante, mais rompit avec eux après

l'écrasement du Printemps de Prague. Sartre s'engagea dans le combat contre le colonialisme lors des conflits d'Indochine, d'Algérie, du Viêt Nam et de la révolution cubaine. En mai 1968, il soutint les maoïstes et milita à leurs côtés.

Il a laissé un étonnant récit autobiographique dans lequel il relata son enfance et sa venue à l'écriture, les Mots (1964).

3. PHILOSOPHIE

Le travail philosophique de Sartre est marqué par l'école phénoménologique allemande qu'il découvrit à Berlin dans les années trente. La Transcendance de l'ego, publié en 1937, témoigne déjà de son intérêt pour cette approche, puisqu'il y critique la notion de sujet transcendantal telle qu'elle apparaît chez Kant et chez Husserl. Sartre considère qu'on peut faire l'économie d'un concept de « je » comme principe d'unification fondateur de la conscience d'objet. Cet intérêt pour la phénoménologie est aussi apparent dans ses œuvres consacrées à l'Imagination (1936) et à l'Imaginaire (1940). Le premier de ces textes était envisagé par Sartre comme une introduction au second, il se présente comme un examen critique des théories de l'image de Descartes, Spinoza, Leibniz, des théories psychologiques ayant un fondement empirique proposées par Taine, Ribot et enfin Bergson. Le second de ces textes présente une théorie de la conscience imageante (c'est-à-dire productrice d'images). L'imaginaire est une disposition de la conscience intentionnelle qui consiste à former des images en s'extrayant du réel, qui est l'objet de la perception. Sartre insiste sur la fonction irréalisante de la conscience imageante et l'oppose fermement à la conscience perceptive. En effet, l'objet de la première est absent, alors que celui de la seconde est présent. Sartre soutient que ces deux types de conscience ne peuvent être mis en œuvre simultanément.

L'œuvre philosophique la plus célèbre de Sartre est certainement l'Être et le Néant qui est une réflexion sur les rapports entre la conscience et la liberté. Sartre élaborait ses thèses à travers un dialogue et une réélaboration des pensées de Hegel, Husserl et Heidegger. Dans son surgissement premier, la conscience a à la fois conscience d'être et conscience qu'elle n'est pas ce dont

elle a conscience. Cette étape est celle du cogito (voir Descartes, René) préréflexif. Sartre appelle l'en-soi ce qui est et que la conscience appréhende comme différent d'elle-même. L'en-soi est pure coïncidence avec lui-même. Ce qui caractérise, en revanche, la conscience, c'est l'être-pour-soi, à savoir la distance par rapport à soi-même. L'être propre de la réalité humaine, qui se présente sur le mode de l'attente, de l'angoisse et du regret, est remise en cause de son être en tant que réalité, c'est-à-dire négation de l'en-soi. Dans cette négation, le pour-soi se saisit comme liberté en faisant l'expérience de l'indétermination des possibles. La liberté est vécue comme angoisse. À ce moment, la conscience fait l'expérience de la mauvaise foi et de l'esprit de sérieux, qui sont deux façons de fuir la liberté. Cette analyse débouche sur une pensée de la nécessité de la liberté et de la situation historique de l'homme. L'étape suivante consiste à examiner le statut d'autrui dans la constitution de la conscience. J'affronte l'existence d'autrui, ce non-moi qui n'est pas un objet, dans l'expérience du regard. Le regard de l'autre m'objective et me dépossède du monde. Le fondement de la relation à autrui est le conflit.

Le succès de la philosophie de Sartre en France et la diffusion de sa pensée dans les programmes scolaires ont éclipsé toute la tradition philosophique d'avant-guerre en France, notamment la philosophie réflexive, développée par Jules Lagneau (1851-1894) puis, en philosophie morale, par Jean Nabert (1881-1960), au profit de la philosophie existentielle et de la phénoménologie de Heidegger revisitée par Sartre.

4. LITTÉRATURE

Bien qu'il apparût souvent comme un virtuose de l'expression littéraire, Sartre, qui refusa le prix Nobel de littérature en 1964, ne s'est voulu un écrivain que dans la mesure où il souhaitait mettre ses thèses philosophiques en lumière. On comprend dans ces conditions qu'il ait été attiré autant par le théâtre — Huis clos (1944), la P...[putain] respectueuse (1946), les Mains sales (1948), le Diable et le Bon Dieu (1951) et les Séquestrés d'Altona (1959) —, que par le roman — la Nausée (1938) et le cycle romanesque les Chemins de la liberté, demeuré inachevé, comprenant l'Âge de raison (1945), le Sursis (1945) et la

Mort dans l'âme (1949) qui raconte, dans un style inspiré notamment par l'écrivain américain John dos Passos, l'itinéraire d'un homme durant la Seconde Guerre mondiale —, genre qui lui permettait de mettre en scène aussi bien le raisonnement que l'émotion. Sans être à proprement parler un théoricien de la littérature, il mena, parallèlement à sa carrière de philosophe et d'écrivain, une activité de critique littéraire qui le conduisit notamment à publier un essai où il proposa une définition de la littérature en termes de morale existentialiste (Qu'est-ce que la littérature, 1947), un livre sur l'écrivain français Jean Genet, Saint Genet, comédien et martyr (1952), ainsi qu'une étude sur Flaubert (l'Idiot de la famille, 1971-1972), véritable « psychanalyse existentielle » dont le projet avait été annoncé dans l'Être et le Néant. Or, à travers la volonté de créer « une anthropologie nouvelle qui rende compte de l'homme — d'un homme — dans sa totalité », en l'occurrence des fantasmes et de la névrose de Flaubert, Sartre se projette lui-même en tant qu'écrivain, cessant, pour la première fois peut-être, d'être en prise directe avec les grands débats d'idées contemporains.

GEORG SIMMEL

Georg Simmel

Georg Simmel (1858-1918), philosophe et sociologue allemand, dont la « philosophie de la vie » se caractérise par des tendances mystiques. Né à Berlin dans une famille juive, Simmel occupa dans sa ville natale un poste d'assistant non salarié durant presque toute sa carrière, avant de devenir professeur à l'université de Strasbourg en 1914.

L'œuvre de Simmel est d'une ampleur considérable, couvrant la philosophie de l'histoire, la sociologie, l'éthique, l'art et la métaphysique. Appartenant au courant de pensée connu sous le nom de « philosophie critique de l'histoire », Simmel insistait sur la nécessité pour l'historien de saisir la dimension psychologique des époques étudiées et de révéler la multiplicité des mondes (ceux de la religion, de la philosophie, de l'art et de la science). La sociologie à son tour doit étudier les actions réciproques (en allemand Wechselwirkung)

entre les hommes : « supériorité et subordination, concurrence, division du travail, formation des partis, représentation, solidarité interne doublée d'ostracisme envers l'extérieur » font partie des éléments invariants qui permettent une approche formelle de toute société. L'influence de Simmel tient non seulement à ses réflexions systématiques mais aussi à ses essais pénétrants sur des thèmes aussi variés que l'étranger, l'aventure, le secret et les sociétés secrètes, l'importance esthétique du visage, l'individu solitaire, la dyade et la triade. Ses conceptions éthiques étaient inspirées de Goethe et de Nietzsche : pour lui, la perfection de l'individu est une valeur objective, quelle que soit son importance pour les autres ou pour le bonheur personnel de l'individu. Sa conception de la mort a influencé Martin Heidegger. Le fait que nous soyons appelés à mourir, mais à un moment qui nous demeure inconnu, marque notre vie entière. La mort est semblable au point qui donne forme à la phrase, tout en y mettant fin.

Au nombre de ses ouvrages figurent les Problèmes de la philosophie de l'histoire (1892), la Philosophie de l'argent (1900), Einleitung in die Moralwissenschaft (« Introduction à la science morale », 1892-1893), Soziologie : Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung (« Sociologie : Recherches sur les formes de la socialisation », 1908) et Lebensanschauung : Vier metaphysische Kapitel (« Vision de la vie : quatre chapitres métaphysiques », 1918).

LOUIS ALTHUSSER

Louis Althusser

Louis Althusser (1918-1990), philosophe français, théoricien marxiste, qui fut un maître à penser des années 1970. Originaire de Birmandreis (Algérie), Althusser passa l'agrégation de philosophie en 1948 et devint professeur répétiteur à l'École normale supérieure. Philosophe officieux du Parti communiste jusqu'à Mai 1968, puis marqué par les idées issues du mouvement étudiant et les engagements maoïstes de certains de ses élèves, il entra en

polémique avec la direction du PCF. En proie à des troubles dépressifs, il fut interné en 1980 à la suite d'un épisode dramatique au cours duquel il étrangla sa femme ; il bénéficia d'un non-lieu en janvier 1981 et poursuivit ses travaux jusqu'à la fin de sa vie.

Althusser doit sa renommée internationale à la publication de *Pour Marx* en 1965, suivi, la même année, de *Lire « le Capital »*. Dans ces ouvrages, il remettait en question l'interprétation dominante du marxisme, empreinte des thèmes humanistes et hégéliens propres aux écrits de jeunesse de Marx et y substituait une lecture structuraliste du marxisme. À ses yeux, la société était composée d'une hiérarchie de structures, distinctes les unes des autres et relativement autonomes, et déterminées en dernière instance par des facteurs économiques. Aussi faisait-il de l'histoire un processus sans sujet, les hommes étant plus les supports, voire les effets, des structures à l'œuvre dans la société. Chez lui, la dialectique est une « théorie de la pratique en général ».

Althusser élaborait le concept de « surdétermination d'une contradiction », qui est le propre de l'économique et qui lui fut inspiré par le concept de « coupure épistémologique » de Bachelard. Il aboutit ainsi à un « antihumanisme théorique ». Dans le même temps, il chercha à réévaluer les thèses léninistes en considérant que la philosophie devait permettre l'intervention du politique dans les sciences, constituant « une lutte des classes au sein de la théorie » (*Lénine et la philosophie*, 1969). Revenant sur ces thèses dans *Éléments d'autocritique* (1974), il substitua au primat de la théorie celui du politique. Aussi entreprit-il l'analyse et la critique du fonctionnement de l'idéologie structuraliste, y compris la sienne propre. Après sa mort, on a retrouvé divers textes, dont l'un publié en 1992 sous le titre *L'Avenir dure longtemps*, qui retrace sa formation philosophique et son destin tragique.

ALEXIS DE TOCQUEVILLE

Alexis de Tocqueville

1. PRÉSENTATION

Alexis de Tocqueville (1805-1859), homme politique, sociologue et historien français, auteur de *De la démocratie en Amérique*.

Sa vie et son œuvre font d'Alexis de Tocqueville l'un des auteurs les plus représentatifs de toute une génération de penseurs à la charnière de l'Ancien Régime et de la France postrévolutionnaire.

2. UN PENSEUR À LA CHARNIÈRE DE DEUX ÉPOQUES

Par ses origines familiales, Tocqueville incarne un monde en train de disparaître : il est issu d'une famille de très ancienne noblesse normande, les Clérel de Tocqueville, qui compte dans ses rangs Malesherbes, l'avocat de Louis XVI. Pour cette seule raison, son père est emprisonné sous la Terreur et échappe de peu à la guillotine.

Par ses travaux ultérieurs, Tocqueville apparaît au contraire tout particulièrement concerné par la « révolution démocratique » que connaît alors la France. Loin de se réfugier dans la nostalgie de l'Ancien Régime, Tocqueville se veut l'analyste des changements sociaux qui se déroulent sous ses yeux. En 1831-1832, il décide de partir à la découverte des États-Unis qui, selon lui, offrent l'image de ce vers quoi tendent les pays européens. À son retour, il publie *De la démocratie en Amérique* (1835-1840), réflexion tout à la fois sociologique et politique sur les particularités américaines et le bénéfice que tirerait la France à s'inspirer des institutions de ce pays. L'immense retentissement de cet ouvrage lui vaut d'être élu à trente-trois ans à l'Académie des sciences morales et politiques puis, en 1841, à l'Académie française (voir Institut de France).

3. UN PENSEUR ENGAGÉ POLITIQUEMENT

Son souci du devenir de la France le conduit bientôt à préciser son engagement politique : élu à la Chambre député du département de la Manche (1839-1848), Tocqueville défend un certain nombre de réformes comme la décentralisation des pouvoirs et l'indépendance du pouvoir judiciaire. En 1849, il devient vice-président de l'Assemblée nationale, puis ministre des Affaires étrangères. Son opposition au coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte en 1851 l'oblige à se retirer de la vie politique. Il profite alors de cette retraite forcée pour rédiger son deuxième grand ouvrage : l'Ancien Régime et la Révolution (1856) où il s'interroge sur les causes de la Révolution française. Il est ainsi, avec Guizot, parmi les premiers auteurs du XIXe siècle à proposer une analyse dépassionnée de cette période. Mais sa mort en 1859 l'empêche de donner à cet ouvrage la suite escomptée.

4. DE LA DÉMOCRATIE EN AMÉRIQUE

Pour trois raisons au moins, De la démocratie en Amérique peut être considéré comme un ouvrage majeur de sociologie politique. C'est l'un des premiers ouvrages à s'intéresser au « mouvement d'égalisation des conditions » (Tocqueville) qui caractérise nos sociétés. Selon Tocqueville, en effet, l'époque contemporaine se distingue par un mouvement inéluctable de « moyennisation ». Aux sociétés de type aristocratique du passé, Tocqueville oppose les sociétés démocratiques de demain. Les États-Unis offriraient l'exemple du pays où ces évolutions seraient les plus abouties. Tocqueville a pu apparaître ainsi comme le prophète des sociétés contemporaines, où les différences de classe iraient s'atténuant et où les couches moyennes seraient de plus en plus nombreuses.

Mais Tocqueville ne se limite pas à ce simple constat. Il cherche également à dégager les principales conséquences, et plus particulièrement les dangers, de ce mouvement inéluctable d'égalisation des conditions. Celui-ci, si l'on en croit ce que l'on peut voir aux États-Unis, comporte un risque : la privation de liberté, menacée tout à la fois par la tyrannie de la majorité, la dictature de l'opinion et la centralisation des pouvoirs. Tocqueville établit ainsi une distinction fondamentale entre la démocratie définie comme un état social, partagé par tous les pays occidentaux, et la démocratie comme état politique,

qui est loin d'être acquise. Or la liberté politique est à ses yeux la valeur noble par excellence. Comment la garantir ? La décentralisation, la séparation des pouvoirs, l'existence de contre-pouvoirs comme la presse ou les associations... sont quelques-unes des solutions retenues par Tocqueville. Le troisième intérêt de Tocqueville réside dans la modernité de sa méthode d'analyse : sociologie comparative reposant sur une étude des valeurs et des représentations des acteurs sociaux, l'œuvre de Tocqueville se refuse à tout déterminisme. Il s'attache à montrer la diversité des devenir des sociétés démocratiques qui peuvent évoluer soit vers la tyrannie (la France de la Terreur), soit vers une véritable démocratie politique (les États-Unis).

5. L'ANCIEN RÉGIME ET LA RÉVOLUTION

La particularité française est justement l'objet du deuxième grand livre de Tocqueville, l'Ancien Régime et la Révolution, publié en 1856. D'après lui, la Révolution française trouve ses origines dans les tensions entre une société qui, dès avant 1789, tendait à l'indifférenciation sociale et un droit qui, au contraire, demeurait profondément inégalitaire. À la fin de l'Ancien Régime, les hommes des classes supérieures étaient de plus en plus semblables par leur mode de vie, mais ils différaient par leurs droits. La Révolution fut une manière brutale d'adapter le droit aux mœurs.

L'Ancien Régime et la Révolution propose ainsi moins un récit des événements révolutionnaires qu'une théorie générale du changement social. C'est pour cette raison que Tocqueville est considéré davantage comme un sociologue que comme un historien. On retrouve dans son étude de la Révolution le souci d'exactitude documentaire et la méthode comparative déjà présents dans De la démocratie en Amérique. À l'enquête sur le terrain s'est substitué le travail d'archives, mais, dans les deux ouvrages, on retrouve cette volonté d'aller au plus près des faits. Quant à la méthode, c'est en comparant la situation française à celle des autres pays européens que l'auteur parvient à dégager les particularités de l'histoire politique française qui ont abouti à cet événement spécifique qu'a été la Révolution française.

BEAUMARCHAIS

Beaumarchais

1. PRÉSENTATION

Pierre Augustin Caron de Beaumarchais (1732-1799), auteur dramatique français, dont l'œuvre est apparue, à la veille de la Révolution, comme un plaidoyer en faveur du tiers état.

2. ENTRE TIERS ÉTAT ET ARISTOCRATIE

Né à Paris d'un père horloger, Pierre Augustin Caron devient lui-même horloger du roi en 1753. Deux ans plus tard, il commence une rapide ascension sociale en épousant la veuve d'un membre de la maison du roi et en gagnant la faveur des filles de Louis XV, dont il est le professeur de harpe. En 1761, il achète une charge qui l'anoblit et lui permet de prendre le nom de Beaumarchais.

D'extraction modeste, Beaumarchais connaîtra toute sa vie cette ambiguïté, entre défense des droits du peuple et aspiration à l'aristocratie. Associé au financier Pâris-Deverney, il se rend à Madrid en 1764 sous le prétexte romanesque de défendre l'honneur de sa sœur, plus probablement pour négocier d'importantes affaires.

3. DES INTRIGUES DANS LA VRAIE VIE

Beaumarchais a en effet été mêlé à des intérêts supérieurs aussi secrets que complexes et à des affaires privées peu limpides (un héritage litigieux, un

procès qui lui vaut d'être emprisonné). Outre sa charge de secrétaire du roi, il fait office d'agent secret pour Louis XV et plus tard pour Louis XVI (notamment en livrant des armes aux Américains à partir de 1775). En 1791, il tente de procurer des fusils à la France révolutionnaire, mais l'affaire échoue. Il est d'ailleurs bientôt considéré comme suspect en raison du luxe de sa maison parisienne, puis comme émigré, à cause de ses nombreux voyages. Dès lors, il doit s'exiler et vit pauvrement à Hambourg jusqu'en 1796, date de son retour à Paris.

4. LES PREMIÈRES TENTATIVES DRAMATIQUES

Ses activités variées, qui lui valent une sulfureuse réputation d'aventurier, sont aussi l'occasion de production de textes où, pour défendre ses positions, il fait parfois appel à son art consommé du théâtre (Mémoires contre Goëzman, 1773-1774, où il met en question le simulacre de justice auquel il est confronté dans une affaire). Il mène parallèlement une carrière d'auteur dramatique qui lui vaudra un succès retentissant. Après des parades, courtes pièces paillardes à la mode, au parler populaire, composées de 1757 à 1763 (Colin et Colette, Jean-Bête à la foire, etc.) il écrit en 1767 un mélodrame moralisant, Eugénie ou la Vertu du désespoir, dont la préface, Essai sur le genre dramatique sérieux, développe des théories qui doivent beaucoup à Diderot et à Sedaine ; ceux-ci sont encore ses modèles pour un drame bourgeois, les Deux Amis ou le Négociant de Lyon, qui, monté en 1770, connaît l'échec.

5. LA CÉLÉBRITÉ

La célébrité vient à Beaumarchais en février 1775 avec le Barbier de Séville ou la Précaution inutile. Il s'attache dans la foulée à protéger les droits des dramaturges, en créant en 1777 le Bureau de législation dramatique, l'ancêtre de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques [SACD]. Il entreprend également l'édition des œuvres complètes de Voltaire, qui sont imprimées de

1783 à 1790, à Kiel pour échapper à la censure française. Il faut attendre 1784 pour que Beaumarchais atteigne le sommet de sa carrière, avec le Mariage de Figaro ou la Folle Journée. Cette comédie en cinq actes, écrite six ans plus tôt (pour sa première version), est acceptée à la Comédie-Française en 1781. Trois années de bataille sont encore nécessaires pour qu'elle puisse être jouée : le roi la trouvant « détestable », elle doit passer six fois devant la censure. La première représentation, qui a lieu le 27 avril 1784, est un véritable événement : les duchesses comme les laquais ont fait la queue pour obtenir des billets, la salle est comble, des spectatrices s'évanouissent, toute la cour et la ville entière font un énorme succès à la pièce, succès de scandale savamment orchestré par l'auteur lui-même. Mécontent, Louis XVI fait emprisonner Beaumarchais à Saint-Lazare, mais doit le libérer sous la pression de l'opinion publique.

Après ce triomphe, Beaumarchais fait encore jouer un opéra, Tarare (1787), un drame, la Mère coupable (1792), qui complète la trilogie commencée avec le Barbier de Séville et le Mariage de Figaro. Cette dernière pièce, sans cesse représentée depuis sa création, inspire d'ailleurs à Mozart l'opéra-comique en quatre actes les Noces de Figaro (1786). Le Barbier de Séville est, quant à lui, à l'origine d'un opéra en deux actes de Gioacchino Rossini (le Barbier de Séville, 1816). Beaumarchais s'éteint à Paris le 18 mai 1799.

FRANÇOIS BOURRICAUD

François Bourricaud

François Bourricaud, 1922-1991, est un sociologue français.

Il était spécialiste en France de Talcott Parsons et de l'Amérique latine. Il était très critique à l'encontre des travaux de Pierre Bourdieu. Il a notamment élaboré le concept de l'acteur rationnel en collaboration avec Raymond Boudon.

En 1952, il s'installe pour un an dans la petite ville de Puno au Pérou sur les bords du lac Titicaca pour y étudier la vie des indigènes.

ADAM SMITH

Adam Smith

1. PRÉSENTATION

Adam Smith (1723-1790), économiste et philosophe écossais.

2. PARCOURS UNIVERSITAIRE

Né à Kirkcaldy (Écosse), Adam Smith étudie aux universités de Glasgow (en Écosse) et d'Oxford (en Angleterre). De 1748 à 1751, il enseigne la rhétorique et les belles-lettres à Édimbourg (en Écosse). Durant cette période, il se lie avec le philosophe David Hume, dont la pensée exerce une grande influence sur ses conceptions en matière d'éthique et d'économie.

Adam Smith est nommé professeur de logique en 1751, puis professeur de philosophie morale en 1752 à l'université de Glasgow. Plus tard, il rassemble les cours d'éthique qu'il dispense et les publie dans sa première œuvre maîtresse intitulée *Théorie des sentiments moraux* (*Theory of Moral Sentiments*, 1759). En 1763, il démissionne de son poste de professeur pour accompagner le duc de Buccleuch dans un voyage de 18 mois en France et en Suisse, en qualité de précepteur. Adam Smith rencontre alors les physiocrates, notamment Quesnay et Turgot. De 1766 à 1776, il vit à Kirkcaldy où il travaille à son ouvrage

fondamental, Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations (An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations, 1776). Il est nommé commissaire des douanes à Édimbourg en 1778, poste qu'il occupe jusqu'à sa mort, en 1790. En 1787, il est également nommé recteur de l'université de Glasgow.

3. UNE ŒUVRE AUX RACINES DU LIBÉRALISME

La Richesse des nations constitue le premier essai traitant de l'histoire de la science économique qui considère l'économie politique comme une discipline autonome, distincte de la science politique, de l'éthique et de la jurisprudence. Adam Smith y propose une analyse du processus de production et de répartition de la richesse, et démontre que les sources principales de tout revenu, c'est-à-dire les formes fondamentales dans lesquelles la richesse est distribuée, sont les rentes, les salaires et les profits.

La Richesse des Nations affirme contre les physiocrates le principe selon lequel le travail est la source de toute richesse, et présente le développement de l'industrie comme une source d'accroissement de la production. Pour Adam Smith, théoricien du capitalisme libéral (libéralisme), le progrès économique et moral procède de la concurrence, la production et les échanges de biens ne pouvant être stimulés, et en conséquence le niveau de vie général amélioré, que lorsque les gouvernements régulent et contrôlent au minimum les activités industrielles et commerciales individuelles. Pour décrire cette situation, il parle d'un ordre naturel réglé par la « main invisible », qui fait naturellement converger la somme des intérêts individuels vers l'intérêt général. En conséquence, toute intervention de l'État dans ce contexte de libre concurrence ne pourrait être que néfaste.

ALBERT MEMMI

Albert Memmi

Albert Memmi (1920-), écrivain français d'origine tunisienne, auteur de la Statue de sel (1953), dont l'œuvre analyse les mécanismes du racisme et de la colonisation d'un point de vue sociologique.

Né à Tunis dans une famille juive tunisienne, Albert Memmi suivit une carrière universitaire, devint directeur du laboratoire de psychologie de Tunis, puis professeur de sociologie en France, à l'université de Nanterre et à l'École pratique des hautes études à Paris. Sa culture, à la croisée des mondes arabe, juif et français, permit sans doute à sa réflexion d'atteindre une portée universelle.

Révélé en 1953 avec son premier roman la Statue de sel, préfacé par Albert Camus, Memmi s'est distingué ensuite par ses essais qui offrent une réflexion pertinente et sensible sur la Tunisie, la colonisation, les mécanismes de l'oppression d'un peuple par un autre et la condition du peuple juif (Portrait du colonisateur, Portrait du colonisé, 1955 ; Culture et Capitalisme, 1957 ; la Libération du Juif, 1966 ; l'Homme dominé, 1968 ; Juifs et Arabes, 1974 ; la Dépendance, Esquisse pour un portrait du dépendant, 1979 ; le Racisme, 1982 ; Ce que je crois, 1985).

Ses récits mettent en scène la difficulté des relations entre les différentes ethnies dans un pays aux cultures diverses (Agar, 1955 ; le Scorpion ou la Confession imaginaire, 1969 ; la Dépendance, 1969 ; le Désert ou la Vie et les Aventures de Jubair Ouali El-Mammi, 1977 ; le Pharaon, 1988 ; le Mirliton du ciel, 1990). Memmi analyse l'échec de la communication entre les cultures, soit dans l'évocation de sa propre identité, fortement marquée par une mère berbère et par l'appel fasciné de la civilisation occidentale (la Statue de sel), soit dans celle de l'échec du mariage entre un médecin juif tunisien et une jeune catholique (Agar).

En 2000, dans un livre bilan, le Nomade immobile, il analyse le cheminement croisé d'une œuvre et d'une vie étroitement corrélées — les siennes — à la lumière des événements marquants du siècle.

VEBLÉN

Veblen

Thorstein Bunde Veblen (1857-1929), économiste américain, qui développa une analyse critique du système économique américain. Né dans l'État du Wisconsin, il devint enseignant, et professa l'économie politique dans plusieurs universités prestigieuses des États-Unis entre 1892 et 1918 avant d'être nommé à la New School for Social Research de New York (université de recherche en sciences sociales) qu'il quitta en 1926. Veblen s'inspira des analyses économiques de Marx pour critiquer l'organisation sociale américaine. Selon lui, la société était divisée en deux classes antagonistes : les « prédateurs » ou « oisifs », qui possédaient les moyens de production et les « travailleurs » qui fabriquaient les produits. Dans la *Théorie de la classe oisive* (1899), il définit les membres de la classe oisive, pratiquant une consommation ostentatoire pour se maintenir au rang social le plus élevé, comme des parasites dangereux pour l'économie. Veblen considérait que le système économique capitaliste reposait sur la fluctuation des prix et proposa de corriger ses insuffisances en confiant à des spécialistes, des technocrates, la gestion de la production et de la distribution. Ses théories eurent une certaine influence sur les orientations de la politique économique américaine. Parmi ses principaux ouvrages figurent la *Théorie de l'entreprise d'affaires* (1904), la *Place de la science dans la civilisation moderne* (1919) et *les Ingénieurs et le système des prix* (1921).

ARISTOTE

Aristote

1. PRÉSENTATION

Aristote (384-322 av. J.-C.), philosophe grec.

À son nom sont attachées la métaphysique et la logique, et son importance dans l'histoire de la philosophie est considérable, tandis que son œuvre ne cesse d'influencer la pensée occidentale sous toutes ses formes.

2. VIE

Né à Stagire, en Macédoine, fils d'un médecin à la cour royale, Aristote se rend à Athènes à l'âge de dix-sept ans pour suivre l'enseignement de Platon à l'Académie. Il sera l'un de ses disciples les plus brillants.

À la mort de Platon en 347 av. J.-C., Aristote part pour Assos, en Asie Mineure, où il devient le conseiller politique du tyran Hermias. Philippe de Macédoine le fait appeler en 343 et le nomme précepteur de son fils, le futur Alexandre le Grand.

En 340, après l'accession au trône d'Alexandre, Aristote rentre à Athènes et fonde sa propre école, rivale de l'Académie : le Lycée, ou Peripatos, ainsi nommé à cause du péristyle où se promenaient maîtres et disciples, qui recevront le nom de péripatéticiens.

À la mort d'Alexandre en 323 av. J.-C., tandis qu'une forte tendance antimacédonienne se propage à Athènes, Aristote, accusé d'impiété pour l'ode qu'il a composée à la mort de son ami Hermias, doit se retirer sur l'île d'Eubée où il meurt l'année suivante, à l'âge de soixante-deux ans.

3. ŒUVRES ET CLASSIFICATION DU SAVOIR

Comme son maître Platon, Aristote utilise la forme du dialogue (Sur la philosophie) pendant ses premières années à l'Académie, mais ce type d'ouvrages ne subsiste qu'à l'état de fragments, recueillis par des auteurs postérieurs. Il en est de même des quelques brefs travaux techniques qu'il a

composés, au nombre desquels figurent un dictionnaire des termes philosophiques et un résumé des théories de Pythagore. En revanche nous sont parvenues les notes de cours du philosophe, rassemblées et agencées après sa mort, qui portent sur presque tous les domaines de la connaissance et de l'art.

Aristote a proposé une classification des sciences et de l'organisation du savoir : il isole premièrement les sciences dites théorétiques, qui composent la philosophie théorique (mathématiques, physique et théologie) ; puis la philosophie pratique, qui traite des questions morales (éthique, politique) ; enfin la philosophie poétique, qui s'intéresse à la production (poiésis), notamment celle des œuvres d'art (poétique, rhétorique).

Les traités logiques qui composent l'Organon n'appartiennent pas à cette partition du savoir. En effet, Aristote ne considère pas la logique comme une partie de la science mais plutôt comme un instrument de celle-ci. C'est ce que rend le sens du mot organon, « instruments » : la logique est un outil fournissant les moyens d'obtenir des connaissances positives.

L'Organon est composé de six traités : Catégories, De l'interprétation, Premiers Analytiques, Seconds Analytiques, Topiques, et Réfutations sophistiques.

Les travaux en sciences physiques et biologiques sont constitués par la Physique, Traité du ciel, De la génération et de la corruption, Météorologiques, Traité de l'Âme, ainsi que par les petits traités biologiques et zoologiques.

La « Philosophie première » d'Aristote a pour objet les questions les plus générales de la philosophie. Elle est composée d'écrits sur les limites et les propriétés de l'être, et traite des premiers principes, du Premier Moteur ou cause première, comme intellect pur, parfaitement homogène et immuable, « pensée de la pensée ». Ces écrits ont été réunis dans la Métaphysique (v. 60 av. J.-C.), comprenant les quatorze livres qui font suite à la Physique (meta signifie « après » en grec).

L'Éthique à Eudème et l'Éthique à Nicomaque constituent les écrits relatifs au bien, auxquels il faut adjoindre la Politique.

Enfin, la philosophie de la poiésis est constituée par la Rhétorique et la Poétique (partiellement conservée).

4. PHILOSOPHIE DU LANGAGE

4.1. Logique

Si l'homme est un animal raisonnable, c'est avant tout un être doué de langage, dont il convient d'analyser le fonctionnement. Aristote n'a cependant pas élaboré de logique formelle.

Dans les traités qui composent l'Organon, il entreprend donc l'étude de la proposition et du raisonnement, soit de la combinaison de plusieurs propositions.

Aristote pose en particulier des règles régissant l'enchaînement des idées dans le raisonnement qui, à partir de prémisses vraies, ne devraient jamais mener à de fausses conclusions (règles de validité). Dans le raisonnement, les relations fondamentales forment des syllogismes. Dans un fameux exemple, les deux prémisses « Tous les hommes sont mortels » et « Tous les Grecs sont des hommes » établissent la conclusion que « Tous les Grecs sont mortels ».

Aristote considère également le syllogisme comme l'instrument privilégié de la science, en ce qu'il permet, à partir de principes généraux et universels, de passer à un savoir particularisé (sachant que l'universel est le particulier en puissance). Le syllogisme met aussi en évidence le principe de causalité, qu'Aristote a complété d'une quatrième cause, la cause finale.

4.2. Dialectique et analytique

Se démarquant de Platon, qui tient la dialectique pour la seule méthode appropriée aussi bien à la science qu'à la philosophie, Aristote distingue entre la dialectique et l'analytique. La dialectique, ou art de la discussion (dialektikè), qui propose les règles de la pensée dialoguée, ne fait que vérifier la cohérence

logique des opinions (probables) ; l'analytique procède déductivement à partir de principes (certains), fondés sur l'expérience et l'observation précise.

5. PHILOSOPHIE DE LA NATURE

À la différence de Platon, qui privilégie les mathématiques, Aristote s'intéresse à la science — peut-être sous l'influence de son père médecin —, et plus particulièrement à la biologie.

Pour Aristote, le monde est constitué d'individus (substances) qui apparaissent dans les genres naturels fixes (espèces). Chaque individu possède un modèle spécifique de développement inné et croît en direction de l'auto-accomplissement adéquat à un spécimen de ce type. Croissance, fin et direction sont ainsi inscrites dans la nature. Bien que la science, selon Aristote, n'étudie que les genres, ceux-ci trouvent leur existence dans des individus particuliers. La science comme la philosophie se doivent donc d'équilibrer et non pas seulement de choisir entre les prétentions de l'empirisme (observation et expérience du sensible) et du formalisme (déduction logique).

5.1. Physique et théorie du mouvement

En astronomie, Aristote considère l'univers comme sphérique et fini, la Terre étant placée en son centre. La région centrale de l'univers est composée de quatre éléments : terre, air, feu et eau. Selon le traité *Du ciel*, chacun de ces éléments a son lieu propre, déterminé par son poids relatif, sa « gravité spécifique ». Chacun se meut naturellement en ligne droite « la terre vers le bas, le feu vers le haut », vers son lieu propre où il demeurera immobile. Ainsi, le mouvement terrestre est linéaire mais non perpétuel. En revanche, les cieux se meuvent de manière naturelle et infinie suivant un mouvement circulaire complexe, et sont composés d'un cinquième élément différent, l'éther. Élément supérieur, l'éther est incapable de tout changement autre qu'un changement de lieu dans un mouvement circulaire. La théorie d'Aristote selon

laquelle le mouvement linéaire a toujours lieu à travers un milieu de résistance est valable pour tous les mouvements terrestres observables.

5.2. Biologie

Près d'un tiers de l'œuvre d'Aristote porte sur la biologie. Il étudie les fonctions des différentes parties des animaux, qu'elles soient particulières à une espèce ou communes à toutes, et la reproduction.

En zoologie, Aristote décrit un ensemble de types naturels (« espèces ») se reproduisant selon le type parental. Une exception se produit, pense-t-il, lorsque des vers et des mouches, animaux « très inférieurs », naissent de fruits pourris ou de déjections par « génération spontanée ». Les cycles typiques de vie sont des épicycles ; le même modèle se répète, mais par une succession linéaire d'individus. Ces processus sont intermédiaires entre les orbites invariables des astres et les simples mouvements linéaires des éléments terrestres. Les espèces s'échelonnent du simple (vers et mouches au bas de l'échelle) au complexe (êtres humains au sommet).

5.3. Psychologie

La psychologie consiste pour Aristote en l'étude de l'âme. Insistant sur le fait que la forme (essence ou élément caractéristique immuable d'un objet) et la matière (substrat indifférencié commun aux choses) coexistent toujours, Aristote définit l'âme comme « le genre de fonctionnement d'un corps, organisé de telle sorte qu'il peut supporter des fonctions vitales ». En considérant l'âme comme fondamentalement associée au corps, Aristote s'oppose à la thèse pythagoricienne qui fait de l'âme une entité spirituelle emprisonnée dans le corps. La doctrine aristotélicienne synthétise la conception antérieure selon laquelle l'âme n'a pas d'existence séparée du corps et la conception platonicienne de l'âme comme entité distincte et immatérielle.

C'est par l'opération de l'âme que les aspects moraux et intellectuels de l'humanité se développent. L'intellect humain dans sa forme la plus haute, le nous poetikos, « esprit actif », est irréductible à un processus physique mécanique. Un tel intellect, cependant, présuppose un « esprit passif » individuel qui, semble-t-il, ne transcende pas la nature physique.

Aristote a exposé clairement la relation entre la compréhension humaine et les sens dans une formule qui est devenue le mot clé de l'empirisme : la connaissance se fonde sur l'expérience sensible : « Il n'y a rien dans l'intellect, écrit-il, qui ne fut d'abord dans les sens. »

6. MÉTAPHYSIQUE OU SCIENCE DE L'ÊTRE

Parallèlement à la science de la nature, Aristote élabore une science de l'être, de « l'être en tant qu'être », qui prend deux directions distinctes.

D'un côté, il pose l'existence d'un être suprême ou divin, décrit comme le Premier Moteur, principe premier de l'unité et de la finalité dans la nature. Dieu étant parfait, toutes les choses dans le monde tendent donc vers lui puisqu'elles désirent toutes en partager la perfection. D'autres moteurs existent de même, « les moteurs intelligents des planètes et des étoiles ». Mais le Premier Moteur, comme le décrit Aristote, se prête peu à des fins religieuses. Par exemple, il ne prend aucun intérêt à ce qui se passe dans le monde, monde dont il n'est pas le créateur. Aristote limite sa « théologie » à ce que, selon lui, la science exige et peut établir.

Mais la science de l'être ne se limite pas à l'être particulier qu'est l'être suprême. Il est encore cet être général et universel qu'on trouve au-delà des genres, l'être « commun à toutes choses » qui se dit « en une pluralité de sens ».

7. PHILOSOPHIE PRATIQUE

7.1.Éthique

Le libre choix de l'individu rend impossible une analyse absolument exacte des faits sociaux humains. En conséquence, les « sciences pratiques », comme la politique et l'éthique, ne reçoivent le titre de sciences que par analogie. Les limitations inhérentes à la science pratique sont clairement illustrées par les conceptions aristotéliennes de la nature humaine et de son accomplissement. Chez chaque individu, la nature humaine embrasse la capacité à prendre des habitudes ; mais les habitudes que prend un individu particulier dépendent de sa culture et de ses choix personnels répétés. Tous les êtres humains recherchent le « bonheur » en tant que réalisation active et engagée de leurs capacités innées, mais ce but peut être atteint de multiples façons.

L'Éthique à Nicomaque présente une analyse du caractère et de l'intelligence dans leur relation au bonheur. Aristote distingue dans la « vertu », ou excellence humaine, la vertu morale et la vertu intellectuelle. La vertu morale est une expression du caractère formé par les habitudes qui reflètent des choix répétés. Une vertu morale est toujours le moyen terme entre deux extrêmes moins désirables. Le courage, par exemple, est le moyen terme entre la lâcheté et la témérité inconsidérée ; la générosité entre l'extravagance et l'avarice. Les vertus intellectuelles, cependant, ne sont pas sujettes à cette doctrine du moyen terme.

7.2. Politique

En politique, il existe manifestement plusieurs formes d'association humaine ; les circonstances déterminent la forme appropriée, à savoir les ressources naturelles, les traditions culturelles, l'industrie et la culture de chaque communauté. Aristote ne considère pas la politique comme l'étude d'États idéaux dans une forme abstraite quelconque, mais plutôt comme l'examen de la manière dont les idéaux, les lois, les coutumes et la propriété sont étroitement liés dans des cas concrets.

8. PHILOSOPHIE POÉTIQUE

Dans la Poétique, Aristote présente sa théorie de la poïésis, production de l'œuvre belle. Il met l'accent sur la tragédie, genre suprême, et plus particulièrement sur l'action en ce que la tragédie est une imitation de l'action de la vie.

9. INFLUENCE

Après la mort d'Aristote, sa pensée n'aura pas une influence immédiate. Le déclin de l'Empire romain et l'émergence de philosophies concurrentes, comme l'épicurisme et le stoïcisme, ont éclipsé pour un temps les ouvrages d'Aristote dans le monde occidental.

À partir du 1er siècle apr. J.-C., des commentateurs ont pu systématiser sa pensée, et cet effort permettra, au IXe siècle apr. J.-C., à des érudits arabes d'introduire les textes d'Aristote en traduction arabe dans le monde islamique. Averroès et Avicenne en sont les plus illustres représentants. (Voir Islamique, philosophie.) Au XIIIe siècle, l'Occident latin s'intéresse de nouveau à l'œuvre d'Aristote : saint Thomas d'Aquin y découvre le fondement philosophique de la pensée chrétienne, et la scolastique poursuivra la tradition philosophique fondée sur l'adaptation par saint Thomas de la pensée aristotélicienne.

Enfin, jusqu'au début du XXe siècle, la logique d'Aristote sera encore tenue pour la seule logique.

PLATON

Platon

1. PRÉSENTATION

Platon (v. 428-347 av. J.-C.), philosophe grec, à l'origine de la pensée philosophique occidentale.

Le Vrai, le Beau et le Bien constituent l'essentiel de la réflexion platonicienne, articulée par la méthode dialectique, processus permettant d'accéder à la connaissance, au monde des Idées.

2. VIE DE PLATON

Né d'une famille aristocratique athénienne, Platon reçoit une éducation artistique et littéraire, et manifeste un intérêt pour la politique de la cité. Mais sa rencontre avec Socrate détermine sa vocation philosophique. De ce dernier, Platon devient en effet le disciple, et l'entreprise philosophique platonicienne sera tout entière empreinte de l'enseignement socratique et pénétrée de la présence et de la personnalité du Sage.

Lorsque celui-ci est condamné, en 399, Platon est indigné de la décision d'un tribunal qui révèle l'échec de l'institution politique athénienne, et est convaincu de la nécessité d'une réforme de la théorie politique. Il voyage pendant quelque temps après la mort de Socrate, et entreprend en 388 son premier périple en Sicile, sur l'invitation du tyran Denys I, en lequel il croit apercevoir le roi-philosophe. Son séjour sera cependant mouvementé, il rentre à Athènes en 387, et fonde l'Académie, considérée comme la première école de philosophie.

En 366, Platon se laisse convaincre d'effectuer un nouveau voyage en Sicile, afin d'assurer l'éducation du nouveau monarque de Syracuse, Denys le Jeune, et de lui enseigner l'art de gouverner en philosophe. Mais l'expérience échoue une fois encore, et un dernier séjour en 361 dissuade définitivement Platon d'appliquer ses théories en matière de politique.

Le philosophe consacre les dernières années de sa vie à enseigner à l'Académie et à écrire. Il meurt à l'âge de quatre-vingts ans environ, dans sa ville natale, en 348 ou 347 av. J.-C.

3. ŒUVRES

La quasi-totalité des œuvres de Platon sont écrites sous forme de dialogues. Ceux-ci auraient été destinés à l'éducation du grand public, parallèlement à un enseignement dispensé oralement par Platon à l'Académie.

3.1. Une méthode originale

Les dialogues sont généralement menés par Socrate, qui incarne pour Platon le Philosophe-même, homme libre animé du désir de savoir et qui voue un véritable amour à la vérité. Des idées philosophiques y sont avancées, discutées et critiquées dans le cadre d'une conversation ou d'un débat entre deux personnes ou plus, et la discussion, sur le modèle de la maïeutique socratique, devient un mouvement de la pensée : l'instrument permettant de s'approcher de la vérité et mettant en évidence tout ce contre quoi trébuche la pensée pour l'atteindre.

Ainsi naît la dialectique platonicienne, méthode consistant à faire s'élever l'âme vers la sphère des Idées intelligibles, au-delà du monde des réalités sensibles.

3.2. Premiers dialogues

La première édition des ouvrages de Platon comprend trente-cinq dialogues et treize lettres. L'authenticité de certains dialogues et de la plupart des lettres a été contestée.

On peut diviser les dialogues en trois périodes de composition. Les premiers dialogues présentent la pensée socratique et la méthode de la maïeutique. Beaucoup de ces dialogues sont construits selon le même « scénario ». Socrate, rencontrant un tiers prétendant posséder un certain savoir — soit un sophiste — affirme qu’il est ignorant et demande à celui qui sait de l’aider. Cependant, il apparaît rapidement dans la discussion que le prétendu sage ne connaît pas ce qu’il prétendait connaître et Socrate s’avère être le plus sage parce que, lui au moins, « sait qu’il ne sait rien » : c’est la « nescience » socratique. Bien sûr, une telle connaissance est le commencement de la sagesse.

Les principaux dialogues appartenant à cette période de jeunesse sont Charmide (tentative de définition de la modération), Lachès (recherche de la signification du courage), Protagoras (défense de la thèse que la vertu est connaissance et peut être enseignée), Euthyphron (considération de la nature de la piété), l’Apologie de Socrate (plaidoyer de Socrate lors de son procès contre les accusations d’athéisme et de corruption de la jeunesse athénienne) et Criton (démonstration par Socrate de la nécessité d’obéir aux lois de la cité).

On peut y adjoindre les dialogues suivants, qui constituent une phase de transition : Gorgias (examen de plusieurs questions éthiques et critique des sophistes), Ménon (discussion sur la nature de la connaissance), Lysis (discussion sur l’amitié) et le premier livre de la République (ou Thrasymaque, discussion sur la justice).

3.3. Dialogues de la deuxième et de la dernière période

Les dialogues de la deuxième et de la dernière période de la vie de Platon présentent le propre développement philosophique de Platon. C’est à celui-ci qu’on attribue généralement les idées qui y sont exposées, même si Socrate est toujours le principal protagoniste dans la plupart de ces dialogues.

Les écrits de la deuxième période comprennent le Phédon (derniers moments de Socrate où il discute de la théorie des Idées, de la nature de l’âme et de la question de l’immortalité), le Banquet (sur l’amour), Cratyle (sur le langage), Phèdre (sur le beau) et la République (discussion détaillée de la nature de la

justice et de l'État), qui comprend la célèbre « Allégorie de la caverne », illustrant le cheminement vers la connaissance par l'image de prisonniers enfermés dans une caverne qui, d'un coup, auraient la possibilité de prendre conscience de leur état.

Les écrits de la dernière période comprennent Théétète (dans lequel Platon refuse d'identifier la connaissance à la perception des sens), Parménide (analyse critique de la théorie des Formes ou Idées), le Sophiste (autre exposé de la théorie des Idées), ainsi que Philèbe (discussion sur la relation entre le plaisir et le bien), Timée (conceptions platoniciennes des sciences naturelles et de la cosmologie) et les Lois (analyse plus pratique de questions politiques et sociales).

4. THÉORIE DES IDÉES

La théorie des Idées (en grec, eidos) constitue la partie centrale de la philosophie de Platon. En définitive, c'est dans la perspective de cette théorie que sa conception de la connaissance, son éthique, sa psychologie, sa vision de la cité idéale et sa perception de l'art doivent être interprétées.

4.1. Théorie de la connaissance

La théorie des Idées (ou des Formes) de Platon et sa théorie de la connaissance sont si étroitement liées qu'on doit les examiner ensemble. Selon Platon, toute connaissance présente deux caractéristiques. Premièrement, elle doit être certaine et infaillible. Deuxièmement, elle doit avoir pour objet ce qui est vraiment réel par contraste avec ce qui est seulement apparence. Comme ce qui est absolument réel est fixe, permanent et immuable, Platon identifie le réel à la sphère idéale de l'être, les réalités en soi constituées d'essences, par opposition au monde physique — sensible — du devenir.

Pour lui, donc, la thèse empiriste, selon laquelle toute connaissance provient de l'expérience des sens est condamnable : les propositions découlant de l'expérience des sens ont, tout au plus, un certain degré de probabilité. Elles ne sont pas certaines. De plus, les objets de l'expérience sensible sont des phénomènes changeants du monde physique. Ils ne constituent donc pas des objets appropriés de la connaissance.

De même, au rang des représentations subjectives à proscrire dans la connaissance, Platon place l'opinion. Les hypothèses ou les affirmations touchant au monde physique ou visible, y compris les observations du sens commun et les propositions de la science, ne sont que des opinions. Certaines de ces opinions sont bien fondées ; d'autres ne le sont pas ; mais aucune d'elles ne peut être considérée comme connaissance authentique.

La connaissance constitue un niveau plus élevé parce qu'elle met en jeu la pensée plutôt que l'expérience sensible. La pensée doit être utilisée de façon appropriée, elle mène à des connaissances intellectuelles qui sont certaines et les objets de ces connaissances intellectuelles sont les univers permanents, aux substances éternelles qui constituent le monde réel.

Essentiel à la théorie de la connaissance est le processus de la « réminiscence ». En effet, ce monde des essences, des réalités transcendantes, nous l'avons déjà connu, c'est ce monde des « choses du ciel » où, dans les temps lointains, nos âmes côtoyaient les dieux. Il s'agira donc pour nous de nous « ressouvenir » de ce que nous avons oublié.

4.2. Nature des Idées

C'est l'examen des objets mathématiques qui permet le mieux de comprendre la théorie des Idées. Un cercle, par exemple, est défini comme une figure plane composée d'une série de points dont tous sont équidistants d'un point donné. Mais personne n'a jamais vu une telle figure. Ce que les gens ont vu en réalité, ce sont des figures dessinées qui représentent des approximations plus ou moins réussies du cercle idéal. En fait, lorsque les mathématiciens définissent un cercle, les points mentionnés ne sont nullement des points spatiaux, ce sont

des points logiques. Ils n'occupent pas d'espace. Néanmoins, bien que la forme d'un cercle n'ait jamais été perçue, et n'ait jamais pu l'avoir été, les mathématiciens et les autres savent fort bien en quoi consiste un cercle. Le fait qu'ils puissent définir celui-ci démontre qu'ils possèdent une connaissance de sa nature. Pour Platon donc, la « circularité » en tant que forme existe, mais pas dans le monde physique du temps et de l'espace. Elle existe comme objet immuable dans un monde d'Idées que seule la raison peut appréhender. Les Idées ont une réalité supérieure aux objets dans le monde physique, tant en raison de leur perfection et de leur immuabilité qu'en raison du fait qu'elles constituent des modèles pour les objets physiques ordinaires, dont toute la réalité procède de la similitude avec elles. Circularité, quadrature et triangularité sont donc d'excellents exemples pour illustrer ce que signifient, pour Platon, les Idées. Un objet existant dans le monde physique ne peut être appelé cercle, carré ou triangle que dans la mesure où il ressemble (« participe », pour reprendre l'expression de Platon) aux Idées que sont la « circularité », la « quadrature » et la « triangularité ».

Platon étend sa théorie au-delà du champ des mathématiques. En particulier, elle joue un rôle important en éthique. La théorie des Idées a pour but d'expliquer comment le même terme universel peut se rapporter à tant de choses et d'événements particuliers. Le terme justice, par exemple, peut s'appliquer à une infinité d'actes particuliers parce que ces actes ont quelque chose en commun, à savoir leur ressemblance ou participation à la « justice » comme Idée. Un individu est humain dans la mesure où il ressemble ou participe à l'« humanité » comme Idée. Si l'« humanité » est définie comme le fait d'être un animal raisonnable, alors un individu est humain dans la mesure où il est raisonnable. Un acte particulier est courageux ou lâche dans la mesure où il participe à la forme du courage ou de la lâcheté. Un objet est beau dans la mesure où il participe à l'idée ou la forme de la beauté. Dans le monde de l'espace et du temps, toute chose est ce qu'elle est en vertu de sa ressemblance ou de sa participation à sa forme universelle. Pouvoir définir le terme universel montre que l'on a saisi l'Idée à laquelle le terme universel se rapporte.

Platon a une conception hiérarchisée des Idées. L'Idée suprême est le Bien qui, comme le soleil dans le Mythe de la Caverne, illumine toutes les autres idées.

La théorie des Idées est destinée à expliquer comment on parvient à la connaissance et comment les choses sont devenues ce qu'elles sont.

Ainsi, la théorie platonicienne des Idées constitue à la fois une épistémologie (théorie de la connaissance) et une ontologie (théorie de l'être).

4.3. Théorie politique

La question de la justice et donc les questions « Quel État est juste ? » et « Quel homme est juste ? » sont exposées dans la République, ouvrage majeur de Platon.

4.4. Éthique

L'éthique de Platon s'articule autour de la présupposition que la vertu est fondée sur la connaissance et qu'elle peut être enseignée. Le Bien et la connaissance du Bien constituent l'assise des décisions morales. Platon affirme aussi que connaître le Bien veut dire faire le bien. Cette thèse a pour corollaire que celui qui se conduit de façon immorale agit de telle sorte par ignorance. Cette conclusion découle de la conviction de Platon que l'homme moral est l'homme vraiment heureux et que les individus, aspirant toujours à leur propre bonheur, désirent sans cesse agir de manière vertueuse.

4.5. Art

Platon a une vision essentiellement critique de l'art et de l'artiste bien qu'il approuve certaines formes religieuses et moralisantes de l'art. Son approche est encore une fois reliée à sa théorie des Idées. Une belle fleur, par exemple, est une copie ou imitation des formes universelles « floralité » et « beauté ». La fleur physique est déjà éloignée d'un degré de la réalité telle que la définit

Platon. Une image de la fleur est donc éloignée de deux degrés de la réalité. Cela signifie également que l'artiste est éloigné de deux degrés de la connaissance et, en effet, la critique fréquente de Platon à l'égard des artistes consiste à dire qu'ils ne possèdent pas une connaissance réelle de ce qu'ils font, et qu'en conséquence ils doivent être chassés de la cité.

4.6. Influence

Pendant toute l'histoire de la philosophie, l'influence de Platon a été immense. Son Académie subsiste jusqu'en 529 apr. J.-C. lorsqu'elle est fermée par l'empereur byzantin Justinien Ier qui s'oppose à ses enseignements « païens ».

Le néoplatonisme, dont Plotin est à l'origine, représente un important développement du platonisme. Les théologiens Clément d'Alexandrie, Origène et saint Augustin sont les premiers penseurs chrétiens à proposer une perspective platonicienne. Les idées de Platon ont joué un rôle fondamental dans le développement du christianisme et dans la pensée islamique médiévale.

Pendant la Renaissance, le principal foyer d'influence platonicienne est l'Académie florentine, fondée au XVe siècle près de Florence. Sous la direction de Marsile Ficin, les membres de l'Académie étudient Platon dans le texte original. En Angleterre, le platonisme est renouvelé au XVIIe siècle par les Platoniciens de Cambridge.

L'influence de Platon est présente encore au XXe siècle. Alfred North Whitehead, par exemple, dira que toute l'histoire de la philosophie consiste en « des notes en bas de page de l'œuvre de Platon ».

Platon

1. PRÉSENTATION

Platon (v. 428-347 av. J.-C.), philosophe grec, à l'origine de la pensée philosophique occidentale.

Le Vrai, le Beau et le Bien constituent l'essentiel de la réflexion platonicienne, articulée par la méthode dialectique, processus permettant d'accéder à la connaissance, au monde des Idées.

2. VIE DE PLATON

Né d'une famille aristocratique athénienne, Platon reçoit une éducation artistique et littéraire, et manifeste un intérêt pour la politique de la cité. Mais sa rencontre avec Socrate détermine sa vocation philosophique. De ce dernier, Platon devient en effet le disciple, et l'entreprise philosophique platonicienne sera tout entière empreinte de l'enseignement socratique et pénétrée de la présence et de la personnalité du Sage.

Lorsque celui-ci est condamné, en 399, Platon est indigné de la décision d'un tribunal qui révèle l'échec de l'institution politique athénienne, et est convaincu de la nécessité d'une réforme de la théorie politique. Il voyage pendant quelque temps après la mort de Socrate, et entreprend en 388 son premier périple en Sicile, sur l'invitation du tyran Denys I, en lequel il croit apercevoir le roi-philosophe. Son séjour sera cependant mouvementé, il rentre à Athènes en 387, et fonde l'Académie, considérée comme la première école de philosophie.

En 366, Platon se laisse convaincre d'effectuer un nouveau voyage en Sicile, afin d'assurer l'éducation du nouveau monarque de Syracuse, Denys le Jeune, et de lui enseigner l'art de gouverner en philosophe. Mais l'expérience échoue une fois encore, et un dernier séjour en 361 dissuade définitivement Platon d'appliquer ses théories en matière de politique.

Le philosophe consacre les dernières années de sa vie à enseigner à l'Académie et à écrire. Il meurt à l'âge de quatre-vingts ans environ, dans sa ville natale, en 348 ou 347 av. J.-C.

3. ŒUVRES

La quasi-totalité des œuvres de Platon sont écrites sous forme de dialogues. Ceux-ci auraient été destinés à l'éducation du grand public, parallèlement à un enseignement dispensé oralement par Platon à l'Académie.

3.1. Une méthode originale

Les dialogues sont généralement menés par Socrate, qui incarne pour Platon le Philosophe-même, homme libre animé du désir de savoir et qui voue un véritable amour à la vérité. Des idées philosophiques y sont avancées, discutées et critiquées dans le cadre d'une conversation ou d'un débat entre deux personnes ou plus, et la discussion, sur le modèle de la maïeutique socratique, devient un mouvement de la pensée : l'instrument permettant de s'approcher de la vérité et mettant en évidence tout ce contre quoi trébuche la pensée pour l'atteindre.

Ainsi naît la dialectique platonicienne, méthode consistant à faire s'élever l'âme vers la sphère des Idées intelligibles, au-delà du monde des réalités sensibles.

3.2. Premiers dialogues

La première édition des ouvrages de Platon comprend trente-cinq dialogues et treize lettres. L'authenticité de certains dialogues et de la plupart des lettres a été contestée.

On peut diviser les dialogues en trois périodes de composition. Les premiers dialogues présentent la pensée socratique et la méthode de la maïeutique. Beaucoup de ces dialogues sont construits selon le même « scénario ». Socrate, rencontrant un tiers prétendant posséder un certain savoir — soit un sophiste

— affirme qu'il est ignorant et demande à celui qui sait de l'aider. Cependant, il apparaît rapidement dans la discussion que le prétendu sage ne connaît pas ce qu'il prétendait connaître et Socrate s'avère être le plus sage parce que, lui au moins, « sait qu'il ne sait rien » : c'est la « nescience » socratique. Bien sûr, une telle connaissance est le commencement de la sagesse.

Les principaux dialogues appartenant à cette période de jeunesse sont Charmide (tentative de définition de la modération), Lachès (recherche de la signification du courage), Protagoras (défense de la thèse que la vertu est connaissance et peut être enseignée), Euthyphron (considération de la nature de la piété), l'Apologie de Socrate (plaidoyer de Socrate lors de son procès contre les accusations d'athéisme et de corruption de la jeunesse athénienne) et Criton (démonstration par Socrate de la nécessité d'obéir aux lois de la cité).

On peut y adjoindre les dialogues suivants, qui constituent une phase de transition : Gorgias (examen de plusieurs questions éthiques et critique des sophistes), Ménon (discussion sur la nature de la connaissance), Lysis (discussion sur l'amitié) et le premier livre de la République (ou Thrasymaque, discussion sur la justice).

3.3. Dialogues de la deuxième et de la dernière période

Les dialogues de la deuxième et de la dernière période de la vie de Platon présentent le propre développement philosophique de Platon. C'est à celui-ci qu'on attribue généralement les idées qui y sont exposées, même si Socrate est toujours le principal protagoniste dans la plupart de ces dialogues.

Les écrits de la deuxième période comprennent le Phédon (derniers moments de Socrate où il discute de la théorie des Idées, de la nature de l'âme et de la question de l'immortalité), le Banquet (sur l'amour), Cratyle (sur le langage), Phèdre (sur le beau) et la République (discussion détaillée de la nature de la justice et de l'État), qui comprend la célèbre « Allégorie de la caverne », illustrant le cheminement vers la connaissance par l'image de prisonniers enfermés dans une caverne qui, d'un coup, auraient la possibilité de prendre conscience de leur état.

Les écrits de la dernière période comprennent Théétète (dans lequel Platon refuse d'identifier la connaissance à la perception des sens), Parménide (analyse critique de la théorie des Formes ou Idées), le Sophiste (autre exposé de la théorie des Idées), ainsi que Philèbe (discussion sur la relation entre le plaisir et le bien), Timée (conceptions platoniciennes des sciences naturelles et de la cosmologie) et les Lois (analyse plus pratique de questions politiques et sociales).

4. THÉORIE DES IDÉES

La théorie des Idées (en grec, *eidos*) constitue la partie centrale de la philosophie de Platon. En définitive, c'est dans la perspective de cette théorie que sa conception de la connaissance, son éthique, sa psychologie, sa vision de la cité idéale et sa perception de l'art doivent être interprétées.

4.1. Théorie de la connaissance

La théorie des Idées (ou des Formes) de Platon et sa théorie de la connaissance sont si étroitement liées qu'on doit les examiner ensemble. Selon Platon, toute connaissance présente deux caractéristiques. Premièrement, elle doit être certaine et infaillible. Deuxièmement, elle doit avoir pour objet ce qui est vraiment réel par contraste avec ce qui est seulement apparence. Comme ce qui est absolument réel est fixe, permanent et immuable, Platon identifie le réel à la sphère idéale de l'être, les réalités en soi constituées d'essences, par opposition au monde physique — sensible — du devenir.

Pour lui, donc, la thèse empiriste, selon laquelle toute connaissance provient de l'expérience des sens est condamnable : les propositions découlant de l'expérience des sens ont, tout au plus, un certain degré de probabilité. Elles ne sont pas certaines. De plus, les objets de l'expérience sensible sont des phénomènes changeants du monde physique. Ils ne constituent donc pas des objets appropriés de la connaissance.

De même, au rang des représentations subjectives à proscrire dans la connaissance, Platon place l'opinion. Les hypothèses ou les affirmations touchant au monde physique ou visible, y compris les observations du sens commun et les propositions de la science, ne sont que des opinions. Certaines de ces opinions sont bien fondées ; d'autres ne le sont pas ; mais aucune d'elles ne peut être considérée comme connaissance authentique.

La connaissance constitue un niveau plus élevé parce qu'elle met en jeu la pensée plutôt que l'expérience sensible. La pensée doit être utilisée de façon appropriée, elle mène à des connaissances intellectuelles qui sont certaines et les objets de ces connaissances intellectuelles sont les univers permanents, aux substances éternelles qui constituent le monde réel.

Essentiel à la théorie de la connaissance est le processus de la « réminiscence ». En effet, ce monde des essences, des réalités transcendantes, nous l'avons déjà connu, c'est ce monde des « choses du ciel » où, dans les temps lointains, nos âmes côtoyaient les dieux. Il s'agira donc pour nous de nous « ressouvenir » de ce que nous avons oublié.

4.2. Nature des Idées

C'est l'examen des objets mathématiques qui permet le mieux de comprendre la théorie des Idées. Un cercle, par exemple, est défini comme une figure plane composée d'une série de points dont tous sont équidistants d'un point donné. Mais personne n'a jamais vu une telle figure. Ce que les gens ont vu en réalité, ce sont des figures dessinées qui représentent des approximations plus ou moins réussies du cercle idéal. En fait, lorsque les mathématiciens définissent un cercle, les points mentionnés ne sont nullement des points spatiaux, ce sont des points logiques. Ils n'occupent pas d'espace. Néanmoins, bien que la forme d'un cercle n'ait jamais été perçue, et n'ait jamais pu l'avoir été, les mathématiciens et les autres savent fort bien en quoi consiste un cercle. Le fait qu'ils puissent définir celui-ci démontre qu'ils possèdent une connaissance de sa nature. Pour Platon donc, la « circularité » en tant que forme existe, mais pas dans le monde physique du temps et de l'espace. Elle existe comme objet

immuable dans un monde d'Idées que seule la raison peut appréhender. Les Idées ont une réalité supérieure aux objets dans le monde physique, tant en raison de leur perfection et de leur immuabilité qu'en raison du fait qu'elles constituent des modèles pour les objets physiques ordinaires, dont toute la réalité procède de la similitude avec elles. Circularité, quadrature et triangularité sont donc d'excellents exemples pour illustrer ce que signifient, pour Platon, les Idées. Un objet existant dans le monde physique ne peut être appelé cercle, carré ou triangle que dans la mesure où il ressemble (« participe », pour reprendre l'expression de Platon) aux Idées que sont la « circularité », la « quadrature » et la « triangularité ».

Platon étend sa théorie au-delà du champ des mathématiques. En particulier, elle joue un rôle important en éthique. La théorie des Idées a pour but d'expliquer comment le même terme universel peut se rapporter à tant de choses et d'événements particuliers. Le terme justice, par exemple, peut s'appliquer à une infinité d'actes particuliers parce que ces actes ont quelque chose en commun, à savoir leur ressemblance ou participation à la « justice » comme Idée. Un individu est humain dans la mesure où il ressemble ou participe à l'« humanité » comme Idée. Si l'« humanité » est définie comme le fait d'être un animal raisonnable, alors un individu est humain dans la mesure où il est raisonnable. Un acte particulier est courageux ou lâche dans la mesure où il participe à la forme du courage ou de la lâcheté. Un objet est beau dans la mesure où il participe à l'idée ou la forme de la beauté. Dans le monde de l'espace et du temps, toute chose est ce qu'elle est en vertu de sa ressemblance ou de sa participation à sa forme universelle. Pouvoir définir le terme universel montre que l'on a saisi l'Idée à laquelle le terme universel se rapporte.

Platon a une conception hiérarchisée des Idées. L'Idée suprême est le Bien qui, comme le soleil dans le Mythe de la Caverne, illumine toutes les autres idées. La théorie des Idées est destinée à expliquer comment on parvient à la connaissance et comment les choses sont devenues ce qu'elles sont.

Ainsi, la théorie platonicienne des Idées constitue à la fois une épistémologie (théorie de la connaissance) et une ontologie (théorie de l'être).

4.3. Théorie politique

La question de la justice et donc les questions « Quel État est juste ? » et « Quel homme est juste ? » sont exposées dans la République, ouvrage majeur de Platon.

4.4. Éthique

L'éthique de Platon s'articule autour de la présupposition que la vertu est fondée sur la connaissance et qu'elle peut être enseignée. Le Bien et la connaissance du Bien constituent l'assise des décisions morales. Platon affirme aussi que connaître le Bien veut dire faire le bien. Cette thèse a pour corollaire que celui qui se conduit de façon immorale agit de telle sorte par ignorance. Cette conclusion découle de la conviction de Platon que l'homme moral est l'homme vraiment heureux et que les individus, aspirant toujours à leur propre bonheur, désirent sans cesse agir de manière vertueuse.

4.5. Art

Platon a une vision essentiellement critique de l'art et de l'artiste bien qu'il approuve certaines formes religieuses et moralisantes de l'art. Son approche est encore une fois reliée à sa théorie des Idées. Une belle fleur, par exemple, est une copie ou imitation des formes universelles « floralité » et « beauté ». La fleur physique est déjà éloignée d'un degré de la réalité telle que la définit Platon. Une image de la fleur est donc éloignée de deux degrés de la réalité. Cela signifie également que l'artiste est éloigné de deux degrés de la connaissance et, en effet, la critique fréquente de Platon à l'égard des artistes consiste à dire qu'ils ne possèdent pas une connaissance réelle de ce qu'ils font, et qu'en conséquence ils doivent être chassés de la cité.

4.6. Influence

Pendant toute l'histoire de la philosophie, l'influence de Platon a été immense. Son Académie subsiste jusqu'en 529 apr. J.-C. lorsqu'elle est fermée par l'empereur byzantin Justinien Ier qui s'oppose à ses enseignements « païens ».

Le néoplatonisme, dont Plotin est à l'origine, représente un important développement du platonisme. Les théologiens Clément d'Alexandrie, Origène et saint Augustin sont les premiers penseurs chrétiens à proposer une perspective platonicienne. Les idées de Platon ont joué un rôle fondamental dans le développement du christianisme et dans la pensée islamique médiévale.

Pendant la Renaissance, le principal foyer d'influence platonicienne est l'Académie florentine, fondée au XVe siècle près de Florence. Sous la direction de Marsile Ficin, les membres de l'Académie étudient Platon dans le texte original. En Angleterre, le platonisme est renouvelé au XVIIe siècle par les Platoniciens de Cambridge.

L'influence de Platon est présente encore au XXe siècle. Alfred North Whitehead, par exemple, dira que toute l'histoire de la philosophie consiste en « des notes en bas de page de l'œuvre de Platon ».

SOCRATE

Socrate

1. PRÉSENTATION

Socrate (v. 470-v. 399 av. J.-C.), philosophe grec qui marqua profondément la philosophie occidentale par son influence sur Platon. Né à Athènes, fils du sculpteur Sophronisque et de la sage-femme Phainaretê, il reçut une éducation

en littérature, en musique et en gymnastique. Il se familiarisa par la suite avec la rhétorique et la dialectique des sophistes, avec les spéculations des philosophes ioniens et avec l'ensemble de la culture grecque de l'époque de Périclès. À l'origine, Socrate opta pour la profession de son père. D'après une tradition ancienne, il réalisa une statue des trois Grâces qui se dressait à l'entrée de l'Acropole jusqu'au II^e siècle apr. J.-C. Il servit comme fantassin dans la guerre du Péloponnèse contre Sparte, se distinguant aux batailles de Potidée, en 432-430 av. J.-C., de Délos, en 424 av. J.-C. et d'Amphipolis, en 422 av. J.-C.

Socrate était convaincu de la supériorité du verbe sur l'écrit et passa en conséquence la plus grande partie de sa vie sur la place du marché et dans les endroits publics d'Athènes, à dialoguer et à débattre avec qui voulait bien l'écouter, et se soumettre à une discussion. Socrate aurait été de physique ingrat et de petite stature, tout en étant extrêmement sûr de lui. Il jouissait intensément de la vie, et était très apprécié pour sa présence d'esprit et son sens aigu de l'humour, qui n'était d'ailleurs nullement satirique ni cynique.

2. ATTITUDE ENVERS LA POLITIQUE

Socrate se conformait aux lois d'Athènes, tout en se tenant généralement à l'écart de la politique, obéissant par là à ce qu'il croyait être un avertissement divin. Il était persuadé d'avoir reçu la vocation de philosophe, et estimait être mieux en mesure de servir son pays en se consacrant à l'enseignement et en invitant les Athéniens à procéder à leur examen de conscience, et à prendre soin de leurs âmes. Il n'écrivit aucun livre et ne fonda aucune école de philosophie. Tout ce que l'on sait avec certitude de sa personnalité et de sa pensée, nous vient des œuvres de deux de ses éminents élèves : Platon, qui attribuait parfois ses propres vues à son maître et Xénophon, écrivain et philosophe, sans doute bien incapable de comprendre nombre des doctrines de Socrate. Platon décrit Socrate comme quelqu'un qui se cachait derrière l'ignorance dont il faisait ironiquement profession, pratiquant la célèbre « ironie socratique » qui lui permettait d'approfondir les raisonnements avec une grande facilité.

3. ENSEIGNEMENTS

La contribution de Socrate à la philosophie fut de nature essentiellement morale. Son enseignement reposait tout entier sur l'idée que les concepts de justice, d'amour et de vertu ainsi que celui de la connaissance de soi pouvaient être compris de façon purement objective. Il pensait que tout vice provient de l'ignorance et que nul n'est délibérément mauvais. En conséquence, la vertu était la connaissance, et de la connaissance du bien découlait la bonne conduite. En logique, il mit l'accent sur l'argumentation rationnelle et la recherche de définitions générales, comme l'attestent les écrits de son jeune contemporain et élève, Platon, et de l'élève de Platon, Aristote. À travers les écrits de ces philosophes Socrate marqua profondément le cours de toute la pensée occidentale.

Un autre penseur lié d'amitié avec Socrate et influencé par lui fut Antisthène, le fondateur de l'école de philosophie cynique. Socrate fut aussi le maître d'Aristippe, qui fonda la philosophie cyrénaïque de l'expérience et du plaisir ; cet hédonisme se prolongea dans la philosophie d'Épicure. Pour des stoïques comme le philosophe grec Épictète, le philosophe romain Sénèque et l'empereur romain Marc Aurèle, Socrate fut la figure emblématique d'une existence noble dont il avait tracé la voie.

4. LE PROCÈS

Patriote et très religieux, Socrate inspirait néanmoins la méfiance à nombre de ses contemporains qui n'appréciaient guère son attitude envers l'État athénien et la religion établie. Il fut accusé en 399 av. J.-C. de négliger les dieux de la cité et d'introduire de nouvelles divinités, allusion au daemionion, ou « voix intérieure » mystique, dont Socrate faisait souvent mention. Il fut également accusé de corrompre la moralité de la jeunesse, de l'éloigner des principes de la démocratie et il fut assimilé à tort aux sophistes, sans doute parce qu'il avait

été tourné en dérision par le poète comique Aristophane dans la pièce les Nuées, où il apparaissait comme le maître d'une « boutique de la pensée » qui enseignait aux jeunes gens à présenter les pires raisons comme les meilleures.

Dans l'Apologie de Socrate, Platon retrace en substance le système de défense adopté par Socrate à son procès : une puissante justification de sa vie entière. Il fut condamné à mort, bien qu'à une faible majorité. Lorsque, conformément à une pratique de la justice athénienne, Socrate émit une contre-proposition à la sentence de mort et qu'il proposa ironiquement de ne payer qu'une petite amende en raison de sa valeur pour la cité, en tant qu'homme investi d'une mission philosophique, il provoqua une telle colère dans le jury que celui-ci vota la peine de mort à une majorité plus grande.

Les amis de Socrate préparèrent un plan d'évasion, mais il préféra obéir à la loi et mourir pour sa cause. Il passa son dernier jour entouré de ses amis et admirateurs, comme le relate le Phaedon de Platon et, le soir, il mit calmement la sentence à exécution, buvant une coupe de ciguë, conformément à la procédure d'exécution habituelle. Il était marié avec Xanthippe, une mégère notoire dont il eut trois enfants.

FERDINAND TONNIES

Ferdinand Tonnies

Ferdinand Tonnies (1855-1936), sociologue allemand.

Né à Tübingen, Ferdinand Tönnies étudia à l'université de Strasbourg, puis obtint en 1877 un doctorat de philologie, avant d'aborder la philosophie sociale et politique. Élève de Friedrich Paulsen, il est marqué par les œuvres de Hobbes, Marx et Spinoza. Son œuvre majeure, *Communauté et Société* (*Gemeinschaft und Gesellschaft*, 1887), fonde son approche (prédominante à l'époque) sur l'organicisme et la psychologie.

Selon Tönnies, on peut distinguer deux types de volonté à la source des actions humaines : une volonté organique marquée par le plaisir et l'habitude, et qui

donne naissance à des rapports de type communautaire ; la morale s'y exprime spontanément par les liens profonds du sang, de l'amitié et de la foi ; au contraire, la volonté réfléchie ou rationnelle prend racine dans une disposition au calcul, à la réflexion et à la compétition : elle produit des rapports de type sociétaire où la forme conventionnelle du contrat prédomine.

Parmi ses autres ouvrages figurent deux études sur la coutume (*Die Sitte*, 1909) et sur l'opinion publique (*Kritik der öffentlichen Meinung*, 1922).

DAVID RICARDO

David Ricardo

David Ricardo (1772-1823), économiste britannique.

Né à Londres, David Ricardo est autodidacte et devient courtier à la Bourse de Londres. Dans son premier article de théorie économique, *The High Price of Bullion, A Proof of the Depreciation of Bank Notes* (le Prix élevé de l'or, preuve de la dépréciation des billets de banque, 1809), il plaide pour une monnaie solide fondée sur le métal précieux. Son ouvrage principal, *Principes d'économie politique* (1817), porte sur la répartition à long terme de la richesse.

David Ricardo présente la thèse selon laquelle l'augmentation de la population entraîne une pénurie des terres productives, expliquant la rente foncière différentielle perçue par les exploitations où les conditions de production sont les plus favorables. En matière de commerce international, il prône le libre-échange et la spécialisation des pays en fonction de leurs avantages en termes de ressources naturelles. Selon sa théorie de la valeur-travail, qui influence Karl Marx, les salaires sont déterminés par le prix de la nourriture, déterminé lui-même par son coût de production, dépendant lui-même de la quantité de travail requise pour produire cette nourriture, ce qui revient à dire que le travail constitue le facteur déterminant dans l'appréciation de la valeur.

KARL POLANYI

Karl Polanyi

Karl Polanyi (1886-1964), économiste et anthropologue d'origine hongroise.

Après avoir grandi à Vienne où il est né, c'est en Hongrie que Karl Polanyi effectue ses études de droit, marquées par la constitution du cercle Galilée, un rassemblement d'étudiants dont l'influence est importante dans la vie intellectuelle de son pays. Cet engagement militant se poursuit au lendemain de la Première Guerre mondiale auprès du Parti radical des citoyens dont il est l'un des fondateurs. Par le biais du journalisme — il exerce cette profession à Vienne entre 1924 et 1933 —, Polanyi s'intéresse à l'économie, poursuivant ses travaux d'abord en Grande-Bretagne — ses origines juives l'ont contraint à quitter l'Autriche où gagnait l'idéologie nazie —, puis aux États-Unis, où il émigre en 1940. En 1946, il intègre l'université Columbia (New York) en qualité de professeur invité ; son enseignement porte alors sur l'histoire générale de l'économie, chaire qu'il quitte en 1957.

À maints égards, Polanyi mérite le qualificatif d'économiste « atypique », en raison du champ d'études qui est au centre de ses travaux. Moins attaché à l'observation et à l'étude des règles fondamentales qui gouverneraient l'économie, Polanyi a davantage écrit sur les interactions existant entre la structure productive et les structures sociales en découlant. L'ouvrage qui résume certainement le mieux sa pensée, la Grande Transformation, publié en 1944, se présente sous la forme d'une étude de l'économie de marché depuis le XIXe siècle, type d'économie qui a engendré une « société de marché » correspondante.

BN : NOTRE PAGE EST SUR FACEBOOK

LE FICHER A ETE CREE PAR FABIEN BEKALE